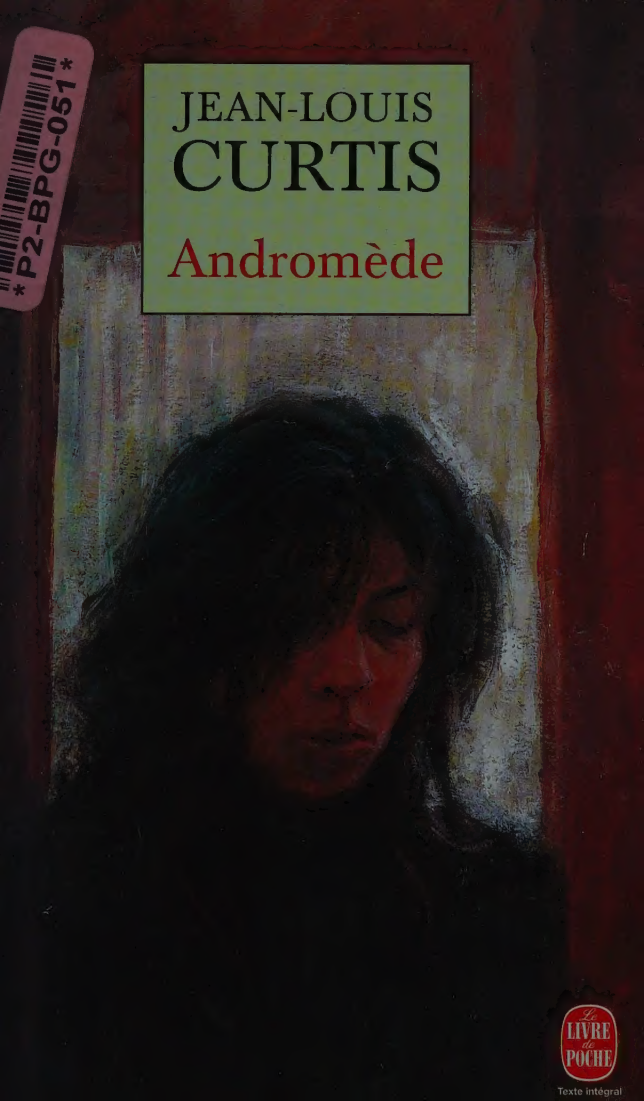
P2-BPG-051

JEAN-LOUIS
CURTIS

Andromède



Le LIVRE de POCHE
Texte intégral

Jean-Louis Curtis est né en 1917 à Orthez. Il fait des études supérieures à la faculté des lettres de Bordeaux, à la Sorbonne, et en Angleterre où il séjourne de 1937 à 1939. Démobilisé fin septembre 1940, il rentre en France et enseigne au lycée de Bayonne. Il est reçu à l'agrégation d'anglais en 1943. Son premier roman, *Les Jeunes Hommes*, est publié en 1946 et reçoit le Prix Cazes. L'année suivante, *Les Forêts de la nuit* obtient le Prix Goncourt.

En 1952 et 1953, il donne des conférences en Afrique, à Madagascar, en Scandinavie, puis, en 1957, aux Etats-Unis. A partir de 1955, il se consacre à son travail d'écrivain. Il exécute des commandes pour la télévision (adaptation d'*Adélaïde* de Gobineau, des *Célibataires* de Montherlant, etc.) et collabore à des journaux et revues : *Le Figaro, Le Nouvel Observateur, Les Nouvelles littéraires, Le Quotidien de Paris, L'Express* (où il tient une chronique régulière de 1983 à 1985), *La Nouvelle Revue française* (chronique du cinéma) et *Les Cahiers des saisons*. Il écrit une trentaine de romans, essais critiques, pastiches et adaptations shakespeariennes (notamment pour la Comédie-Française et la BBC).

Jean-Louis Curtis a reçu le Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1972 et le Prix du Prince Pierre de Monaco en 1981. Il a été élu à l'Académie française en 1986.

Il est décédé en 1995.

JEAN-LOUIS CURTIS
de l'Académie française

Andromède

ROMAN

ALBIN MICHEL

© Editions Albin Michel S.A., 1996.

PREMIÈRE PARTIE

C'était la dernière maison de l'impasse. Au-delà, à une distance de quatre ou cinq mètres, se dressait un mur bas, surmonté d'une grille envahie de lierre. Ayant vérifié l'adresse sur un plan de la ville, Anne savait que, derrière ce mur, s'étendait le jardin d'une clinique privée. « Donc, pas de voisinage sur ma gauche », pensa-t-elle avec satisfaction. Tout lui avait plu jusqu'ici : le quartier résidentiel, la rue déserte bordée de deux rangées d'acacias, enfin la maison elle-même, une villa petite-bourgeoise dans un style pseudo-rustique pastichant l'architecture des fermes de la région ; on aurait pu craindre qu'elle ne fût dotée d'un nom tel que « Mon repos » ou « Ça me suffit », mais, par bonheur, elle n'affichait qu'un chiffre au-dessus de la porte d'entrée. « Voilà. Si je loue l'appartement, c'est donc ici, 30, allée des Acacias, Saint-Clar, que je vais habiter... pendant combien d'années ? » Elle contempla la façade, proprette et banale, le perron de trois marches menant à la porte, les pots de fleurs sur le rebord des fenêtres. « Très petit genre, pensa-t-elle. Très villa de retraité ; mais je n'ai pas les moyens, pour le moment, de m'offrir mieux. » Elle appuya du doigt sur la sonnette de l'entrée. Moins d'une minute plus tard, la porte s'ouvrit sur une petite dame replète, d'environ quarante-cinq ans, coquettement mise, l'air amène.

« Madame Aguirre, sans doute ? dit Anne. Je viens

pour l'annonce de l'appartement à louer. Mon nom est Germond. » Elle épela le nom. « Anne Germond.

— Entrez, mademoiselle. »

Anne pénétra dans un vestibule qui sentait bon la cire. D'un geste, la propriétaire lui indiqua un escalier, en précisant : « C'est au premier étage. »

Sur le palier, deux portes se faisaient vis-à-vis. Mme Aguirre prit un trousseau de clés dans une poche de sa robe et se dirigea vers celle de gauche. Elle l'ouvrit toute grande, s'effaça pour laisser passer la visiteuse.

La pièce était assez vaste, éclairée par deux fenêtres s'ouvrant sur la rue. La lumière dorée de septembre pénétrait à flots, donnant une impression immédiate de calme opulence automnale.

« Vous voyez, c'est très clair, dit Mme Aguirre.

— Oui, très. Ceci est le salon, sans doute ?

— Oui. Vingt-deux mètres carrés. La chambre est à côté, quatorze mètres carrés. Avec la cuisine et la salle de bains. Cinquante mètres carrés, comme c'est marqué dans l'annonce. Pour une personne seule, c'est... Vous êtes seule, mademoiselle, je suppose ? »

Anne inclina la tête en signe d'assentiment.

« Pour une personne seule, c'est suffisant, n'est-ce pas ?

— Pour moi, en tout cas, largement suffisant. La maison paraît calme...

— Si elle est calme ! Ah, là, là ! soupira Mme Aguirre, avec l'air de déplorer plutôt cette particularité. On n'entend pas un bruit de toute la journée. Sauf, ajouta-t-elle après une courte hésitation, deux ou trois fois par semaine, le matin ou l'après-midi, ça dépend, leurs pas cadencés et leurs chansons de marche, vous savez, alli-allo, quand ils défilent », et, sans bouger la tête, elle eut un regard latéral vers la droite, sans doute pour indiquer l'endroit où avaient lieu ces défilés. Puis, elle ramena son regard sur le visage d'Anne, afin de surprendre ou deviner sa réaction. On ne savait jamais comment les gens

considéraient les occupants, n'est-ce pas... Il valait mieux être prudent.

« Je suis habituée à ces défilés, dit Anne avec indifférence. J'habitais Bordeaux avant de venir ici.

— Ce n'est pas très gênant, parce qu'ils défilent sur l'avenue Thiers, à cent cinquante mètres. Et ce n'est que deux ou trois fois par semaine. A part cela, c'est le grand silence. Vous avez pu constater, en venant, que l'allée des Acacias est résidentielle, dit Mme Aguirre avec une pointe de fierté dans la voix ; et c'est bien habité. Des gens comme il faut.

— J'ai vu », dit Anne, réprimant un sourire.

Elle parcourut la pièce d'un long regard circulaire, comme pour évaluer d'avance l'usage qu'elle en ferait. « Si je prends l'appartement, est-ce que vous m'autoriserez à placer la table près de la fenêtre, de façon à bien profiter de la lumière : elle est si belle, dans cette région...

— Ah ! c'est le climat atlantique, n'est-ce pas. L'automne est toujours magnifique, par ici.

— Je vais beaucoup travailler à cette table, précisa Anne.

— Si je peux m'informer, mademoiselle, quel genre de travail faites-vous ?

— Je suis dans l'enseignement ; et cette année, je dois préparer un examen universitaire.

— Ah ! bien », murmura Mme Aguirre, avec un air de contentement qui signifiait, en très visible : « Le traitement qui tombe à chaque fin de mois. Et un métier respectable. » Puis, à voix haute : « Vous avez été nommée au lycée ?

— Non, au collège de jeunes filles.

— Le collège Jeanne-d'Albret ? Vous êtes dans l'enseignement libre, alors ?

— Pour le moment. Si je réussis à l'examen que je prépare, je passerai sans doute dans l'enseignement public.

— Le collège Jeanne-d'Albret a une très bonne réputation.

— Je sais.

— Toutes les familles comme il faut y envoient leurs filles.

— J'en suis ravie », dit Anne, avec une ironie trop discrète pour être perçue par celle qu'elle visait.

Elles visitèrent la chambre, dont l'unique fenêtre ouvrait sur un petit jardin mi-potager mi-d'agrément : un carré de légumes, au fond ; un parterre de fleurs au premier plan. Puis la cuisine, exiguë, et la salle de bains, qui venait sans doute d'être repeinte. A mesure que se déroulait la visite, il devenait de plus en plus évident que la visiteuse trouvait l'appartement à son goût.

« C'est tout à fait ce que je cherche, dit-elle enfin, comme elles étaient retournées au salon. Y a-t-il d'autres locataires ?

— Un seul, dans l'appartement de droite, sur le palier. Mais on ne s'aperçoit pas qu'il est là. Il est absent de huit heures du matin à cinq heures l'après-midi. Fonctionnaire, n'est-ce pas... Et la discrétion même.

— Parfait. » Elle désigna du doigt le plafond. « Et au-dessus, personne, je suppose ?

— J'ai deux petites pièces au second, qui me servent de débarras. On pourrait en faire une chambre de bonne, mais je ne tiens pas à avoir du personnel à demeure. J'ai une femme de ménage qui vient deux fois par semaine, ça me suffit. Non, vous n'avez rien à craindre question bruit, mademoiselle. Personne ne vous dérangera.

— Nous sommes bien d'accord : le loyer s'élève à trois cent cinquante francs par mois ?

— C'est exact. Plus l'électricité et l'eau, bien sûr ?

— Cela va de soi.

— Le chauffage, c'est à vous de vous en charger. J'ai fait ramoner récemment le tuyau d'évacuation.

— Bon. Eh bien, je prends l'appartement. Est-ce que vous voulez que je vous verse le premier mois maintenant ? dit Anne en ouvrant son sac à main.

— Si vous voulez... Quand avez-vous l'intention de vous installer ?

— Mais... tout de suite ! dit-elle gaiement. Si vous êtes d'accord. Je vais aller chercher mes bagages à l'hôtel. Toutes mes possessions tiennent dans deux valises. Ce sera vite fait. »

Une heure plus tard, elle en avait terminé avec son installation : ses vêtements, rangés dans l'armoire et la commode, ses objets de toilette dans la salle de bains, trois livres, un gros cahier, un carnet, du papier à lettres sur la table à écrire, qu'elle avait placée perpendiculairement à la fenêtre, de façon à recevoir la lumière à sa gauche, comme il est recommandé en ophtalmologie. Ces rangements faits, elle s'assit dans l'unique fauteuil et contempla le résultat. Elle était fatiguée d'avoir transporté, à pied, les valises, de l'hôtel à la villa, mais sa fatigue était compensée par le soulagement qu'elle ressentait à disposer déjà d'un domicile, alors qu'elle s'était attendue à des recherches longues et laborieuses, qui auraient duré des jours et peut-être des semaines, dans cette ville occupée où tout, depuis juin 1940, s'était raréfié, et où il était difficile de se loger à un prix modéré. Elle pensait qu'elle avait eu beaucoup de chance d'avoir trouvé, deux jours à peine après son arrivée, un petit appartement silencieux et lumineux, dans un quartier tranquille. Quittant Bordeaux où vivait sa famille, elle avait redouté de s'installer à Saint-Clar, une ville de quinze mille habitants, qui, par sa position géographique en dehors des réseaux de communication, lui semblait isolée, loin de tout. C'était, disait-on, son importance stratégique qui avait incité l'état-major allemand à l'inclure dans la zone occupée : en effet, la ville avait été, avant 1939, un centre militaire assez considérable doté d'une grande caserne et, surtout, d'un petit aéroport à une distance de six kilomètres. Anne n'avait jamais eu l'occasion de se rendre à Saint-Clar. Quand ses parents prenaient des vacances avec leurs enfants, ce qui ne se produisait pas chaque année, faute de moyens, ils allaient soit à Arcachon, qui avait l'avantage d'être tout près, soit, plus au

sud, dans des stations balnéaires comme Capbreton ou Hendaye, ou pyrénéennes, comme Cauterets. Saint-Clar n'avait jamais figuré au programme de leurs déplacements. Y arrivant pour la première fois, Anne se rendit compte qu'elle avait eu tort de s'inquiéter : la ville n'était pas laide, au contraire, et, bien qu'elle dût être assez ennuyeuse, on y trouvait ce qu'il fallait pour rendre supportable la vie quotidienne : une bibliothèque municipale, un petit théâtre d'aspect un peu vétuste (il avait été édifié vers les années dix-huit cent quatre-vingt-dix), deux cinémas, un jardin public très bien tenu, une rue commerçante assez animée, et surtout un salon de thé, un peu trop fréquenté sans doute par les occupants, mais où les toasts et les gâteaux étaient encore excellents, malgré les restrictions. Ce salon serait une ressource appréciable. La ville devait comporter un petit noyau de bourgeoisie, qui avait sans doute ses menus rites sociaux, voire mondains, et qui se révélerait peut-être divertissant. Enfin, au cours de cette première année scolaire, Anne aurait la préparation d'un examen, quelques voyages à Bordeaux pour suivre des cours à la faculté : cela seul suffirait à l'occuper, avec son travail au collège, les copies à corriger, toute la routine qu'elle connaissait déjà bien pour l'avoir pratiquée dans des postes antérieurs.

Elle s'adossa au fauteuil, jeta un long coup d'œil autour d'elle. Voilà donc quel serait le cadre de sa vie, pendant un an ou deux. Il faudrait songer à le rafraîchir un peu. Les meubles manquaient d'élégance, le papier mural était franchement de mauvais goût ; et Anne demanderait à Mme Aguirre l'autorisation d'enlever le portrait du maréchal Pétain, legs du précédent locataire. Avec quelques aménagements, nouveau papier, tableaux ou gravures, bibelots, photos, et un vase avec des fleurs, le salon serait transfiguré, rajeuni. Oui, tout s'annonçait bien. Elle fut prise d'une joie soudaine, d'une sorte de discrète jubilation, qui se traduisit par un

tressaillement presque animal de tout le corps. Cela se produisait chaque fois que s'ébauchait dans sa vie l'espoir ou la promesse d'un bonheur, ou moins que cela : l'attente d'une nouveauté, d'un changement, de quelque chose de plaisant. Elle s'était quelquefois demandé si c'était là une réaction normale, que n'importe qui pouvait ressentir. Comment savoir ? De toute façon, à cet instant, assise depuis vingt minutes dans ce salon qui lui était inconnu deux heures plus tôt, elle débordait d'une énergie latente pour affronter ce qui l'attendait : Saint-Clar, le collège Jeanne-d'Albret, ses élèves, les cours, la préparation de l'examen ; et puis, l'inconnu, les gens à rencontrer — l'amour peut-être ? Elle se sentait prête à l'accueil, disponible.

Elle se leva, s'assit à la table pour vérifier si elle pourrait y travailler dans les meilleures conditions. Oui, vraiment, c'était parfait : la lumière, le silence délicieusement troublé par un pépiement d'oiseaux, à côté, sur un acacia de l'allée. Elle voulut écrire à ses parents. Lorsqu'elle était loin d'eux, en vacances, ou en voyage, elle leur écrivait, régulièrement, de longues lettres pleines de détails, très spontanées, où elle ne taisait que les pensées les plus intimes. C'était un devoir d'affection filiale ; elle l'accomplissait avec scrupule ; mais elle aimait, aussi, raconter ce qui lui arrivait, raconter sa vie, elle prenait plaisir à « tourner » ces lettres, dont elle savait que ses parents les lisaient avec avidité, en se disant l'un à l'autre comme ils étaient heureux d'avoir une fille si gentille, si attentive, si « accomplie »... Anne employait toujours les mêmes formules initiale et finale que lorsqu'elle avait sept ans : « Cher papa et chère maman », et « Affectueux baisers ». On lui avait appris que c'était ainsi que l'on s'adresse, dans une lettre, à ses père et mère, et elle s'y tenait dévotement. Chez elle, on était assez strict sur des petites choses de ce genre, et aussi sur deux ou trois grands principes : la ponctualité (ne jamais être en retard, fût-ce de quelques minutes, ne jamais faire attendre

quiconque) ; la réserve (ne jamais parler de soi, sauf avec les très proches, et, même avec les très proches, rester discret) ; la politesse (ne jamais s'imposer à autrui, ne gêner personne — les enfants, notamment, devaient se taire à table, quand on avait des invités). A part ces règles, qui ne souffraient pas d'exception, auxquelles elle avait été dressée, tout enfant, à se soumettre, et dont l'application s'était, en quelque sorte, incorporée à sa nature, la maison familiale respirait plutôt l'indulgence, surtout si on comparait avec d'autres maisons où les parents se montraient plus exigeants à l'égard de leur progéniture.

Anne raconta tout ce qu'elle avait fait depuis sa descente du train en gare de Saint-Clar. Elle décrivit Mme Aguirre et son souci du « comme il faut ». Elle mentionna le salon de thé avec son petit public d'officiers allemands et de jeunes bourgeois tirés à quatre épingles ; ceux-ci, ennemis déclarés de ceux-là. Le salon était un « havre de gourmandise », point négligeable en cette époque de rationnement, où l'on était obligé de compter les morceaux de sucre.

Elle terminait sa lettre quand un bruissement très ténu lui fit lever la tête. Sur le rebord de la fenêtre, dans l'angle du mur, une toile d'araignée vibrait sous la trépidation d'ailes d'une mouche qui venait d'être prise et se débattait pour se dégager. A cet instant, l'araignée sortit de sa cachette et fonça sur la proie. Anne observa l'opération rapide qui consistait à paralyser la mouche en l'enveloppant de fils de soie. C'était une minuscule scène de supplice, de lente mise à mort. Combien de temps durerait l'agonie de l'insecte ? Elle allait servir de nourriture, de garde-manger, à une créature qui, pour elle, se présentait sous l'aspect d'une bête gigantesque et hideuse. Anne, captivée et légèrement horrifiée, pensa qu'elle contemplait là quelque chose de consubstantiel à la vie, l'accomplissement d'une loi cruelle et immémoriale qui régit toutes les espèces vivantes : l'entre-dévorement universel. Elle eut envie de libérer la

mouche en s'aidant d'un crayon ou d'un bout de papier ; puis elle se ravisa : ce serait charitable pour la mouche, mais injuste pour l'araignée, à qui l'on enlevait sa subsistance. Tant pis. Il fallait laisser s'accomplir un de ces mystères de la nature qui défient la compréhension humaine. Elle pensa aussi, plus prosaïquement, que la bonne tenue de la maison n'était pas parfaite, puisqu'on n'avait pas songé à nettoyer le rebord de la fenêtre. Il est vrai que l'appartement n'avait pas été occupé depuis le départ du dernier locataire, trois semaines plus tôt.

Elle cacheta l'enveloppe et sortit pour la poster et faire plus ample connaissance de la ville. Elle atteignit la place de la République, centre de Saint-Clar, avec la sous-préfecture, la mairie de style Fallières, le théâtre municipal où l'on affichait le prochain spectacle des « Tournées Barret », une pièce d'Henry Bataille, *Le Marquis de Priola*. Ce titre fit sourire Anne. Pourquoi reprenait-on ce mélodrame mondain, qui devait remonter au début du siècle ? Cette vieillerie ? Mais ce serait peut-être drôle ; elle se promit d'y assister. La place de la République longeait une rivière nommée la Souve. De l'autre côté de la rivière, rive droite, s'étendait un quartier populaire étagé sur une faible pente que dominait la citadelle. Sur la rive gauche se trouvait le quartier bourgeois résidentiel, « comme il faut », selon le critère de Mme Aguirre. Dépassant la bibliothèque municipale, Anne arriva dans un site qu'elle n'avait pas encore vu et qui lui parut charmant : une partie des quais de la Souve, avec des maisons anciennes, un vieux pont ouvragé, une barque amarrée à un gros anneau de fer, tout cela baigné de la lumière dorée d'automne. Anne s'arrêta, ravie par la beauté de l'eau et des vieilles pierres, par le calme, la sérénité de ce tableau urbain. « Une Venise miniature », pensa-t-elle. Il y avait quelques boutiques, un petit restaurant très coquet, un café. Le soir, ce coin devait être animé. « J'y reviendrai souvent. » Pour la deuxième fois dans la journée, elle ressentit le tres-

saillement de jubilation : la vie s'ouvrait largement devant elle, pleine à ras bord d'un bonheur aussi intense qu'indistinct. Il lui semblait, ce soir, que rien n'était impossible. Quelquefois, lorsqu'elle était enfant, ou même adolescente, ces pulsions de joie inexpliquée se traduisaient par des manifestations physiques, par exemple l'esquisse d'un pas de danse, ce qui faisait sourire les siens. « Que tu es exubérante ! lui disaient-ils. A seize ans, sauter et danser comme une petite fille ! Qu'y a-t-il donc ? » Elle aurait été incapable de le dire. C'était ainsi : une brusque explosion de vitalité, sans raison. Pour rien.

Etait-ce vraiment sans raison ? Non : il y en avait toujours une, mais si minime qu'on aurait trouvé disproportionné l'écart entre elle et l'effet qu'elle produisait. C'était, par exemple, la perspective d'une promenade à la campagne avec des amies de l'école, ou le cadeau, pour son anniversaire ou à Noël, d'un livre qu'elle avait envie de lire mais ne pouvait acheter, faute d'argent de poche, ou encore moins que cela.

Ses réussites scolaires lui communiquaient un sentiment de force intérieure, et même de supériorité, qu'elle ne formulait pas, mais qui était ancré en elle, comme une chose allant de soi, aussi naturelle que d'avoir des yeux bleus ou des traits fins. A l'égard de ses condisciples, elle se montrait plutôt modeste, n'essayait jamais de se hausser au premier plan, d'abord parce qu'elle redoutait leurs éventuelles moqueries, voire leurs rebuffades, et ensuite parce qu'elle ne pensait pas qu'il fût nécessaire de proclamer sa différence, qui s'imposait d'elle-même et que ses camarades reconnaissaient implicitement, sans qu'elle eût à intervenir pour les en convaincre. Sur les photos de classe que l'on prenait chaque année, à l'école primaire puis au lycée, elle se remarquait, au milieu de ses camarades, par un air de distinction, de raffinement, qui tranchait sur la banalité sympathique du groupe. Il en avait tou-

jours été ainsi ; mais, curieusement, cette constatation familière d'être « mieux que les autres », qui aurait pu faire d'elle au pire, une mijaurée, au mieux, une conquérante, était combattue et même annulée par une anxiété foncière, presque toujours présente ou latente en elle au cours de son enfance et de sa prime adolescence, et qui lui faisait parfois, au réveil, envisager avec crainte d'avoir à affronter l'école.

Il lui arrivait aussi d'être en proie à des accès de tristesse aussi peu justifiables que ses accès de joie ou d'exubérance. Elle s'enfermait alors dans sa chambre et se mettait à pleurer abondamment. Elle se jugeait malheureuse, mais, en fait, sans savoir et sans pouvoir se l'avouer, elle tirait de ces flots de larmes une obscure jouissance : c'était bon de souffrir ainsi, de se plaindre soi-même, de souhaiter mourir. A ces moments d'abattement et de dépression, elle attribuait des causes, un reproche de sa mère, ou l'attitude agressive d'une camarade. Ces causes supposées étaient surtout des prétextes, dont elle s'emparait avec avidité pour pouvoir, pendant une heure ou une journée, être malheureuse. Puis, l'accès s'éloignait, les causes du malheur perdaient leur acuité, et même toute réalité ; et Anne redevenait la jeune personne sûre de son intelligence, de sa joliesse ; la joie de vivre refluait comme une marée montante. Ainsi, audaces et repliement sur soi, élans enthousiastes et retraite apeurée en elle-même alternaient, parfois dans la même journée, sans qu'il fût possible de les prévoir ni de les comprendre.

A l'orée de son adolescence, une réflexion désobligeante d'une amie lui fit prendre conscience que, si son visage était ciselé comme ceux des princes peints par Clouet, qu'elle admirait dans son *Histoire de France*, son corps, en revanche, aurait pu être mieux modelé. Cette amie, Alice Pinsa, avait souligné cruellement des creux sous des clavicules trop saillantes, et un ou deux autres défauts physiques. Cela se passait à la piscine municipale. Anne avait

alors quatorze ans. Jusqu'à ce jour, elle n'avait rien remarqué de particulier dans son corps, qui lui paraissait semblable à celui des autres filles. Dès qu'on lui eut désigné ces imperfections sans gravité, elle ne vit plus qu'elles, et elle les vit comme des difformités. Elle rentra chez elle dans un état de quasi-désespoir. Ses parents la pressèrent de questions. En vain. Elle se retira dans sa chambre. Puisqu'elle était affligée de pareilles disgrâces physiques, puisqu'elle ne pourrait jamais plaire aux hommes, lesquels, selon ce que disaient les filles, au lycée, appréciaient « les formes », la vie ne valait plus la peine d'être vécue. Elle décida de se suicider, envisagea les divers moyens, pendaison, poison, pistolet, se jeter d'une grande hauteur. Tous la faisaient frémir de peur, sauf le poison. Mais comment et où se procurer du poison ? Le lendemain, elle s'était résignée à vivre, même en pauvre disgraciée qu'elle était. Les jours passèrent, et elle constata que les garçons la regardaient quand même, malgré ses clavicules déplorables, qu'ils la trouvaient jolie, qu'elle pouvait plaire. Le désespoir s'estompa. Il n'en restait pas moins que son amie Alice avait implanté en elle, touchant son corps, ce que les lycéennes les plus ouvertes à la modernité appelaient « un complexe ». (« Celle-là, elle n'a pas de complexes ! » disaient-elles d'une condisciple particulièrement entreprenante, ou bien, d'une autre, « elle a un complexe, à cause de son nez trop gros ».) Toute l'adolescence d'Anne fut marquée par ce sentiment d'infériorité. Puis, quand elle eut dix-huit ans, elle fit l'effort de prendre une vue plus lucide des choses. Les défauts signalés quatre ans plus tôt s'étaient d'ailleurs atténués, grâce à une gymnastique appropriée. Anne cessa donc d'être tourmentée, mais un certain conditionnement mental avait été créé, qui la rendait humble et maladroite en présence des garçons, lorsqu'ils étaient beaux ou paraissaient trop sûrs d'eux-mêmes.

Jamais elle n'aurait fait à sa mère ou à sa sœur la

moindre confidence sur ses difficultés. Au milieu des siens, elle pouvait parler de tout sauf de l'essentiel. Une pudeur extrême réglait les relations entre les divers membres de la famille, notamment pour ce qui se rapportait à la sexualité. On ne pouvait parler de « ces choses » en famille. Anne, dans ses rêveries ou ses rêves, s'abandonnait sans retenue à des représentations d'actes sexuels : là, point de honte, ni de blocage moral. Seule la parole était frappée d'interdit. Dans les familles de ses amies ou condisciples régnait le même climat de réserve et d'interdiction. Les autres filles étaient aussi ignorantes qu'elle-même sur le chapitre du sexe, aussi pudiques dans leurs façons et leurs propos.

Le choc brutal de la défaite et de l'occupation étrangère détermina une rupture d'avec le monde des années trente. En quelques mois, ce monde parut avoir reculé dans le passé ; il avait pris une couleur d'« avant-guerre ». Lorsque Anne voyait, à Saint-Clar, le petit groupe de jeunes bourgeois, garçons et filles si désinvoltes dans leurs tenues de dandys, parader sur la place de la République ou dans la rue de Navailles, elle se disait que le monde de sa jeunesse était vraiment révolu et que la nouvelle génération ne ressemblait pas à ce qu'elle-même était à leur âge, seulement quelques années plus tôt ; et elle trouvait étrange que, si jeune encore (elle n'avait pas vingt-cinq ans !), elle dût se sentir l'aînée de ces adolescents, et qu'à leurs yeux elle fit peut-être figure de personne d'une autre époque.

Elle eut, dès les premiers jours de son travail au collège Jeanne-d'Albret, la surprise agréable de constater que la distance entre ses élèves et elle n'était pas aussi grande qu'elle l'avait craint. Les jeunes filles l'adoptèrent instantanément, surprises, elles aussi, d'avoir un professeur de français qui paraissait à peine plus âgée qu'elles-mêmes, et qui était jolie. Anne fut ravie des marques de sympathie qu'elle reçut dès les premiers contacts. Certes, elle

avait bien préparé ses cours et elle aimait enseigner : elle s'ingéniait à raconter les auteurs et leur œuvre comme s'il s'agissait d'un scénario à suspense, en ménageant surprises et révélations. On lui avait dit aussi qu'elle avait une voix bien posée, bien timbrée, et elle en jouait comme d'un instrument de musique. Ces qualités composaient un ensemble séduisant. Tout promettait donc d'être facile. A la fin du premier jour au collège, elle était plus que soulagée : toutes appréhensions dissipées d'un coup, elle se sentait confiante en l'avenir, et si satisfaite du présent qu'elle voulut, pour porter son bien-être moral à un point de perfection, y adjoindre un plaisir de pure gourmandise. Elle alla donc prendre le thé chez « Eliane », puis, avant de rentrer chez elle, allée des Acacias, acheta des fleurs dans un petit marché qui se tenait le lundi au pied de la cathédrale.

La seule note discordante de son installation à Saint-Clar : le fait d'y avoir retrouvé une ancienne amie de Bordeaux, cette Alice Pinsa dont les remarques désobligeantes sur ses défauts physiques avaient empoisonné son adolescence. Mlle Pinsa avait épousé un avoué appartenant à une vieille famille du cru. Cette promotion sociale avait quelque peu émoussé ses angles, qui étaient aigus. Elle accueillit Anne avec presque des transports de joie : « Quelle chance que tu aies été nommée ici ! Je suis folle de bonheur ! Nous allons nous voir très souvent. Je te ferai connaître tout ce qu'il y a d'intéressant et de fréquentable à Saint-Clar. La famille de mon mari est une des plus anciennes de la région. Nous sommes très connus. Nous formons une bande d'amis, tu verras, c'est très sympathique. » Abasourdie par le flot de paroles autant que par les perspectives de mondanités provinciales, Anne se demandait, avec alarme, comment elle pourrait résister à l'envahissement. Elle invoquerait les exigences de son travail. Mais enfin, une fois de loin en loin, la fréquentation d'Alice et de son milieu serait

peut-être divertissante, pensa-t-elle avec condescendance.

Elle occupa les premières semaines à organiser son travail et à se familiariser avec sa nouvelle résidence. La bonne impression qu'elle avait eue de Saint-Clar se fortifiait de jour en jour. La ville était bien tracée, en certains endroits, « provinciale » comme un décor de province dans une opérette. La rivière et ses rives aux belles maisons anciennes lui donnaient cet air de minuscule Bruges ou Venise qu'Anne avait aimé dès le premier regard. Socialement, les quartiers se répartissaient avec netteté. Rive droite, dominés par la citadelle, se trouvaient la gare, la caserne, la prison, une maison close, un hôtel de passe, les arènes où avaient lieu, en temps de paix, des courses de taureaux, enfin un réseau de rues grises, habitées par un prolétariat point misérable d'ouvriers, d'artisans, de petits commerçants. Rive gauche, la ville administrative et résidentielle, avec la mairie, la poste, deux établissements d'enseignement, un jardin public le long duquel s'étendait un quartier éminemment bourgeois, où, bien entendu, Mme Carrère, née Pinsa, avait une maison. Entre la place de la République et la cathédrale du XIVe siècle, une rue commerçante, la rue de Navailles, qui s'animait surtout le soir, entre dix-huit et vingt heures : des promeneurs la parcouraient dans les deux sens, selon un rite de promenade à peu près semblable à celui que l'on voit dans les villes espagnoles. La présence de soldats allemands n'était pas trop gênante. Ils ne se mêlaient guère à la population ; sans doute étaient-ils soumis à des consignes très strictes. Les Clarois ne semblaient pas leur accorder beaucoup d'attention, quelques-uns, par hostilité ; la plupart, par prudence, mais surtout en raison de l'indifférence que crée l'habitude. Ils étaient là depuis plus d'un an, on finissait par trouver naturelle leur présence, et l'on ne prenait plus la peine de s'en étonner. Anne n'avait pas entendu les gens, autour d'elle, commenter les évé-

nements politiques. Leurs grandes préoccupations, en ce dernier trimestre de l'année 1941, semblaient surtout d'ordre matériel : comment se procurer certains produits indispensables devenus rares, tout ce dont on avait besoin pour se nourrir, se chauffer, se vêtir.

Anne fréquentait le salon de thé, « Eliane », pour le supplément de nourriture, et surtout parce que c'était un endroit très révélateur des temps, qui offrait un spectacle captivant à qui aime observer la vie autour de soi. Mme Eliane, la propriétaire, attirait aussitôt les regards par sa stature, sa beauté un peu vulgaire mais d'autant plus excitante, peut-être, pour les vrais amateurs, et aussi par un air d'autorité presque féroce. Elle dirigeait les deux serveuses à tablier et bonnet blancs comme un général son armée. Elle s'arrangeait, très ouvertement, pour réserver les meilleures tables, celles qui avaient vue sur la rue, aux officiers allemands ; d'autres, moins en évidence, à la jeunesse dorée de Saint-Clar, dont ses deux fils faisaient partie ; enfin, les dernières, près de l'office et de la cuisine, à la clientèle française anonyme, parmi laquelle figurait Anne. Celle-ci ne songeait nullement à se sentir humiliée par une discrimination sociale qui la plaçait au dernier rang. Elle s'en amusait. C'était un cérémonial grossier, presque primitif. De toute évidence, la clientèle privilégiée, ici, était constituée par les officiers allemands. Il fallait voir Mme Eliane sourire et s'épanouir lorsque l'un d'eux, à son arrivée et à son départ, allait la saluer et lui baiser la main. On devinait que, pour elle, qui, avant 1940, bénéficiait d'un statut social honorable dans la boulangerie-pâtisserie, ces baisemains des officiers allemands constituaient une promotion enivrante. Surprenant certains coups d'œil acérés de la clientèle française anonyme, Anne songeait : « Pauvre femme, elle ne se doute pas des haines qu'elle attise contre elle ! »

Les très jeunes gens, garçons et filles, qui occupaient toujours les mêmes tables dans un coin

du salon, ne devaient pas douter, eux non plus, de l'ultérieure défaite allemande. Anne se trouva, une fois, placée assez près d'eux pour surprendre quelques-uns de leurs propos et être fixée sur leurs opinions. Du coup, elle les regardait avec sympathie et, même, un sentiment de solidarité, tout en pensant que la frivolité qu'ils affichaient aussi pouvait, en cette époque de malheur national, passer pour une provocation déplaisante. Les moqueries dont ils commençaient à être la cible dans des journaux tels que *Je suis partout* montraient bien que la presse gagnée à la collaboration avait déjà repéré ces nouveaux Incroyables et ces nouvelles Merveilleuses, et l'on pouvait prévoir qu'elle les désignerait bientôt à la vindicte des bien-pensants.

Anne prenait son repas de midi dans une pension proche de son domicile, tenue par la veuve d'un employé des chemins de fer. Cette femme, qu'on appelait Mariette, un peu chevaline d'aspect, maigre, sèche et basanée, avait dans la salle à manger Henri II une table d'hôte à huit places, occupée par deux surveillants du lycée, un étudiant en médecine, deux secrétaires-dactylos, le vieil amant de l'une d'elles, un homme de type sud-américain dont on ignorait tout, enfin une dame d'un âge incertain, qui avait dû être belle et gardait encore assez d'allure. Elle avait de bonnes manières, sans doute acquises, mais un accent faubourien (« elle parle parigot », disait Mariette), trahissant des origines plébéiennes. D'ailleurs, Mme Aguirre, qui connaissait bien la pension de Mariette, avait dit à Anne que cette dame si distinguée était une « ancienne cocotte », qui avait eu la prudence de « mettre un peu de côté » pour ses vieux jours. Mme Aguirre la loua pour sa prévoyance, tout en faisant des réserves sur sa respectabilité.

Cette table d'hôte un peu disparate était, pour Anne, une sorte d'amusement. « C'est ma pension Vauquer, avait-elle écrit à ses parents, bien que Vautrin en soit absent, c'est balzacien en diable.

Malheureusement, si la tablée a de la saveur, la table, en revanche, en manque d'une façon déplorable. Enfin, il faut bien se résigner. »

Ce qu'elle passait sous silence, dans ses lettres aux siens, c'était l'intérêt qu'elle portait à l'étudiant en médecine, nommé Yves de Balansun, un assez beau garçon dont elle avait cru deviner qu'il ne la jugeait pas désagréable, mais, comme chaque fois qu'elle avait éprouvé de l'attrait pour des jeunes hommes du même milieu et de la même éducation qu'elle-même, les vieilles inhibitions se réveillaient aussitôt, bloquant en elle toute spontanéité et tout naturel : « Il ne va pas me trouver assez bien faite. » Elle ne se sentait à son aise, et à son avantage, qu'avec des garçons dont elle pouvait supposer qu'ils n'étaient pas trop exigeants quant à la plastique de leurs partenaires.

Les jours passaient, sans heurts. Anne travaillait, lisait, commençait à connaître, grâce à Alice Pinsa, quelques personnes de la bonne société de la ville. Elle ne prêtait guère attention à la présence des Allemands. Un jour, pourtant, au salon de thé, elle s'aperçut qu'un jeune soldat, assis à une table peu éloignée de la sienne, la regardait avec insistance. Elle en fut, tout d'abord, troublée, se demandant pourquoi il la regardait ainsi. Alors se dessina sur les lèvres et dans les yeux du jeune Allemand comme l'ébauche d'un sourire. Elle se dit : « Ah ! bien, je comprends », ce qui accentua son trouble. Elle baissa les yeux et s'efforça, tout en prenant son thé, de ne plus porter son regard du côté de l'étranger. Elle avait été frappée par la douceur de ce visage, empreint d'une grâce un peu mélancolique. « Je pourrais tomber amoureuse de lui », pensa-t-elle ; et elle imagina soudain une rencontre, des baisers, des caresses. Le fait qu'il fût considéré par l'opinion publique comme un ennemi la laissait indifférente. Elle trouvait même cette attitude stupide, ou absurde. « Ce n'est pas sa faute si la France a été vaincue et si l'armée allemande occupe mon

pays. On peut souhaiter la chute de Hitler, l'effondrement du nazisme, et, simultanément, aimer un Allemand en particulier, un être humain charmant et désirable. » Elle ne put résister, leva la tête et laissa son regard flotter, comme absent, du côté de cette table qui était devenue soudain le centre radieux du salon, un petit soleil qui ne brillait que pour elle. Sur le visage et les joues du jeune homme, le fantôme de sourire aussitôt se matérialisa. Anne sentit qu'elle souriait elle aussi, irrésistible réponse qu'elle réprima très vite, en baissant encore une fois la tête sur son assiette, où une amandine à demi entamée attendait d'être consommée. Maintenant, son cœur s'était mis à battre plus fort. Elle était à la fois effarouchée et frémissante de joie. Effarouchée, parce qu'elle avait peur : « Dans cette ville, alors que je suis professeur dans un collège de jeunes filles, avoir une liaison avec un soldat allemand, ou seulement être vue en sa compagnie, c'est risquer mon emploi et sans doute un peu plus que cela. » Et elle frémissait de joie : « Un si bel être me trouve à son goût, je lui plais. » Le jeune Allemand était le seul non-gradé dans le salon où ne fréquentaient habituellement que des officiers. Mme Eliane avait dû être mécontente d'avoir à admettre un simple soldat dans le sanctuaire d'élégance dont elle était la prêtresse. C'est pourquoi elle l'avait relégué au fond de la salle, près de la zone réservée à la clientèle française anonyme et méprisée, créant ainsi, sans le savoir, les conditions de ce qui aurait pu être une rencontre heureuse, mais qui demeurerait toujours une virtualité. Anne appela une serveuse, régla sa note. Puis, se levant, elle se dirigea vers la sortie, en prenant garde de ne pas regarder du côté de la table-soleil. Elle marcha dans la rue de Navailles, s'attarda devant une vitrine, en se demandant s'il sortirait à son tour, pour essayer de la rejoindre. Il sortit en effet, aperçut Anne et se dirigea droit vers elle. Eperdue, elle allait s'engouffrer dans une rue latérale et se mettre à courir, quand, brutalement,

elle se ravisa. « Je ne suis ici que depuis trois semaines, personne ne me connaît, à l'exception de mes élèves, de mes collègues et de ma propriétaire. » Cela faisait déjà, malgré tout, pas mal de monde. Le soldat venait à sa rencontre. Elle se redressa, électrisée de décision et de défi. « J'agirai comme je le veux. Qu'ai-je à faire de ces péquenots, avec leur lourd accent rocailleux ? » Le soldat était là, devant elle, souriant, timide. Il dit « *Sprechen sie Deutsch ?* » sur un ton très doux, avec l'air de s'excuser pour sa méconnaissance du français. Anne secoua la tête en signe de dénégation, mais sans brusquerie ni hostilité, avec, au contraire, un sourire suggérant qu'elle regrettait cette carence. Alors, en harmonie avec le sien propre, le sourire du soldat s'enhardit. Il dit quelques mots qu'elle ne comprit pas, et esquissa un geste qui devait signifier : « Eh bien, allons. » Il l'invitait à marcher à son côté. Empourprée, le cœur battant la chamade, elle obéit en se disant : « Je suis en train de commettre une folie. C'est bien moi, ça : bloquée d'inhibitions, et puis, soudain, un coup d'audace qui fait tout sauter. » Il continuait à parler, elle saisissait un mot de loin en loin, mais, au-delà des mots, comprenait assez bien ce qu'il souhaitait exprimer. Il dit « *Du bist schön* » et cela, elle savait très bien ce que ça voulait dire, car c'était le titre d'une chanson très populaire en Angleterre pendant l'été 1939, où elle avait passé quelques jours de vacances à Londres chez des amis de ses parents. Le titre complet de la chanson était « *Bei mir bist du schön* ». Une rengaine sentimentale qui célébrait l'universalité de l'amour, vainqueur des différences de races et de langues :

I call you « bella, bella ! »
I could say « Wunderbar ! »
Each language only helps
To say how grand you are.

Il pointa l'index vers sa poitrine et dit : « Günther » et elle fit de même en disant « Anne ». Il hocha la tête : « *Anna, ja, ja !* » Il continuait de marcher, paraissant très bien savoir où il allait. Elle pensa qu'il avait sans doute l'intention de louer une chambre pour une heure. Cette perspective l'inquiéta, mais il était trop tard maintenant pour se raviser. Elle avait osé accepter une aventure qui comportait des risques ; il fallait continuer. La tête haute, moins par défi que par résolution, elle regardait droit devant elle, craignant de rencontrer les regards des passants, où devait se lire une lueur de mépris ou de haine. Ils pénétrèrent dans l'hôtel. Elle affronta le coup d'œil scrutateur du patron. Ils montèrent à l'étage. La chambre était propre, mais si évidemment aménagée en vue d'une « passe » que cela serrait le cœur. La porte fermée, il l'attira vers lui et la prit, très tendrement, dans ses bras. Ce fut tout de suite un éblouissement de plaisir et de douceur. Plus rien ne comptait, que cet embrassement. L'expérience amoureuse d'Anne était limitée : des flirts avec des condisciples du lycée, plus tard une brève liaison avec un camarade de la faculté... C'était bien peu, relativement au nombre des années écoulées depuis l'éveil, en elle, de la sensualité ; c'était beaucoup, par comparaison avec ses contemporaines, les jeunes filles de son propre milieu, ignorantes de tout et convaincues qu'il fallait arriver intactes au mariage. La plupart d'entre elles rêvaient d'un fiancé qui, après six mois de chaste exaltation, les mènerait, à travers les rites obligés de la mairie et l'église, à un établissement honorable. Anne s'était toujours sentie plus aventureuse ; elle ne rêvait pas d'un « fiancé », mais d'un jeune homme qui comblerait à la fois sa sensualité, son romantisme et son amour de la beauté. Elle n'avait pas puisé de grandes joies dans ses très pauvres expériences antérieures, seulement une intuition de ce que pourrait être l'amour quand elle le rencontrerait enfin. Elle le rencontrait dans les bras d'un jeune étranger

dont elle ne savait rien et dont elle ne comprenait même pas la langue. Mais il y avait dans cette réduction à des gestes amoureux, à l'enivrement des corps, une sorte de pureté originelle, élémentaire : l'union de l'Amour et de Psyché ; et celui qui l'aimait était si lisse, si délicat dans sa robustesse, si proche encore d'une adolescence naïve, qu'elle ne pouvait, au-delà du plaisir, que l'aimer aussi.

Ils demeurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre. Il se remit à parler, tout bas, entremêlant à son allemand quelques mots de français. Elle comprit à peu près ce qu'il voulait lui communiquer, à savoir : qu'il devait quitter la ville très prochainement, peut-être le lendemain, pour une destination encore inconnue de lui, mais qu'il reviendrait à Saint-Clar ; oui, sûrement, il reviendrait. Et il écrirait, aussi. Anne pouvait-elle lui laisser son adresse ? Elle inscrivit l'adresse sur une carte de visite qu'elle avait dans son sac à main. Il la lut à mi-voix, comme pour s'assurer qu'il était sûr de l'orthographe de ces mots : « Anne Germond, allée des Acacias, Saint-Clar ». Puis il la regarda, les yeux humides ; et ils s'embrassèrent en pleurant un peu. Anne savait qu'elle ne le reverrait pas. Elle avait déjà eu cette certitude au moment où le jeune soldat l'avait abordée dans la rue, et même avant : à l'instant où, dans le salon de thé, ils avaient échangé un regard. « Il veut une aventure, parce qu'il va partir au front. » Elle n'avait pas formulé cette phrase ; mais la phrase était là, dans la pénombre de sa pensée, comme un mystérieux oracle ; et elle avait alors décidé, sans être consciente de sa décision, qu'elle se donnerait à cet enfant qui allait mourir et qui ne voulait pas mourir sans connaître l'amour. Sa mort était inscrite sur son beau visage mélancolique. Anne savait que sa rencontre avec lui, leur union d'une heure étaient un miracle né du hasard, arraché à des circonstances hostiles qui le rendaient improbable, sinon impossible, et qui n'était pas destiné à durer.

Elle sortit de l'hôtel la première, seule, par prudence. Son adieu avait ressemblé à un déchirement. Elle retourna chez elle, à la fois triste et bouleversée de bonheur de s'être donnée. Ce qu'il lui avait donné, lui — le plaisir, la tendresse, ses larmes —, serait pour elle, elle en était certaine, un viatique.

Jour après jour, sa vie s'organisait, selon des rythmes lents, répétitifs : les cours, quatre matinées et une après-midi par semaine ; son travail personnel en vue du concours qui aurait lieu en juin ; à midi, la table d'hôte ; de temps en temps, le thé chez « Eliane » ou un dîner en ville (Mme Carrère, née Alice Pinsa, l'avait invitée déjà deux fois, et présentée à d'autres bourgeois de Saint-Clar) ; beaucoup de lectures ; de loin en loin, un film. Elle était allée voir, comme elle se l'était promis, la pièce d'Henry Bataille, *Le Marquis de Priola*, au programme des Tournées Barret. Ce mélo l'avait amusée par ses conventions, ses audaces désuètes, et surtout par l'étourdissant numéro du principal interprète, un sociétaire de la Comédie-Française nommé Maurice Escande. Elle faisait, aussi, des promenades à vélo dans les environs, soit la forêt de pins à l'ouest, soit des prés et des cultures à l'est. C'était à peu près tout. Le plus vivant de ce programme monotone : les cours au collège. Le plus divertissant : les déjeuners chez Mariette, malgré le peu de saveur et l'insuffisance des menus. Le soir, elle essayait, tous rideaux soigneusement tirés, de capter la radio de Londres sur son petit poste, « Les Français parlent aux Français ». Anne s'intéressait de très près aux événements de la guerre en cours, à la sourde division du pays entre ceux qui croyaient à la collaboration avec les vainqueurs, et ceux qui attendaient tout de l'Angleterre. Soudain, le 7 décembre, il y eut l'attaque japonaise contre Pearl Harbor, et, le lendemain, la déclaration de guerre du Japon aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne. Pendant plusieurs jours, Anne ne se sentit plus de joie : on ne pouvait plus en douter, l'Allemagne était fichue. Ce n'était

plus qu'une affaire de mois, Hitler serait renversé, peut-être même assassiné, Noël 1942 serait fêté dans la paix retrouvée. Anne devait passer les vacances de fin d'année à Bordeaux, dans sa famille. Elle appréhendait un peu ce séjour, le climat moral, parfois austère, de « la maison », mais il y aurait aussi des moments de douceur, l'affection calme des siens. En attendant, elle jouissait de cet hiver ensoleillé, surtout lorsque soufflait le vent du sud, dont c'était la saison en ce moment de l'année. La lumière atlantique devenait étrange, presque irréelle, et la tiédeur de l'air tournait un peu la tête. Dans cette ville de gens rassis, placides, à l'accent méridional épais et savoureux comme les nourritures dont ils parvenaient à se régaler, le dimanche, malgré les difficultés de l'approvisionnement, le vent du sud était le seul élément fantasque, poétique : un génie des contes orientaux, un djinn hivernal, bienveillant et un peu fou.

Un matin de novembre, elle se réveilla, fiévreuse, avec un mal de gorge ; ayant reconnu les symptômes d'une angine, elle pensa qu'il valait mieux ne pas se rendre à son travail, ce serait imprudent, et d'ailleurs, elle n'était pas en état d'assurer ses cours. Elle alla frapper à la porte de sa propriétaire, au rez-de-chaussée ; et demanda à Mme Aguirre comment on pourrait avertir la directrice du collège Jeanne-d'Albret que Mlle Germond ne pourrait donner ses cours ce jour-là. Mme Aguirre connaissait-elle, dans le voisinage, une maison où il y eût le téléphone ?

« Si je connais, mais ce sera plus simple de demander à M. Dauge, qui pourra téléphoner de son bureau. Il y sera à neuf heures.

— M. Dauge ?

— Le locataire de l'appartement en face du vôtre. Comment ! Vous ne saviez pas encore son nom ?

— Vous avez dû me le dire les premiers jours où j'étais ici, mais j'avais oublié.

— Je croyais que vous aviez déjà fait connais-

sance, étant voisins de palier, n'est-ce pas, dit Mme Aguirre dont l'œil s'était soudain allumé.

— Nous nous sommes croisés une fois ou deux, lui, sortant, moi, entrant, ou l'inverse, mais nous ne nous étions pas adressé la parole, sauf bonjour ou bonsoir.

— C'est vrai qu'il est si discret, il passerait facilement inaperçu.

— C'est un monsieur qui se tient un peu voûté et qui porte de grosses lunettes de myope ? Environ la cinquantaine ?

— La cinquantaine ! Pauvre M. Dauge, vous le vieillissez. Il doit avoir tout juste trente-huit ans.

— Ah bon ? Et vous croyez qu'on peut lui demander de téléphoner de son bureau ? Ça ne l'ennuiera pas ?

— Pas du tout. Il le fera très volontiers. Je vais aller le lui demander tout de suite. Et vous, allez vite vous recoucher, vous allez prendre froid. Une angine, il faut faire attention. Vous avez des médicaments ?

— Seulement de l'aspirine.

— Je sors pour des courses, à onze heures. Je passerai prendre quelque chose à la pharmacie.

— Merci beaucoup, madame Aguirre... C'est très gentil à vous.

— Entre Français, dit Mme Aguirre d'un air vertueux, à une époque pareille, il faut bien s'entraider, n'est-ce pas... »

Anne y consentit. Elle alla se recoucher, ravie par la perspective d'une journée dans son lit, à se soigner, rêvasser, lire. L'hiver était venu, il faisait froid dehors, mais, dans la chambre, un petit chauffage maintenait une chaleur douce. La provision de bois qu'Anne était allée chercher à la cave la veille serait suffisante pour deux jours. A midi, Mme Aguirre apporta des médicaments, un bol de bouillon de légumes, une pomme et un yaourt, et s'installa au chevet d'Anne pour une causette. Il était visible qu'elle accueillait l'indisposition de sa locataire

comme une heureuse diversion à la monotonie des jours.

« Voilà de quoi vous nourrir un peu, dit-elle en déposant le plateau entre les mains de l'alitée. Ce n'est pas un vrai repas, mais quand on a de la fièvre, il vaut mieux faire diète. Vous permettez que je vous tienne compagnie un instant ? » et, la réponse étant affirmative, elle avança une chaise près du lit et s'assit, épanouie d'aise. « Juste quelques minutes, je ne veux pas vous fatiguer. Il vous faut prendre deux ou trois jours de congé. Si, demain, ça ne va pas mieux, on fera venir le docteur.

— Vous vous donnez bien de la peine, madame Aguirre.

— Non, non ! C'est bien naturel. J'aime bien m'occuper un peu de mes locataires. J'ai soigné M. Dauge, une fois, il avait une crise de rhumatisme, le pauvre, il ne pouvait presque plus bouger. C'est que, depuis dix ans qu'il habite ici, il est devenu un familier de la maison. J'ai eu toujours de la chance avec mes locataires. Vous comprenez, ils se trouvent bien ici. C'est si tranquille, un "havre de paix", comme dit M. le Curé quand il me fait une petite visite. Il emploie cette expression, "un havre de paix"... Si je peux vous demander, mademoiselle Germond, vous êtes catholique ?

— Je suis née catholique, j'ai fait ma première communion, mais je dois vous dire que je ne pratique pas. Je ne vais pas à l'église.

— A chacun sa façon de pratiquer la religion. M. Dauge ne pratique pas lui non plus. Pourtant, sa femme, elle, était très dévote, elle s'occupait des œuvres, vous voyez le genre... Oui, M. Dauge est veuf, sa femme est décédée deux ans après leur installation chez moi. Je l'ai un peu connue — sa femme, je veux dire —, c'était une personne très comme il faut, mais austère, plutôt le genre protestant, vous voyez... Quand elle est morte, M. Dauge n'est plus sorti pendant des mois, il a observé le deuil dans les règles. Au bout d'un an, je lui ai

conseillé de se remarier, je connaissais une femme de son âge, qui aurait été bien contente de l'épouser, mais il ne voulait pas convoler de nouveau, sans doute. Dès lors, il a mené une vie de vieux garçon. Je ne suis même pas sûre qu'il ait eu des maîtresses. Quoique, d'après ce qu'on m'a dit... » Elle parut se raviser. « Enfin, je n'en sais rien, reprit-elle. Mais je vous fatigue, avec mon bavardage ! Il était bon, le bouillon ?

— Délicieux, madame Aguirre. Vous devez être une cuisinière hors pair.

— Je me débrouille. Vous viendrez bien déjeuner chez moi, un de ces jours. Un dimanche, de préférence. J'inviterai M. Dauge, tiens ! Comme ça, vous pourrez faire connaissance.

— Je compte bien aller le remercier de son amabilité, quand je serai guérie. »

« Le bon usage de la maladie », pour Anne, n'était pas tout à fait celui que préconisait Pascal. Etre légèrement malade, garder la chambre, cela voulait dire : flotter dans un temps entre parenthèses, sans obligation, sans rien qui interrompît ou empêchât l'appartenance à soi-même. On pouvait lire ; on pouvait aussi se souvenir, repasser en esprit tel ou tel épisode de sa vie passée, tenter d'imaginer d'autres directions que l'on aurait pu prendre si les circonstances avaient été différentes, examiner ce qui était irréversible et ce qui aurait pu être, les virtualités que l'on n'avait pas su apercevoir, ou saisir au vol. Il y avait là une mine sans fond, où l'on pouvait se perdre, mais aussi découvrir des couches de minerais inconnus, parfois étranges ou inquiétantes, des sédiments insoupçonnés. Anne s'adonna longuement à cette introspection, comme si elle avait voulu faire le point avant d'aborder une nouvelle phase de sa vie, une phase qui avait commencé quatre mois plus tôt, lorsqu'elle était descendue du train en gare de Saint-Clar. Que lui réservaient les mois, peut-être les années à venir ? La vie s'ouvrait, riche de quelques possibilités : réussite dans son

métier, succès, et le plus important sans doute : la rencontre d'un homme avec qui elle pourrait envisager de partager sa vie.

Deux jours plus tard, guérie, elle reprit ses cours au collège. En rentrant chez elle, vers quatre heures de l'après-midi, elle se rappela qu'elle devait aller remercier son voisin de palier. Ce serait une petite corvée, mais la politesse l'imposait ; et Anne avait été dressée, dès son plus jeune âge, à se conduire toujours selon les règles de la politesse ; c'était devenu un conditionnement, un réflexe. A cinq heures précises, elle entendit le pas feutré de son voisin qui rentrait chez lui, comme il le faisait tous les jours, avec une ponctualité astronomique : on aurait pu régler les montres et pendules de la maison sur le léger bruit de son retour. Anne attendit une demi-heure avant d'aller toquer à sa porte, quatre petits coups serrés. « Je tape la première mesure de la *Cinquième Symphonie*, se dit-elle avec amusement. Pan pan pan pan ! Le Destin frappe à la porte. »

Il y eut le même bruit feutré de pas. La porte s'ouvrit, un homme parut dans l'encadrement. Il regarda la jeune femme, sans marquer de surprise, comme s'il s'était attendu à sa visite. Anne pensa : « Mme Aguirre a dû l'avertir que je viendrais le remercier. » Il était de taille moyenne, il portait des lunettes de myope, à verres épais, et se tenait légèrement voûté, la tête rentrée dans les épaules. Il avait revêtu une robe de chambre, en laine brune des Pyrénées.

« Bonsoir, monsieur, dit Anne. Je suis Mlle Germond, votre voisine. Excusez-moi de vous déranger. » M. Dauge esquissa un vague geste de dénégation polie. « Je voulais vous remercier d'avoir téléphoné à ma directrice. » Nouveau petit geste de dénégation, qui voulait dire sans doute : « Ce n'était rien. » M. Dauge paraissait embarrassé, un peu gauche. « C'était très aimable à vous, reprit Anne. Et puis, je voulais aussi profiter de l'occasion pour faire

votre connaissance », ajouta-t-elle gracieusement, consciente qu'elle était en train de proférer un mensonge, puisqu'elle n'avait jamais songé à rencontrer ce voisin et ne se souciait nullement de le mieux connaître. Il lui avait suffi de l'apercevoir deux ou trois fois pour le classer instantanément dans la catégorie des êtres dont on sait d'avance que l'on ne s'intéressera jamais à eux. Elle tendit la main et eut une impression désagréable en serrant la main de M. Dauge, qui était molle, sans énergie. Elle se présenta : « Anne Germond. » Il fit de même : « Clément Dauge », murmura-t-il d'une voix presque enrouée. Il devait être intimidé. « Entrez, je vous prie, mademoiselle », continua-t-il ; et il s'effaça pour lui laisser le passage.

Elle eut un presque imperceptible mouvement d'hésitation, ou de recul, comme si on l'invitait à pénétrer dans un antre obscur, au fond duquel l'attendait un danger inconnu, et elle pensa : « Je ne resterai que cinq minutes. » Elle s'avança bravement, sourire aux lèvres. La pièce était un peu plus grande que celle, correspondante, de son propre appartement, elle avait deux fenêtres, donnant sans doute sur le jardin. Anne huma une faible odeur de renfermé, caractéristique des pièces que l'on n'aère pas souvent, où l'on mène une existence sédentaire, calfeutrée. M. Dauge, entrant après elle, dit :

« Je ne m'attendais pas à votre visite. Permettez-moi d'aller changer de tenue », et il amorça un mouvement dans la direction d'une porte qui devait être celle de sa chambre.

« N'en faites rien ! », dit Anne vivement.

Il parut se résigner à ne pas échanger sa robe de chambre contre son veston d'intérieur. Il prit place dans un fauteuil à quelque distance de sa visiteuse. Derrière les gros verres des lunettes, son regard était papillotant, presque égaré. Sans doute cet homme entretenait-il peu de rapports sociaux, il devait vivre en solitaire. Anne dominait la situation. En quelques secondes, elle avait compris qu'elle se trou-

vait devant un être un peu pathétique, peut-être bourré de « complexes », en raison de son apparence physique. Un rapport de force s'installa aussitôt, dans lequel « Mlle Germond » représentait la force dominatrice. Anne n'en était pas consciente, ou, plutôt, ne le formulait pas. Simplement, cela allait de soi, comme il se passe dans toutes les sociétés animales, où l'on perçoit tout, d'instinct, silencieusement. M. Dauge voulut savoir si Mlle Germond se plaisait à Saint-Clar. Oui, beaucoup, la ville avait du charme. M. Dauge devait s'y plaire aussi, puisque, selon ce que Mme Aguirre avait appris à Anne, il y résidait depuis plusieurs années. Oui, M. Dauge aimait beaucoup Saint-Clar, lui aussi. Il aurait pu être nommé à Bordeaux, mais il avait décliné cette offre que lui faisait son administration. Son administration : l'Enregistrement... Anne, souriante, demanda ce que c'était, avec la mine perplexe de quelqu'un qui entend parler pour la première fois d'un métier un peu saugrenu, comme hongreur, orpailleur, ou conservateur des hypothèques. On le lui expliqua, en quelques mots sobres. Elle parut amusée et osa remarquer que cela ne devait pas être drôle tous les jours. M. Dauge la détrompa. Elle ne comprit rien à son commentaire, sinon l'affirmation selon laquelle l'Enregistrement pouvait présenter des aspects palpitants... Et Mlle Germond aimait-elle son métier ? Oui, beaucoup. Certes, M. Dauge, comme tout le monde à Saint-Clar, connaissait l'excellente réputation du collège Jeanne-d'Albret. Anne dit, avec une onction parodique :

« Notre propriétaire ne m'a pas caché que les demoiselles de Jeanne-d'Albret appartenaient à des milieux très "comme il faut". »

M. Dauge ne sourit pas. Il n'avait pas dû percevoir l'intention ironique.

« C'est exact, dit-il avec sérieux. La population dans son ensemble est catholique, mais il y a une minorité huguenote qui occupe une place à part

dans la société de la ville. Le collège a été fondée par cette minorité au milieu du siècle dernier. Mais il est ouvert à d'autres confessions que le protestantisme, par exemples aux israélites. »

Il fut question de l'occupation allemande. Prudemment, puisque chacune des deux personnes en présence ignorait les opinions de l'autre. On ne se prononça pas sur la légitimité de cette occupation. On se contenta de déplorer les ennuis matériels qu'elle créait : pénurie de presque tout, ravitaillement difficile... Il n'y avait, dit Anne, que les coquets jeunes gens, la fleur de la bourgeoisie locale, une poignée de garçons et de filles, qui trouvaient le moyen d'être tirés à quatre épingles et qui avaient l'air de se moquer de tout. Se redressant dans son fauteuil, M. Dauge cita, sur un ton dépréciatif, le surnom dont la presse commençait à les affubler : les zazous. Il stigmatisa leur frivolité. Anne, en revanche, les jugeait plutôt gentils. M. Dauge changea de sujet : Mlle Germond connaissait-elle les deux restaurants de la ville où l'on pouvait encore se nourrir à peu près convenablement ? Elle expliqua qu'elle déjeunait, dans le voisinage, à une table d'hôte tenue par une certaine Mariette.

« Je la connais, dit M. Dauge. Au début de notre installation ici, nous sommes allés chez elle pendant quelques jours, mon épouse et moi. J'avoue que la compagnie ne me plaisait pas beaucoup.

— Ce ne sont peut-être plus les hôtes que vous avez connus alors. Ceux d'aujourd'hui sont un peu ordinaires, mais pas désagréables. L'un d'eux, même, paraît assez brillant. Un étudiant en médecine, qui appartient à une famille de hobereaux de la région. Vous le connaissez peut-être : Yves de Balansun ?»

A l'instant, M. Dauge se figea. Son visage prit soudain une expression dure, âprement dédaigneuse.

« Je le connais de réputation, dit-il. Et on nous a présentés l'un à l'autre, une fois, au théâtre munici-

pal, pendant l'entracte. Je l'ai trouvé d'une insupportable fatuité. »

Anne pensa : « Tiens, tiens ! Une réaction un peu vive. On n'est pas tout à fait bénin, après tout. On doit être capable de passion. Inattendu. » Elle imagina la rencontre entre ces deux hommes si dissemblables, si peu faits pour s'entendre : d'un côté, Yves de Balansun, grand, portant beau, esprit vif, un peu caustique, appartenant à la petite noblesse locale ; de l'autre, Clément Dauge, fonctionnaire, physique ingrat, gauche, effacé, dépourvu de toute aisance mondaine. Balansun n'avait pas dû prêter la moindre attention à l'homme à qui on le présentait ; il l'avait probablement effleuré d'un coup d'œil qui le jaugeait en deux secondes... Cette attitude peut blesser cruellement des êtres sensibles, comme l'était sans doute M. Dauge ; et ces sortes de blessures (pensa-t-elle) s'enveniment, deviennent des haines purulentes dont on ne se débarrasse plus jamais.

« Je serai moins sévère que vous, dit-elle sur un ton conciliant, mais je le trouve, en effet, un peu trop sûr de lui. Que voulez-vous, il est jeune !

— Vous parlez de lui comme s'il était de beaucoup votre cadet. Cela m'étonnerait, dit M. Dauge, avec un sourire courtois.

— C'est vrai, je crois que nous avons le même âge ; mais j'ai souvent l'impression, je ne sais pas pourquoi, d'appartenir à une génération antérieure. »

Le regard de M. Dauge avait pris soudain une fixité un peu déconcertante. (Anne eut un furtif sentiment de malaise.) Elle se leva.

« Je ne voudrais pas abuser de votre temps, monsieur, dit-elle cérémonieusement. J'espère ne vous avoir pas trop dérangé en venant vous voir ainsi, à l'improviste.

— Au contraire, j'ai été heureux de faire votre connaissance.

— Moi aussi », dit-elle en s'efforçant de mettre un peu de chaleur dans cet acquiescement.

De retour dans sa chambre, elle se dit que ce voisin, dont elle savait, à présent, qu'il n'était pas gênant, ne tiendrait pas une grande place dans sa vie. Elle lui avait fait sa visite de remerciement, ils échangeraient quelques mots quand ils se rencontreraient dans le vestibule ou dehors, mais ils s'en tiendraient sans doute à ces relations de pure politesse : il valait mieux être en bons termes avec les gens qui résidaient dans la même maison que soi.

Elle mit un peu d'ordre dans l'appartement, fit sa toilette et prépara son repas du soir. Assise à sa table devant la fenêtre, elle mangea distraitement la salade, le yaourt, la pomme. Elle avait fermé les volets, tiré les rideaux, en s'assurant que nul trait de lumière ne pourrait filtrer à l'extérieur. Le règlement à ce sujet était très strict et la patrouille allemande pouvait passer à toute heure de la nuit et rappeler à l'ordre, très impérativement, si l'on avait oublié d'observer « l'occultation des lumières ».

Plus tard, dans son lit, elle ne parvint pas à s'endormir. Elle était un peu triste. C'était peut-être sa solitude qui, ce soir, lui pesait. Des visages surgissaient, celui du jeune et pétulant Yves de Balansun, de M. Dauge, et surtout de Günther, qu'elle évoquait très souvent, avec une tendresse nostalgique. Elle pensa : « Tout cela m'arrive au hasard sans la moindre raison. Pourquoi, dans mon existence, ces figures, et non d'autres ? Les rencontres... Qui en décide ? Pas moi. Nous sommes tributaires des circonstances. » Dans l'allée des Acacias, le pas lourd de plusieurs hommes se fit entendre, de plus en plus distinctement : la patrouille effectuant sa ronde de nuit. Elle passa en revue le programme de ses cours du lendemain. En première, elle ferait lire et commenterait le portrait de Ménalque dans La Bruyère ; elle avait bien rodé cette leçon, qui obtenait toujours un grand succès ; les élèves, en général, riaient aux éclats, ravis de découvrir qu'un auteur classique autre que Molière pouvait être

comique. Ce serait un bon moment de la journée. Le visage de Günther revint à la surface. Il la regardait, avec cet air ému, émerveillé, qu'il avait eu ce jour-là, cet unique jour, dans la chambre d'hôtel... Où était-il maintenant ? Dans quel lieu de l'Europe en guerre ? Pensait-il à elle quelquefois ?... Elle était certaine qu'ils ne se reverraient plus. Cette rencontre avait été quelque chose d'exceptionnel, ou de magique... Et la vie continuerait, sans lui. Peu à peu, elle l'oublierait. Ses traits mêmes s'effaceraient de sa mémoire. Elle vivrait peut-être d'autres amours... Elle se mit à pleurer, comme si elle avait trahi une cause ou frappé un enfant.

Elle alla passer les vacances de Noël à Bordeaux chez ses parents. De retour à Saint-Clar, elle trouva sous sa porte une carte de vœux de nouvel an, déposée par son voisin. La carte n'était pas de mauvais goût ; elle représentait la célèbre *Nativité* dans laquelle Georges de La Tour a donné à la Vierge les traits d'une rustaude. Anne fut modérément sensible à cette attention. Un peu ennuyée aussi : il faudrait rendre la politesse, peut-être reprendre contact avec quelqu'un qui lui était indifférent et avec qui elle ne souhaitait pas établir des relations trop suivies ; mais enfin, on pouvait espérer que ce monsieur si discret saurait respecter la réserve de Mlle Germond.

Une semaine plus tard, on frappa à sa porte. C'était M. Dauge, très correctement vêtu, cravaté, rasé de près. Il tenait un petit carton à la main. Anne l'invita à entrer. « Non, je ne veux pas vous déranger, dit-il, la voix aussi oppressée que lors de leur première rencontre. Je voulais seulement vous demander si vous seriez intéressée par une pièce que les Tournées Barret donnent au théâtre municipal vendredi de la semaine prochaine. J'ai reçu une invitation pour deux places et... », il s'interrompit, l'air tout à fait égaré (ce fut même un peu pénible). Il parvint enfin à reprendre sa phrase, dont on devinait qu'il avait dû la préparer avant de venir : « J'ai

pensé que peut-être... » Il ne put achever, montra le carton. Anne lit le texte, se souvint que la pièce avait remporté un succès lors de la dernière saison, à Paris. Elle n'avait pas la moindre envie de la voir, parce que, connaissant le sujet, elle savait qu'il s'agissait d'un navet sentimental dans le style Révolution nationale et Maréchal-nous-voilà. Mais le pauvre homme qui venait l'inviter avait l'air tellement éperdu qu'elle n'eut pas le cœur à refuser. Si elle refusait, elle le blesserait mortellement. D'autre part, dans la routine un peu terne de ses journées, une soirée au théâtre municipal serait peut-être un mince divertissement les petits rites de la sociabilité provinciale, le public... Elle sourit, remercia M. Dauge avec effusion : « C'est très gentil à vous d'avoir songé à m'inviter. J'accepte avec grand plaisir, monsieur Dauge. » Lui, la voix soudain raffermie : « A vendredi soir, donc. Si vous le permettez, je viendrai frapper à votre porte à dix-neuf heures. Le spectacle commence à dix-neuf heures trente, à cause du couvre-feu. Le temps d'arriver au théâtre.

— C'est entendu, monsieur Dauge. »

La pièce était ce qu'elle avait prévu : bien-pensante. Elle écouta avec agacement et ennui le tissu de clichés. A l'entracte, son compagnon et elle se rendirent, avec une partie du public, dans le hall du théâtre ; et là, une femme les aborda, d'un élan presque impétueux : Alice Carrère. Elle embrassa son amie, puis dévisagea M. Dauge d'un air si déconcerté qu'Anne se sentit rougir. Elle fit les présentations :

« M. Clément Dauge. Mme Carrère, une amie d'enfance. »

M. Dauge murmura : « Enchanté. » Mme Carrère, elle, ne souffla mot. Elle continuait de regarder M. Dauge avec un étonnement muet, comme si on lui eût présenté une créature d'une autre ère géologique, un ptérodactyle par exemple.

« M. Dauge et moi, nous sommes voisins de palier, dit Anne sur un ton et avec un air coupables.

— Je vois », dit Mme Carrère faiblement, et elle eut un ultime coup d'œil, en vrille, vers l'un des derniers spécimens survivants d'une espèce en voie d'extinction. Puis elle parut se ressaisir et, tournant la tête vers Anne, elle dit :

« Je voulais justement t'écrire pour t'inviter au thé la semaine prochaine, jeudi après-midi. C'est ennuyeux que ta propriétaire n'ait pas le téléphone. Ça ne te manque pas ?

— Non, pas vraiment. On ne l'avait pas non plus à la maison, à Bordeaux, ni chez toi d'ailleurs, rappelle-toi. Quand on voulait téléphoner on allait à la poste.

— A cette époque, nous étions des gosses ; mais, aujourd'hui, je ne pourrais pas me passer du téléphone.

— Tu prends sans doute les rendez-vous pour ton mari ?

— Entre autres choses. Mais j'ai plusieurs amies à qui je téléphone presque tous les jours. Alors, tu penses ! Comment trouves-tu la pièce ? C'est charmant, n'est-ce pas ?

— Très, dit Anne, un pâle sourire aux lèvres. On nage dans les bons sentiments. Ah ! la sonnerie de la fin de l'entracte, dit-elle, soulagée de n'avoir pas à s'étendre sur la pièce. C'est entendu pour jeudi prochain, chez "Eliane". A quatre heures trente, comme d'habitude. Bonsoir, Alice. »

Mme Carrère s'éloigna, après une courte inclinaison de la tête vers l'endroit où se trouvait la créature du pliocène. Le spectacle terminé, M. Dauge demanda poliment à sa compagne si elle souhaitait aller « prendre quelque chose » au café principal de la place de la République. Anne aimait bien ce café qui datait du début du siècle, et était décoré dans la charmante somptuosité du « modern style ». Ce monument d'époque faisait, avec la citadelle et les quais de la Souve, la fierté de la ville. Comme leurs pères soixante ans plus tôt, les notables s'y réunis-

saient le soir, entre six et huit heures. Anne commanda un chocolat chaud et M. Dauge une verveine.

« Eh bien, demanda-t-il, vous avez aimé la pièce ? »

Evitant de le regarder, elle répondit qu'elle avait surtout apprécié le talent des jeunes comédiens (ce qui n'était pas vrai ; elle les avait trouvés aussi conventionnels que la pièce elle-même).

« Ils sont excellents, convint M. Dauge. Et la pièce est touchante. Ces jeunes gens qui paraissent heureux et qui ne le sont pas vraiment... »

Et il s'étendit un instant sur ce thème qui lui paraissait le thème central de l'« œuvre » qu'ils venaient de voir : « les problèmes de la jeunesse ». Anne l'écoutait, les yeux baissés. « Il répète les poncifs du jour, pensait-elle. Aucun sens critique. » Si elle avait eu affaire à un ami de son âge, elle aurait pris plaisir à démolir la pièce, avec la verve joyeuse qui s'emparait d'elle quelquefois, quand elle avait envie de « briller » ou de s'amuser. Mais ce n'aurait pas été gentil à l'égard de cet homme qui l'avait invitée et croyait sans doute qu'elle était très contente de sa soirée.

Pourtant, sur le chemin du retour, elle ne put se retenir d'exprimer son sentiment.

« Quand même, dit-elle, brusquement, cette pièce donne à fond dans les clichés de rigueur aujourd'hui : la jeunesse française est saine, courageuse, elle affronte vaillamment ses problèmes de cœur et autres, bref, elle est mûre pour la Révolution nationale... C'est sympathique, ce parti pris de tout embellir, mais si nous demandions leur avis aux petits gandins qui sont les clients de chez "Eliane", ils nous riraient au nez. Ils ne sont pas dupes, eux. Car, enfin, il ne faut pas oublier qu'on a reçu la plus effrayante raclée de notre histoire, que le pays est occupé et systématiquement pillé par une puissance étrangère, et que, vraisemblablement, la défaite n'a pas rendu les Français plus vertueux qu'ils ne l'étaient avant 1939. Alors, ces garçons et ces filles

resplendissants de santé physique et morale, qui s'ébattent dans la neige et les bons sentiments des altitudes alpestres... Et puis, l'alternance, réglée comme un métronome, d'attendrissement et d'un humour de patronage — une minute de larme à l'œil, une minute de sourire... »

Elle devina que l'homme qui marchait à son côté était plus que décontenancé par cet éclat : il était stupéfait, abasourdi. Contrite, elle tenta de se rattraper :

« Mais c'est vrai que la pièce est bien ficelée, c'est même un modèle du genre ; on l'écoute, malgré tout, avec plaisir. Et puis, ces jeunes gens un peu bêtes sont sympathiques... » Le rattrapage était plutôt vaseux. Elle fit un ultime effort : « J'ai passé une excellente soirée », conclut-elle.

M. Dauge demeura silencieux quelques instants. Sans doute ne trouvait-il, sur le moment, rien à répondre. L'âpreté inattendue de cette réaction critique, chez une demoiselle si bien élevée, si réservée, si douce même, l'avait complètement désarçonné. Enfin, sur un ton qu'il essaya de rendre léger, il dit :

« Vous êtes peut-être un peu sévère... »

Lorsqu'ils se souhaitèrent une bonne nuit, sur le palier séparant leurs appartements, Anne renouvela ses remerciements avec chaleur. Elle était mécontente d'elle-même. Avoir cédé à l'envie vaniteuse de faire valoir son indépendance d'esprit, sa lucidité, la supériorité souveraine de son jugement, risquant ainsi de blesser M. Dauge, qui avait trouvé la pièce charmante et même émouvante... Alors qu'il s'était montré amical envers elle et qu'ils sortaient ensemble pour la première fois. « Il a dû me prendre pour une prétentieuse insupportable, une pécore. Je le suis peut-être, malgré mes accès maladifs de défiance de moi et de modestie. » Elle était un véritable nœud de contradictions. Comment pouvait-on parler de « caractère », et de « personnalité », quand on se révélait simultanément ceci ou cela ; en conséquence, sujet à tant d'humeurs antagonistes... ?

Elle repassa mentalement les divers éléments de la soirée... M. Dauge... Il faisait très « province » ; très coincé, aussi. Et ce visage si peu avenant, regard de myope, lèvres minces... La silhouette ne valait pas mieux. Tassée sur elle-même, comme courbée par la crainte du monde extérieur. Pourquoi s'était-elle montrée si désagréable envers lui ? Elle trouva tout de suite la réponse à la question : parce qu'elle avait de l'ascendant sur lui. Elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais formulé cette certitude, elle ne s'était jamais dit à elle-même : « J'ai de l'ascendant sur lui » ; elle avait éprouvé tout naturellement, comme une chose allant de soi, la certitude paisible de n'avoir rien à craindre de ce petit monsieur en robe de chambre brune, debout devant elle dans l'encadrement de la porte, puisque c'était lui qui avait peur d'elle, et qu'il avait peur d'elle parce qu'il la désirait. « Je complique tout ! se dit-elle, excédée par ce vain examen de choses invérifiables. Bon. Je tâcherai de réparer ma maladresse. Je me montrerai cordiale et simple ! — dans les jours qui viennent. Puis, peu à peu, insensiblement, je reprendrai mes distances, mon quant-à-soi, et nous ne serons plus que deux voisins qui se disent poliment bonjour et échangent quelques propos inoffensifs quand ils se rencontrent. »

Alice Carrère s'était, elle aussi, conduite d'une façon grossière envers M. Dauge. D'abord, le dévisager ainsi, d'un air stupéfait, comme si elle n'en revenait pas de voir son amie Anne associée à ce « carnaval » — c'était le terme dont elle se servait, en bonne Méridionale, pour désigner des hommes ou des femmes qui, par leur aspect, leur tenue, ou leur conduite, lui semblaient ne pouvoir être fréquentés. Et elle avait pris congé sans lui avoir adressé une seule fois la parole et sans même prendre la peine de le saluer. C'était vraiment une brute ; et méchante, de surcroît. « Pourquoi est-ce que je persiste à la voir ? Par fidélité à notre enfance, notre adolescence, à nos familles, à une prétendue "amitié" ? Ou

alors, c'est que je trouve, malgré tout, un réconfort à avoir une amie dans cette ville où je ne connais personne et où je vais vivre pendant plusieurs mois, ou années. » Elle se dit que si l'on se montrait aussi exigeant quant à son entourage, il ne restait plus qu'à choisir la solitude. Elle soupira. Que la vie était donc difficile ! Allons, il valait mieux se coucher et essayer de dormir.

Elle revit M. Dauge. Plusieurs fois. Sa décision d'espacer leurs rencontres ne fut pas suivie d'effet. Elle se faisait scrupule de brusquer les choses ; et, d'autre part, son voisin, au fil des jours, se révélait moins bizarre. Anne lui reconnaissait maintenant certaines qualités : il s'exprimait avec correction, parfois même quelque recherche. Ce qu'il disait appartenait à un fonds commun plutôt conventionnel, à un répertoire peu original, mais, aussi, sans trace de vulgarité. Il n'était même pas dépourvu d'une sorte d'ironie, proche du bon sens populaire. Il pouvait sourire, et même rire. Il s'intéressait à l'art, en amateur éclairé ; il aimait les spectacles, il lisait aussi, avec assez de discernement. Au total, il se révélait peu à peu comme quelqu'un de très tolérable. Elle était détendue en sa compagnie, parce qu'il ne lui inspirait aucun sentiment fort ou gênant ; ni désir, bien sûr, ni affection, ni méfiance ; simplement, une sympathie modérée, un peu condescendante... Elle devinait, en outre, que les sentiments qu'il éprouvait, lui, à son endroit, étaient, au contraire, très nettement positifs : de l'admiration, à coup sûr, peut-être un espoir de gagner son amitié, et, qui sait, son amour, bien que cette éventualité lui parût, à elle, tout à fait bouffonne ; mais enfin, elle savait, de tout son instinct, que cet homme était troublé par elle, aimanté par elle... Il se montrait toujours si attentif, si empressé. « Aux petits soins »... Il lui faisait, d'une manière assez habile, des compliments sur sa distinction, ses vêtements, et surtout (surtout !) la vivacité de ses jugements, sa vision pénétrante des choses, du

monde. Et Anne, inévitablement, s'épanouissait dans ce climat d'adulation.

Pendant ce printemps de 1942, ils sortirent ensemble plusieurs fois, pour des visites à tel ou tel monument de la ville, la citadelle, la cathédrale, ou pour des promenades sur les quais de la Souve ; et ils prirent aussi l'habitude de se réunir, deux ou trois fois par semaine, en fin d'après-midi, généralement chez lui, pour un moment de causerie ; et Anne se laissait aller à prendre chaque jour un plus de familiarité avec cet homme dont il allait de soi qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne pourrait jamais l'aimer. Elle acceptait donc une relation inégale, dénuée de réciprocité, sans en être gênée, et sans songer qu'une telle relation risquait peut-être de se révéler pesante. Il avait cessé de s'adresser à elle en l'appelant, cérémonieusement, « mademoiselle ». Elle avait cessé de s'adresser à lui en l'appelant « monsieur Dauge ». Ils se contentaient de la seconde personne du pluriel ; mais tous deux prévoyaient le jour proche où ils en viendraient tout naturellement à se désigner par leurs prénoms : « Anne », « Clément » ; et cela scellerait entre eux ce que M. Dauge nommait, avec une révérence émue, « l'amitié ».

Lorsqu'elle pénétra, un jeudi de mars, dans le salon de thé, elle constata que la clientèle habituelle était là, au complet : des officiers allemands dans la zone chic ; un peu plus loin, une tablée de quatre de ces jeunes gens que l'on surnommait « les zazous » ; et tout au fond, près de l'office et de la cuisine, dans la zone dépréciée réservée aux Français, quelques habitués, parmi lesquels Alice Pinsa. Celle-ci, qui avait invité Anne, leva le bras à la verticale et lui fit des signaux avec autant d'énergie qu'un marin communiquant en morse. Anne traversa la salle, à peine effleurée par le regard de la patronne, qui avait pour sa clientèle française le dédain d'un brahmane pour des intouchables. Au contraire, l'œil d'Alice Pinsa, tandis qu'Anne s'asseyait à sa table, était fixe, dru,

scrutateur, comme s'il cherchait à détecter, sur le visage lisse et souriant de la nouvelle venue, les signes révélateurs de la déchéance, les stigmates d'un vice rare, ou les symptômes d'un mal mortel. Anne se demandait ce qui lui valait cette inspection sévère de directeur de conscience, de juge, ou de médecin.

« Comment vas-tu depuis l'autre soir ? demanda Alice Pinsa en martelant les syllabes. Quoi de neuf ?

— Que veux-tu qu'il y ait de neuf ? Tu sais bien que ma vie est une routine.

— Quand même, des choses peuvent se produire, des rencontres...

— Absolument rien », dit Anne, qui commençait à entrevoir ce que son amie avait en tête.

Elle parcourut la salle d'un coup d'œil.

« Il y a du beau monde, aujourd'hui, dit-elle pour faire diversion.

— Du beau monde ! Ce sont toujours les mêmes têtes.

— Je n'étais pas venue ici depuis un mois, c'est pourquoi j'ai un peu perdu l'habitude... En effet, c'est toujours pareil : les Allemands en vitrine, les zazous au milieu...

— Et nous, les pedzouilles, interrompit Alice avec âcreté, à l'arrière-plan, près des toilettes.

— Oui, c'est toujours la même hiérarchie.

— Il n'y a que cette table, là (elle pointa le menton), ces trois jeunes types un peu olé-olé, qui sont nouveaux. En tout cas, c'est la première fois que je les vois ici.

— Que veux-tu dire par "olé-olé" ?

— Tu sais bien », dit Alice ; et elle leva la main droite, en recourbant le petit doigt, d'un air affecté. « Des "prout-ma-chère". C'est trois tapettes d'ici, les seules, je crois, connues comme le loup blanc. Ils se sont affublés eux-mêmes de sobriquets ridicules, exprès. Le blond, dont les parents tiennent un débit de tabac, c'est Marie Gauloise. L'autre, à côté de lui, qui est coiffeur, c'est Marie Bigoudi. Et le troisième, qui est opérateur de cinéma, c'est Miss Bobine. »

Anne éclata de rire.

« C'est très rigolo. Ils ont beaucoup d'humour. On doit s'amuser en leur compagnie.

— Merci ! Tu n'es pas dégoûtée. Moi, je trouve qu'on devrait fourrer tout ça dans un camp, et allez donc ! Comme on a fourré les révolutionnaires espagnols au camp de Gurs.

— Oh, pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils font de mal ?

— Toi, tu es toujours du côté des... (elle chercha le mot)... des dégénérés, des phénomènes de foire... Des monstres.

— Allons bon ! » fit Anne, souriant avec indulgence.

Elles passèrent la commande à la serveuse, qui venait de s'approcher de leur table.

« Comment ça va, à ton collège ? s'enquit Alice.

— Bien. Mes élèves sont très gentilles. J'en vois une ici, à la table des zazous.

— Je la connais. Très bon milieu. Je suis surprise qu'elle fréquente ces dandys de pacotille. Et chez toi, tout va bien ? reprit-elle en ramenant son regard, redevenu inquisitorial, sur le visage d'Anne.

— Mais oui. La maison est tranquille. Mme Aguirre, très aimable. »

Alice attendit la suite.

« Donc, tu es satisfaite de tout, dit-elle après quelques secondes de pause. Et ton voisin ? Celui que tu m'as présenté l'autre soir au théâtre ? M. Dorge ?

— Dauge. Il va bien, je crois, dit Anne les yeux baissés.

— Tu *crois* ? Tu n'en es pas sûre ?

— Hier, il paraissait bien, en tout cas. »

Il y eut un silence augural. Alice continuait de regarder Anne fixement, comme un avocat général qui va, d'un mot, confondre l'accusé.

« Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda-t-elle enfin, à voix plus basse.

— Que veux-tu dire : "Qu'est-ce qui t'a pris ?"

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Excuse-moi, je ne vois rien du tout.

— Anne, dit Alice baissant encore la voix, ne joue pas l'innocente. Je veux dire ta liaison avec cet homme.

— Quoi ! Tu es folle ? Il n'y a pas de liaison.

— Ne nie pas. Vous êtes voisins de palier, au premier étage. Et il n'y a personne d'autre dans la maison, à part la propriétaire, qui vous fiche une paix royale.

— Et alors ? Tu en conclus que, puisque nous ne sommes pas surveillés, nous avons pensé qu'il serait souhaitable d'avoir une liaison ?

— Vous n'êtes pas surveillés, mais Mme Aguirre sait que vous vous rencontrez chez lui à peu près tous les soirs. Elle vous entend.

— Tu l'as donc interrogée ?

— Non, mais elle a dû parler, car d'autres personnes sont au courant. Et on s'en étonne.

— On s'étonne de quoi ?

— De votre liaison. Toi et cet homme.

— Mais puisque je te répète qu'il n'y a pas de liaison ! Comment as-tu pu supposer un instant qu'il y en avait une ? Enfin, voyons, tu me connais. Et tu l'as vu.

— Justement, je l'ai vu. Comment as-tu pu te lier avec quelqu'un d'aussi... (elle sembla hésiter à prononcer le mot auquel elle pensait ; puis elle le lança, comme un petit projectile)..., d'aussi *moche ?* Je veux bien croire, puisque tu l'affirmes, que vous n'êtes pas devenus amants. Mais amis, et aussi proches, c'est déjà trop.

— Pourquoi donc ? »

Alice était en train de verser une seconde tasse de thé. Elle décocha vers Anne un regard en éclair et fit froidement :

« Parce qu'il ne faut jamais se lier, même d'amitié, avec quelqu'un de laid. »

Stupéfaite, Anne resta sans réplique. Elle regardait son amie fixement.

« Mais c'est monstrueux, ce que tu dis là ! mur-

mura-t-elle enfin après quelques secondes de pause hébétée. C'est pire que du racisme. Et c'est toi, une chrétienne convaincue, pratiquante, qui entretiens des idées pareilles ?

— On peut être une bonne chrétienne et avoir des idées qui sont de simple bon sens.

— Explique-toi.

— Je dis qu'il faut éviter de se lier avec quelqu'un de laid parce que c'est dangereux. Les gens laids, et qui savent qu'ils le sont, veulent toujours se venger sur les autres, sur ceux qui sont beaux, ou seulement bien. Même quand ils les aiment. Surtout quand ils les aiment. C'est connu.

— Alors, tu condamnerais à la solitude tous les gens qui n'ont pas la chance d'être beaux ? Il faudrait peut-être les envoyer eux aussi au camp de Gurs, avec les tapettes ? Ecoute ! Je ne me doutais pas que tu faisais si bon marché des qualités intellectuelles et morales : la générosité, par exemple, ou la bonté... Si quelqu'un a une belle âme, on passe par-dessus sa disgrâce physique.

— Sans blague ? dit Alice sur un ton de défi un peu canaille. Tu crois ça ?

— Oui, je le crois. Il y a eu des hommes très laids qui étaient des génies et qui exerçaient, malgré leur laideur, une fascination sur ceux qui les appréciaient.

— Ah bon ? Et c'est le cas de M. Dauge ? Il a du génie ? Il n'a pas exercé une fascination sur moi, en tout cas.

— S'il te faut un exemple classique : Socrate passait pour très laid. Mais la plus belle jeunesse d'Athènes était à ses pieds, en extase.

— Si M. Dauge était Socrate, ça se saurait, à Saint-Clar, dit Alice avec obstination. Et s'il avait la belle âme que tu dis, ça se verrait un peu sur sa figure. Excuse-moi, mais je n'ai rien vu.

— C'est un homme très respectable, pas sot du tout, qui parle bien, qui... (elle chercha d'autres vertus de M. Dauge, ne les trouva pas). Enfin, c'est quelqu'un de bonne compagnie, acheva-t-elle.

— S'il te suffit qu'on ne soit pas "sot-du-tout" pour devenir ton ami intime, tu pourras en récolter à la pelle. Des amis intimes, je veux dire. Je te souhaite bien du plaisir. Tâche quand même de choisir, dans le lot, les moins repoussants. Parce que je t'avertis, c'est aussi une chose connue : la laideur, ça s'attrape. C'est contagieux.

— Tu es odieuse ! dit Anne sur un ton d'irritation. Change de sujet, je t'en prie. Et de cible pour ton agressivité. Tiens, tu as la patronne, Mme Eliane, en train de flirter avec un officier allemand. Vas-y, défoule-toi ! »

Elle était irritée, en effet ; mais, surtout, profondément choquée par les remarques d'Alice, par un ostracisme brutal qui rejetait dans le néant les êtres dépourvus d'attrait physique, c'est-à-dire les trois quarts de l'espèce humaine. Pourquoi ne pas inclure aussi, dans le lot des indésirables, les malades incurables, les malformés de naissance, les débiles mentaux et d'autres catégories de malheureux ? Et c'était une personne banale, une bourgeoise conventionnelle comme Alice Pinsa qui énonçait calmement des principes aussi horrifiants... Fallait-il croire que le nazisme l'avait, à son insu, déjà contaminée, en même temps que des milliers d'autres cervelles françaises ? Mais, au-delà du scandale moral, Anne était troublée, parce que, en dépit d'elle-même, elle avait, dans son for intérieur, donné un acquiescement honteux aux remarques de Mme Carrère : oui, il valait mieux éviter de se lier avec des êtres à l'apparence ingrate, avec la laideur physique. Pourquoi ? Pendant toute la fin de cette journée, jusqu'au moment où le sommeil vint la surprendre, elle remua la question en tous sens, et ne trouva pas de réponse, sinon l'évidence indigente qu'entre la laideur et la beauté, il valait peut-être mieux, si l'on avait le choix, préférer la seconde.

Le lendemain, elle décida de ne tenir aucun compte des affreux propos de son amie Alice. Elle se lierait d'amitié avec qui bon lui semblerait, en se

fiant à sa seule intuition. Deux jours plus tard (elle avait quand même hésité, tergiversé, pendant trois jours...), elle alla taper à la porte de M. Dauge. Le rendez-vous était prévu. Elle aurait pu facilement l'annuler, en alléguant son travail, l'exigence d'une copie à remettre à son professeur de la faculté de Bordeaux. Mais elle pensa : « Si je l'annule, cela veut dire que je me conforme au point de vue d'Alice, alors que je le réprouve. » Ils avaient projeté, M. Dauge et elle, d'aller visiter une exposition de tableaux consacrés à la région. Ils sortirent, remontèrent avec entrain l'allée des Acacias, déserte à cette heure de la journée. Anne était contente d'elle-même, elle avait dominé un sentiment inavouable, c'était bien. Puis, à mesure qu'ils se rapprochaient du centre de la ville, qu'ils croisaient des passants de plus en plus nombreux, elle ressentit confusément un malaise. Elle baissa la tête pour éviter les regards qui, au passage, l'effleuraient, ou effleuraient le couple qu'ils formaient, M. Dauge et elle. Alors, elle comprit tout. Le malaise n'était nullement inexplicable ; c'était de la honte. « J'ai honte d'être vue en sa compagnie. » Il y avait là quelque chose de tout nouveau pour elle. « L'autre soir, au théâtre, pendant l'entracte, au milieu du public, je n'avais pas honte. Maintenant, oui. » Donc, le poison versé par Alice Pinsa, en même temps que le thé, avait fait son œuvre. A cet instant, une de ses élèves la croisa, salua d'un souriant « bonjour, mademoiselle », et inclina la tête en direction de M. Dauge. « Elle va se demander qui est cet homme. Elle va peut-être, comme Alice, croire que j'ai une liaison avec lui. Bientôt, tout le collège l'apprendra. Et toute la ville — nous sommes en province. » Cette éventualité n'était pas supportable. Ils entrèrent dans le lieu où se tenait l'exposition. « Pourvu qu'Alice Pinsa ne soit pas là ! Pourvu que je ne rencontre personne du collège. » La gêne — la honte ? — empirait de minute en minute. Elle se raidit. « Je suis trop bête. Qu'importe l'opinion de ces gens ? » Ils ne restèrent

qu'un quart d'heure à l'exposition. Anne dit qu'elle était fatiguée et souhaitait rentrer.

Au cours de la semaine qui suivit, elle déclina une offre de promenade. M. Dauge parut déçu, mais n'insista pas. Le lendemain et le surlendemain, les visites habituelles furent suspendues. Anne ne donna pas signe de vie. M. Dauge non plus. Il respectait la réserve de sa voisine. « La discrétion même. » Anne pensait qu'il valait mieux mettre un terme à cette intimité naissante, entre eux. « Je n'ai nul besoin de cette relation. Arrêtons les frais avant qu'il ne soit trop tard. » Le dimanche venu, elle trouva la journée longue, terne — déprimante. Elle fredonna une chanson d'autrefois, *Sombre Dimanche*, qui, disait-on, avait poussé des gens au suicide. Brusquement, elle se dit : « Qu'ils aillent au diable... M. Dauge, c'était quand même une distraction. » Et, résolument, comme si elle bravait l'univers, elle sortit de chez elle, traversa le palier, alla frapper à la porte de son voisin.

Il vint ouvrir. Si Anne avait été incertaine des sentiments que lui portait M. Dauge, elle aurait cessé de l'être à l'instant même. Il la regarda, comme hébété. Il pâlit. Il bégaya : « Mademoiselle... » Elle crut qu'il allait défaillir. La voix étranglée, comme la première fois où elle était venue le voir, il la pria d'entrer. Elle entra dans le salon à l'impalpable odeur de renfermé. Elle dit gaiement : « J'ai travaillé comme un forçat toute la semaine. J'ai fini, ouf ! Et j'ai pensé que ce serait agréable de faire une petite visite à mon aimable voisin. » Il était échevelé, comme si une bourrasque avait soufflé sur sa tête. D'une main qui tremblait, il indiqua un fauteuil. Il s'éclaircit la gorge. Il retrouva enfin l'usage de la parole.

« Je m'inquiétais de vous, dit-il. Je me demandais si vous n'étiez pas malade. Si vous n'étiez pas venue, c'est moi qui serais allé frapper à votre porte, ce soir ou demain soir.

— C'est gentil de vous être soucié de moi.

— C'est tout naturel, mademoiselle. »

Elle fut sur le point de dire : « Appelez-moi Anne. » Elle se retint. Il n'était pas nécessaire d'accélérer les choses. « Il fait bon, chez vous, dit-elle. Meilleur que chez moi. »

Et ils parlèrent, pendant trois minutes, de ce problème du chauffage, qui préoccupait tout le monde. Pénurie de charbon de bois, de plus en plus cher. M. Dauge loua son calorifère et en conseilla l'achat. Anne assura que, dès le lendemain... En tout cas (M. Dauge), si elle avait des difficultés à se chauffer convenablement chez elle, elle pourrait toujours venir travailler ici, chez lui. Il irait lire dans sa chambre, afin de la laisser tranquille. Elle protesta que ce serait abuser de sa générosité. Puisqu'elle allait acquérir ce merveilleux calorifère... Dès le lendemain. Absolument. Le sujet épuisé, on passa tout naturellement à l'actualité. Les événements. L'Angleterre tenait le coup, quel bonheur ! Admirable Angleterre. Hitler avait tout de même renoncé à l'envahir. Dans l'intervalle, Anne et M. Dauge avaient fini par s'avouer l'un à l'autre qu'ils souhaitaient la victoire des Alliés, qu'ils étaient tous deux « du bon côté », bien que M. Dauge, contrairement à Anne qui parlait de Vichy avec un dédain marqué, ne fût pas hostile au maréchal Pétain. On ne pouvait oublier Verdun, n'est-ce pas... Et puis, le Maréchal était entre les mains de Laval. Celui-là ! (Anne) M. Dauge offrit l'apéritif, un vin doux qu'un de ses collègues à l'Enregistrement lui avait procuré, par l'intermédiaire d'un beau-père provençal dont le cousin... Anne accepta volontiers le vin doux. Elle se sentait bien, dans ce salon. Elle était la déesse en visite chez un adorateur. Il faisait bon, c'était protégé, douillet. M. Dauge, maintenant, parlait sans contrainte, il était détendu, visiblement heureux. « J'ai été bien inspirée de venir, se dit-elle. J'ai fait une bonne action. »

« Si nous nous appelions par nos prénoms ? » demanda tout à coup M. Dauge avec une audace imprévue.

Anne fut consciente de sa propre hésitation. Ce serait un palier de plus dans la montée irrésistible de leur... de leur quoi ? Relation de voisinage ? Amitié ? Elle n'y tenait pas vraiment. Puis elle se rappela qu'elle-même avait failli proposer l'adoption des prénoms, seulement cinq minutes plus tôt.

« Pourquoi pas ? » dit-elle cordialement ; et elle se posa mentalement la question : « Voyons. Qui va commencer ? »

M. Dauge (Clément, donc) n'osa pas employer tout de suite le prénom. Sans doute ne voulait-il pas avoir l'air de brûler les étapes. Il devait se dire : « Mieux vaut attendre que cela vienne spontanément, sans y songer. Ce sera comme une maturation toute naturelle. » Dehors, la nuit était tombée, très noire, opaque. Il se leva de son fauteuil et marcha vers les fenêtres. D'abord, l'une ; puis l'autre. Lentement, méthodiquement, il tira les rideaux sur la nuit, le froid, les occupants, le danger extérieur. Au milieu d'un monde tourmenté, le salon devint un îlot de paix, un havre tiède. M. Dauge s'assura que les rideaux étaient bien tirés, qu'ils ne laissaient filtrer aucun rai de lumière. Anne souriait. Cette fermeture des rideaux devait être un rite quotidien. Tout à coup, elle cessa de sourire. Une image venait de lui transpercer le cœur : le visage de Günther, angélique, enfantin, sur l'oreiller, dans l'hôtel de passe. Pourquoi ce souvenir, à un moment où rien ne semblait devoir le susciter ? A moins que... Mais non, rien. Pendant quelques secondes, une mélancolie l'envahit : « Si j'étais seule, je me mettrais à pleurer ; et je trouverais une douceur dans ces larmes. » Elle entendit son hôte, qui s'était remis à parler. Elle répondit machinalement, but une gorgée de vin doux. Elle avait encore envie de pleurer, mais ce n'était plus douloureux, seulement un peu triste, comme un abandon qui n'aurait pas été tout à fait consenti.

DEUXIÈME PARTIE

« Bon anniversaire », dit Clément Dauge, levant son verre.

Anne leva le sien à son tour.

« Merci. Vingt-cinq ans ! soupira-t-elle. Je coiffe Sainte-Catherine.

— Vingt-cinq ans, c'est encore l'adolescence, ou presque. Que faut-il vous souhaiter ? Le bonheur, cela bonheur va de soi !

— Je ne sais pas. Le bonheur me paraît quelque chose de trop stable, de statique. J'aime le changement, l'imprévu.

— Je vous souhaite donc une vie aventureuse, dit-il d'un air indulgent. Moi, j'aime la stabilité. Mais vous êtes jeune, il est normal que vous la confondiez avec la monotonie. »

Elle médita sur ce point. Elle dévisagea l'homme assis en face d'elle, comme si elle s'interrogeait sur les raisons de sa présence : pourquoi était-il là, lui, pas un autre ?

« Depuis combien de temps nous connaissons-nous ? » demanda-t-elle.

La réponse ne se fit pas attendre.

« Depuis six mois et treize jours.

— Quelle précision ! fit-elle en riant. L'influence de l'Enregistrement, peut-être ? Je suis impressionnée.

— Vous êtes venue me faire votre première visite le 8 décembre 1941. Calculez.

— J'en suis incapable ! Mais, dites-moi, c'est une date historique... Je vous assure que je n'en mérite pas tant.

— Il faut vivre à plein ; et le moyen de vivre à plein, c'est d'être attentif à tout. »

Anne pensa que c'était curieux d'entendre M. Dauge professer qu'il fallait « vivre à plein », alors qu'il lui semblait, à elle, qu'il n'avait probablement jamais su ce que c'était que vivre, lui si timoré, si retiré, si solitaire... Il se rappelait la date de leur première rencontre. En somme, c'était sans doute depuis ce 8 décembre 1941 qu'il avait l'impression de « vivre à plein ». C'était touchant. Elle avait deviné, dès les premières minutes de leur rencontre, qu'il la jugeait charmante, voire séduisante, qu'il était subjugué par elle. Elle en avait maintenant une preuve. Touchant, en effet. Un peu inquiétant, aussi.

Il l'avait invitée à déjeuner pour fêter son anniversaire, qui tombait cette année-là un dimanche, de sorte qu'ils étaient libres tous les deux. Le restaurant choisi se trouvait sur la rive droite, dans la partie populaire de la ville, et il ne payait pas de mine : un vrai bistrot pour prolétaires. On aurait eu tort de se fier à cette apparence modeste, car il s'agissait, en fait, d'un restaurant où l'on pratiquait le marché noir, à des prix élevés. Tout le monde était au courant, mais le restaurant, fréquenté aussi bien par les officiers allemands, la magistrature et la police, enfin par la clientèle aisée du quartier résidentiel, bénéficiait d'une double ou triple protection officieuse. Clément Dauge avait bien traité sa nouvelle amie. Le menu comportait des spécialités régionales, accompagnées d'un bordeaux millésimé. Clément semblait apprécier la bonne chère, il avait un air concentré en mangeant, comme quelqu'un qui entend ne rien perdre de plaisirs retrouvés : en premier lieu, manger à sa faim ; ensuite, savourer ce qui est savoureux. Anne observa ses manières de table, qui n'étaient pas excellentes. « Il engouffre. » Mais les privations de l'époque excusaient cette

apparente goinfrerie. En des temps d'abondance, nul doute que M. Dauge aurait montré plus de retenue.

« Tout est merveilleusement bon, dit-elle. Je me régale ! Il y avait des mois que je n'avais pris autant de plaisir à manger. Après les rutabagas et les sardines de chez Mariette, ceci est une vraie fête. Mais j'ai un peu de remords. Je crains que ce repas ne vous coûte une fortune. »

Il haussa légèrement les épaules et eut une moue, ce qui signifiait sans doute : « Au diable l'économie ! » « Il est généreux, pensa-t-elle. Il n'est pas attaché à l'argent. C'est un bon point. Et cela atténue ce que son visage a d'ingrat, de presque rebutant. » Elle se rappelait les mots si durs d'Alice Pinsa quelques mois plus tôt : « Il ne faut pas se lier avec quelqu'un de laid. » Une opinion de brute, de personne basse, dépourvue de toute sensibilité et même de toute intelligence. Clément Dauge était mille fois supérieur à elle. « Je passe un bon moment. Un jour, je me souviendrai avec plaisir de mon vingt-cinquième anniversaire, de ce déjeuner dans un restaurant de marché noir. » Simultanément, la pensée la frappa, que vingt-cinq ans, c'était à peu près le tiers d'une vie. Le tiers d'une vie... Déjà !

Ils firent, à voix basse, des commentaires sur les récents événements. A voix basse, à cause de deux officiers allemands assis à une table voisine, et d'une famille de Saint-Clar, un peu plus loin — ils avaient l'air de braves gens, mais il valait mieux se méfier. Anne et Clément savaient maintenant qu'ils étaient tous deux « du bon côté ». Ils pouvaient donc se parler sans contrainte. Anne raconta qu'une de ses élèves était apparue en classe, peu de jours plus tôt, une étoile jaune cousue sur sa robe. Il y avait eu un froid dans la classe. Personne n'ignorait que la jeune fille, Mlle Azevédo, était juive, mais cette étoile, qui avait l'air d'une marque d'infamie, la rendait deux fois plus juive et, de ce fait, la mettait à part de la communauté. Au cours de la récréation, elle s'était

trouvée seule dans un coin de la cour. Les autres filles l'évitaient, certaines, peut-être, par hostilité, ostracisme, la plupart, parce qu'elles n'osaient pas manifester tout de suite leur sympathie, cela aurait semblé un peu trop évident, un peu gros. « Moi-même, dit-elle, je n'ai pas osé aller lui parler ce jour-là. Je me suis justifiée en me disant que c'était par discrétion. Vous voyez comme c'est insidieux. Personne, jusqu'à la semaine dernière, ne se souciait que cette fille fût juive ou pas. Maintenant, on voit qu'elle l'est, on ne voit même que cela ; et parce qu'elle porte un signe de discrimination, on a un peu peur, on est inquiet, on ne sait plus que penser. La marque de l'infamie crée l'infamie, même là où elle n'était pas. La terreur, c'est exactement ça : avoir une peur sourde de n'être pas dans la ligne, même si l'on sait que cette ligne est criminelle. Avoir peur de ne pas se conformer à l'orthodoxie du jour. C'est sournois ; et c'est mortel. »

Clément l'écoutait, l'air admiratif.

« J'aime quand vous analysez un point de l'actualité. Quand votre regard se pose sur quelque chose, c'est comme un projecteur. »

Il l'avait déjà complimentée sur sa lucidité, sur la rigueur de son jugement. Elle n'aurait pu nier que ces compliments la comblaient de satisfaction.

Ils retournèrent allée des Acacias. Du restaurant à leur domicile, on traversait une grande partie de la ville, en vingt minutes de marche. Le temps était ensoleillé, il faisait déjà une chaleur estivale. Clément s'informa de ses projets de vacances. Elle dit qu'elle attendrait à Saint-Clar le résultat de l'écrit de son examen, qui avait eu lieu trois semaines plus tôt. Si elle était admissible, elle se rendrait à Paris pour y subir les épreuves de l'oral ; mais elle doutait beaucoup d'avoir réussi à l'écrit. Sa préparation, cette année, n'avait pas été aussi sérieuse qu'il aurait fallu. Anne s'était laissé distraire par beaucoup de choses : son installation, les agréments provinciaux de Saint-Clar... Et puis, elle avait été peut-être un

peu paresseuse. Si les résultats étaient négatifs, elle aurait à présenter encore cet examen si difficile l'année suivante. Encore un an de travail, de claustration !... Après le séjour à Bordeaux dans sa famille, elle s'offrirait, si elle était « en fonds », une semaine sur une plage de la côte atlantique ; puis, retour à Saint-Clar pour le reste des vacances. Clément ne fit pas de commentaire sur ces projets. Anne lui demanda quels étaient les siens. Il dit que son épouse et lui-même avaient coutume de passer la première quinzaine d'août à Bagnères-de-Bigorre. L'air vivifiant des montagnes, n'est-ce pas... Après le décès de Mme Dauge, il avait maintenu cette tradition.

Ils marchaient côte à côte en direction du pont Sainte-Marthe, sur la Souve. Anne vit l'hôtel où elle était entrée une fois. Elle n'avait pas eu l'occasion de revenir dans ce quartier qui n'était pas un but de promenade. Le patron se trouvait devant sa porte. Au passage de la jeune femme, il la dévisagea comme s'il se souvenait vaguement de l'avoir déjà vue. Elle continua de marcher en silence, les yeux baissés. Une voix d'homme, à sa droite, s'éleva :

« Vous semblez triste, tout à coup... »

Il y avait cet étranger qui marchait à son côté, quelqu'un qui n'avait rien à faire dans sa vie et qui venait troubler sa rêverie, saccager un souvenir mélancolique et délicieux.

« C'est peut-être que tous les anniversaires sont tristes », dit-elle.

Arrivés à leur maison, elle aurait voulu regagner tout de suite son appartement. Clément proposa qu'ils allassent dans le sien : il avait une Vieille Cure à laquelle il ne touchait jamais ; pourtant, puisque ce jour-là était un jour faste, où ils avaient, Anne et lui, pour la première fois, pris un repas ensemble, il en boirait volontiers une gorgée, pour célébrer cette première étape de leur amitié. Anne crut qu'elle ne pouvait pas refuser. Le salon voisin lui était devenu familier, avec sa légère odeur de renfermé, ses

fenêtres donnant sur le jardin maigrelet où Mme Aguirre cultivait surtout des salades, le papier mural, qui n'avait pas dû être changé depuis dix ans ou davantage, et qui était déprimant, mais Anne n'avait pas encore osé le dire à celui qui occupait l'appartement, par crainte que cette remarque ne le blessât, puisqu'elle signalait soit le manque de goût, soit l'incurie, une indifférence de célibataire au décor dans lequel il vit. Elle connaissait les gravures, tableaux ou copies de tableaux, qui, eux, n'étaient pas dépourvus de qualité : on voyait bien qu'ils avaient été choisis par un amateur avisé ; et, en effet, Clément Dauge se targuait d'un amour des arts plastiques, surtout de la peinture. Plusieurs rayons de la bibliothèque étaient réservés à des albums d'art ou à des ouvrages de spécialistes. D'une copie de tableau, celle du *Sommeil*, de Courbet, Anne avait pensé qu'elle dénotait, chez celui qui en avait orné son salon, une sensualité un peu dévoyée. Ce n'était pas le genre de tableau que l'on se serait attendu à trouver chez un homme apparemment aussi posé, aussi réservé, et dont l'aspect extérieur, la physionomie étaient très loin d'évoquer la licence. Mais savait-on jamais ce qui occupait la pensée secrète des gens ? Clément servit la Vieille Cure.

« Je n'ai pas bu d'alcool fort depuis des années. Je vais être ivre morte.

— C'est une liqueur douce, murmura-t-il, la voix légèrement oppressée. Ne crains rien. »

Elle allait porter le verre à ses lèvres. Le geste s'interrompit. Immobile, le regard fixé sur le verre dans sa main, elle se demandait si elle avait bien entendu. Qu'avait-il dit : « ne crains rien » ou « ne craignez rien » ? Elle était presque sûre qu'il avait utilisé la deuxième personne du singulier ; elle en était interdite. S'il s'attendait à ce qu'elle acceptât le tutoiement, il se trompait. Elle n'avait aucune envie de le tutoyer, *lui*. Le seul mode de relation qui lui semblait possible, entre lui et elle, c'était le mode du

« vous », qui maintient une distance. Cela ne se discutait pas. C'était instinctif. Sans lever les yeux, elle dit avec calme :

« Je ne crains rien, *soyez* tranquille, j'ai seulement l'idée que je vais être un peu pompette, mais ce sera très agréable. »

Elle absorba une gorgée de liqueur, la fit rouler sur sa langue.

« C'est exquis, dit-elle. Pourquoi se priverait-on d'aussi bonnes choses ? A bas la sobriété ! »

Clément se taisait. Elle comprit ou crut comprendre qu'il avait saisi son refus du tutoiement. « Ce n'est peut-être pas gentil de ma part, vu les circonstances. Mais tant pis. Je ne suis pas prête pour le "tu" entre lui et moi et ne le serai sans doute jamais. »

Les jours, les semaines s'écoulèrent. Elle reçut le résultat de l'écrit de son examen. Comme elle s'y était attendue, elle n'était pas admissible. Elle n'en fut pas très affectée. Il était normal d'échouer la première fois que l'on se présentait à cet examen, réputé, à juste titre, très difficile. Après tout, elle se trouvait bien au collège Jeanne-d'Albret, où, de toute évidence, elle avait réussi dans son enseignement. Ses élèves l'aimaient, la direction la considérait comme un excellent professeur, elle allait passer à un échelon supérieur, avec, bien sûr, une augmentation de son traitement. Elle pouvait donc envisager une nouvelle année de travail à Saint-Clar avec d'autant plus de facilité qu'elle était sensible au charme de la ville. Du côté professionnel, donc, tout allait bien.

Du côté de la vie privée, c'était moins satisfaisant. Les dîners chez Mme Carrère, ou d'autres notables, même les thés chez « Eliane », un film de loin en loin ne suffisaient pas à peupler une solitude que le voisinage attentif, amical, de Clément Dauge n'avait pas supprimée. Anne se connaissait assez bien pour savoir, et était assez libre d'esprit pour s'avouer à elle-même, qu'une part très importante de son ennui

provenait d'une frustration, et que cette frustration était d'ordre à la fois sentimental et érotique. Elle identifiait des désirs, des appétits qui, pour le moment, n'étaient pas comblés — et comment l'eussent-ils été, à Saint-Clar, où, professeur dans une institution protestante, elle devait se garder de toute imprudence dans ce domaine ; de toute façon, les occasions étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. Yves de Balansun, qu'elle rencontrait tous les jours à la table d'hôte chez Mariette, était, à l'exception miraculeuse de Günther, le seul homme qu'elle eût trouvé désirable depuis son installation dans la ville. Il avait son âge, il était beau et il avait de l'assurance, ce qui le rendait, pour Anne, intimidant. Les doutes touchant ses propres attraits, noués pendant l'adolescence, se reformaient dès qu'elle était en présence de ce garçon trop sûr de lui ; mais elle pouvait nourrir sur son visage, sa silhouette, des rêves sensuels dont elle pensait qu'ils ne se réaliseraient jamais. Yves, croyait-elle, devait convoiter des jeunes femmes plus belles qu'elle-même, éclatantes. Il avait aussi, vraisemblablement, des ambitions bourgeoises d'ordre professionnel et mondain. Le mariage serait, pour lui, un établissement. Il épouserait sans doute une « riche héritière », ou la fille d'un professeur réputé de la faculté de médecine de Bordeaux. Anne n'avait guère d'illusions sur ce point.

Il lui restait, provisoirement, la compagnie de Clément. Auprès de lui, elle pouvait, à défaut de son besoin d'amour, satisfaire son amour-propre : elle existait pour quelqu'un, elle puisait, dans le regard et les propos d'un autre, une certaine idée avantageuse d'elle-même. Elle savait qu'elle occupait désormais, dans la vie de Clément Dauge, toute la place disponible. Leurs rapports ne cessaient pas d'être ce qu'ils avaient été dès le premier jour de leur rencontre, la première heure, la première minute : des rapports de domination, la partie dominante étant, sans discussion possible, du côté de

Mlle Germond. Elle dominait Clément, non seulement parce qu'elle était plus jeune que lui, d'esprit plus vif, mais aussi et surtout parce qu'elle avait un visage avenant, une apparence plaisante, parce qu'il avait besoin d'elle, de sa présence, alors qu'elle n'avait, elle, nul besoin de lui. S'ils avaient cessé de se voir, elle n'en aurait pas conçu de véritable regret, sauf un fugitif « c'était quand même agréable d'être l'objet d'un culte », ou « il y avait là, près de moi, quelqu'un d'entièrement dévoué ». C'était à la fois beaucoup et très peu, car seules comptent les relations humaines qui mettent en jeu le sentiment ou le sexe : cela, Anne le savait aussi, instinctivement, sans avoir eu besoin de philosopher là-dessus ; c'était, pour elle, quelque chose d'évident, comme le fait qu'il y eût des forts et des faibles, une opposition entre les dominants et les dominés, constatation amère et universelle, selon laquelle Clément Dauge ne pouvait qu'être un adorateur transi de Mlle Germond, et celle-ci une nymphe frémissante de timidité devant la mâle splendeur de M. de Balansun.

Un jour où elle s'était montrée particulièrement « brillante » au sujet de la presse française et des journalistes vedettes de l'époque (Alain Lambreaux, Lucien Rebatet...), Clément exprima son appréciation avec une particulière chaleur :

« Vous avez une capacité de réaction devant le monde, dont je n'ai jamais rencontré la pareille. Depuis que je vous connais, j'ai l'impression d'avoir plus appris que pendant les dix années précédentes. Je ne vois plus les choses de la même façon qu'avant. Une totale révision de mes anciennes valeurs. »

Anne aurait été plus touchée par ces éloges s'ils avaient émané de quelqu'un qu'elle eût admiré, qui l'eût impressionnée par l'autorité, la stature intellectuelle. Ce n'était pas le cas. Les éloges étaient le fait de quelqu'un qu'elle ne méprisait certes pas, mais qui, jusqu'alors, lui avait paru conventionnel, sans

grand relief. N'empêche, c'était flatteur d'apprendre qu'on exerçait une influence sur un homme d'âge mûr et qu'on lui faisait « réviser toutes ses valeurs »...

Or, elle s'aperçut bientôt que Clément Dauge n'était peut-être pas aussi anodin qu'elle avait pu le croire au début de leurs relations. Deux ou trois fois, il avait eu l'occasion de voir Anne avec d'autres personnes, d'observer comment elle se comportait avec elles, comment elle leur parlait.

« C'est curieux, lui dit-il. Lorsque nous rencontrons des gens que vous ne connaissez pas très bien, vous êtes toute différente de ce que vous êtes avec moi. Je découvre une Mlle Germond un peu contrainte, essayant de dominer une gêne qui n'apparaît pas dans vos relations avec moi. Je vous sens moins sûre de vous-même, et cela me surprend. Seriez-vous, à l'occasion, timide ?

— Oui. Je le suis quelquefois à un degré consternant. Je ne comprends pas moi-même pourquoi il en est ainsi.

— Mais avec vos élèves, dans vos cours ?...

— Non, pas du tout. Parce que je sais que je les intéresse et qu'elles m'aiment bien.

— Donc, il faut croire que vous n'êtes timide qu'avec les gens dont vous pensez qu'ils ne vous apprécient pas comme vous devriez l'être.

— Oui, c'est peut-être cela. Mais c'est normal, je suppose. Tout le monde réagit ainsi.

— Il y a autre chose que j'ai cru découvrir chez vous. Vous êtes scrupuleuse. Moralement, je veux dire. Est-ce exact ?

— Oui.

— Au début de nos relations, j'ai même cru que vous étiez protestante, à cause de cette espèce de rigueur morale qu'il y a aussi chez vous, en dépit de votre... (il voulut chercher le mot)... de votre joie de vivre, qui éclate quelquefois avec exubérance.

— C'est bien jugé.

— Oh ! C'est qu'avec vous je fais des progrès chaque jour. »

Et elle crut déceler, dans son sourire à peine esquissé, comme retenu, dans le regard plus brillant derrière les verres épais des lunettes, une suggestion d'ironie, ou de ruse.

Les jours qui suivirent cet échange de remarques, elle eut l'impression que l'attitude de son voisin s'était imperceptiblement modifiée : il semblait être moins emprunté en sa présence, plus naturel, plus confiant. Cela se percevait à de très petites choses, des « riens », se disait-elle — la voix plus assurée, des propos moins surveillés, plus libres. « C'est normal, il s'habitue à moi. Nous nous connaissons maintenant depuis, voyons, décembre 1941, donc presque un an. Nous vivons, en fait, sur un statut d'amitié. Nous nous appelons par nos prénoms... Oui, c'est normal que son attitude ait un peu changé. » C'était normal, mais elle flairait autre chose, innommé, rampant ; et elle pensa que, lui ayant montré qu'il la connaissait mieux qu'elle ne le supposait, puisqu'il avait deviné ses scrupules moraux et ses accès de timidité, il se figurait avoir regagné un peu de terrain auprès d'elle, et représenter désormais, à cause de la lucidité dont il venait de donner la preuve, une force avec laquelle Anne devrait compter. Ayant opéré cette déduction magistrale, elle s'accusa de manie fabulatrice : « Je suis complètement timbrée. Pauvre Clément ! Il ne cherche pas à avoir barre sur moi. Simplement, il est devenu plus familier, parce qu'il s'est habitué à ma présence auprès de lui. »

Un soir, à l'heure où elle le quittait pour regagner son appartement, il vint se placer à côté d'elle sur le canapé, afin de lui montrer, dans un album d'art, la reproduction d'un tableau dont il venait de lui parler. Il fit un commentaire sur cet ouvrage. Il s'était approché d'elle jusqu'à la frôler. Alors, juste à l'instant où elle allait se lever pour prendre congé, il avança son visage vers celui d'Anne et appuya ses

lèvres sur sa joue. La jeune femme se raidit, comme tétanisée par une répulsion immédiate. Elle dévisagea son voisin avec un air de stupeur. Puis elle se leva, dit « bonsoir » d'une voix altérée et marcha vers la porte.

Dans son appartement, elle inspecta son visage devant le miroir de la salle de bains. Rien n'y était changé. Le baiser de Clément Dauge n'avait pas laissé de trace, pas de stigmate sur sa joue. Elle humecta quand même d'un peu d'eau l'endroit où avait eu lieu la souillure ; et elle se disait : « C'est fini. Je ne veux plus jamais le revoir. »

Elle mit beaucoup de temps à s'endormir. Ainsi, le changement d'attitude de son voisin n'était pas dû seulement à l'habitude de la recevoir chez lui presque tous les jours. Il croyait avoir acquis le droit d'établir, désormais, un contact physique. « Mais qu'est-ce qui lui permet de le croire ? se dit-elle avec colère. Sur quoi se fonde-t-il pour espérer cela ? Je n'ai rien fait pour l'encourager. Au contraire. Je n'ai pas accepté le tutoiement entre nous. Je suis toujours restée sur la réserve. Pas de froideur, certes, mais une familiarité parfaitement contrôlée. Alors ? » Et elle se demandait comment, par quel pouvoir d'illusion, quelle aberration mentale, il avait cru possible, lui, tel qu'il était, tel qu'il devait savoir qu'il était, d'établir, un jour, des relations érotiques avec elle, telle qu'elle était, de treize ans, selon l'état civil, de vingt-cinq ans, selon les apparences, plus jeune que lui ? Incroyable ! Elle mettrait fin aux rapports d'amitié entre cet homme et elle.

Une semaine passa, sans qu'ils se revissent. Puis, elle trouva, glissée sous sa porte, une enveloppe qui contenait un mot ainsi libellé :

« Chère Mademoiselle Germond — permettez-moi de dire encore : chère Anne —, je suis navré de vous avoir offensée en prenant avec vous, l'autre soir, une liberté que rien ne m'autorisait à prendre. J'ose vous supplier de me pardonner. Mon geste ne voulait être que le témoignage d'une affection qui

est devenue peu à peu ce qu'il y a de plus précieux dans ma vie. C'est avec un grand chagrin que j'y renoncerais.

« Votre toujours dévoué, Clément Dauge. »

Elle relut plusieurs fois ces lignes. Elle n'était pas, à proprement parler, touchée, ou émue, quoiqu'elle eût la conviction que ces excuses et ce regret étaient sincères. Elle était certaine qu'il souffrait. Alors, que faire ? Elle se dit qu'elle s'était offensée de peu de chose : un simple baiser sur la joue. Ce n'était pas un crime. Il n'y avait qu'une mijaurée pour en être offusquée. « N'importe quelle fille aurait pris cela gentiment, comme une bagatelle. » Puis elle rectifia. « Non, en fait, je n'étais ni offensée ni offusquée. C'est bien pire j'étais révulsée. Un contact physique de ce genre, avec lui, m'est absolument insupportable. Une répugnance de tout mon être. Donc, que dois-je faire ? Lui donner à comprendre que nous pouvons être amis, s'il le souhaite, mais qu'il ne saurait y avoir autre chose, entre nous, que la simple amitié. S'il n'est pas sûr de pouvoir accepter ce statut, alors nous cessons de nous voir. » C'était, évidemment, le seul parti honnête qu'elle pût prendre : l'avertir que ce serait cela, ou rien, et lui laisser le choix. Elle était sûre qu'il allait accepter. Et elle souhaitait qu'il acceptât. Pendant cette semaine où elle s'était abstenue d'aller voir son voisin, elle avait éprouvé comme un manque, une absence, un vide. Aussi peu satisfaisante que fût la compagnie de cet homme, elle valait mieux que la solitude totale.

Elle lui répondit en quelques lignes. L'incident évoqué par M. Dauge n'avait pas d'importance. Elle souhaitait qu'il n'en fût plus question entre eux. Elle tenait compte de ses excuses et serait heureuse de reprendre avec lui leurs relations habituelles, pourvu qu'elles demeurassent purement amicales : c'était la seule condition qu'elle imposait. Elle espérait qu'il l'accepterait.

Bien entendu, il l'accepta. Elle crut ou voulut croire qu'il s'en tiendrait désormais à la « pure »

amitié et qu'il savait n'avoir rien d'autre à attendre. Quand ils se revirent, il parut contrit, un peu gêné, puis cela s'estompa aussi et tout redevint comme avant.

L'actualité contribuait aussi à les arracher à une constante absorption en eux-mêmes. Le second semestre de 1942 fut, en effet, marqué par des événements décisifs, qui leur semblaient devoir précipiter l'Europe et le monde vers l'achèvement du conflit. Il se passait, presque tous les jours, quelque chose de sensationnel. Tout parut culminer le 8 novembre, avec le débarquement des troupes américaines en Afrique du Nord, et, quelques jours plus tard, le sabordage de la flotte française à Toulon, ce qui valut à la France d'être entièrement occupée par l'ennemi. Plus de zone libre ! L'année 1943 ne fut pas moins fertile en soubresauts que la précédente : en février, la capitulation allemande de Stalingrad ; à la fin de l'été, la libération de l'Ukraine par l'armée russe. Les commentaires sur cette gigantesque Histoire en train de se faire (ou de se défaire) autour d'eux fournissaient à Clément et à Anne un élément sans cesse renouvelé à leurs entretiens. « Dans une époque comme celle que nous vivons, disait Anne, il est impossible de s'ennuyer. » Certains jours, elle était presque bondissante d'espoir ; et lorsque, en septembre 1943, l'Italie demanda l'armistice, ce fut, pour elle, une certitude : l'Allemagne serait battue dans les semaines qui allaient suivre ; à Noël, la paix serait revenue. Clément lui rappela sagement qu'elle avait nourri la même illusion l'année précédente, qu'elle avait été déçue dans ses espérances et qu'il en serait sans doute de même cette année-ci. Il lui faudrait encore patienter de longs mois avant d'assister à l'effondrement de l'Allemagne. Anne attendait la victoire alliée parce qu'elle était viscéralement hostile à tout ce qui évoquait un pouvoir totalitaire, parce qu'elle avait un sentiment patriotique, et enfin pour des raisons plus difficiles à discerner, ou peut-être à confesser — des raisons strictement indivi-

duelles, égoïstes : pour elle, la victoire alliée devait ouvrir tout grand le champ illimité du possible, rendre à tous la liberté, celle de se nourrir à sa faim, de se déplacer à son gré, de voyager, de changer d'horizon, de milieu, d'intérêts, à loisir. Une ère nouvelle !

Clément Dauge, à qui elle fit part de ses vues, les jugea utopiques. Pour lui, la paix revenue n'apporterait pas le bonheur universel. Il aurait fallu, pour cela, changer de fond en comble, non seulement les conditions de vie, mais la nature humaine. Selon lui, il était probable que chacun se retrouverait, après la victoire alliée, identique à soi-même, avec ses désirs, ses aspirations vaines, ses obsessions, son mal de vivre, toute la misère qui consiste (dit-il, citant Pascal) à ne pas savoir rester tranquille dans une chambre. (On devinait que, pour lui, sinon le bonheur, du moins le moindre mal consistait à rester tranquille dans la sienne.) Anne lui reprochait alors d'être un incurable pessimiste. Pourtant, elle sentait obscurément qu'il devait avoir raison. En tout cas, il semblait, lui, ne pas s'attendre à des merveilles ; elle avait même l'impression qu'il redoutait un peu ce qui surviendrait lorsque le dernier Allemand aurait quitté la France : la fin d'une ère de séquestration forcée, qui vous contraint à vivre seul, ou, de préférence, avec une âme sœur, dans l'exiguïté d'une pièce tiède et protégée, au fond d'une impasse silencieuse ; la fin d'un temps où c'était pour lui : « Clément *et* Anne ».

Pour Anne, en ce temps-là, il n'y avait pas seulement « Clément *et* Anne ». Il y avait aussi d'autres figures, celles de ses élèves et de ses collègues à Jeanne-d'Albret, d'Alice Pinsa, de deux ou trois notables de Saint-Clar, enfin des hôtes de chez Mariette, qu'elle rencontrait tous les jours à déjeuner, et, parmi ceux-ci, de l'étudiant en médecine, Yves de Balansun. Il se montrait courtois envers elle, sans qu'on pût déterminer s'il nourrissait à son endroit d'autre sentiment qu'une sympathie banale ;

mais elle était à peu près certaine qu'il la distinguait des autres hôtes : il devait convenir qu'existaient entre eux des affinités, d'abord de milieu, d'éducation et de culture : elle appartenait à une famille de la moyenne bourgeoisie, elle avait de bonnes manières ; ensuite, affinités d'esprit. Elle était professeur de lettres classiques, donc une lettrée, sinon une « intellectuelle » au sens moderne du terme. Lorsque les propos, à la table de Mariette, volaient un peu bas, que les plaisanteries frôlaient la trivialité, Yves de Balansun glissait vers Anne un regard de connivence amusée, qui disait clairement : « Nous devons faire bonne figure, les circonstances nous y contraignent ; mais enfin, nous savons l'un et l'autre que nous ne faisons pas vraiment partie de ces gens, que nous sommes d'une autre espèce, d'une autre qualité aussi, Dieu merci ! » Chaque fois que cela se produisait, elle en éprouvait une grande joie et en concevait quelque espérance ; mais dès qu'elle se retrouvait seule avec Yves — ils quittaient la pension après le déjeuner, et faisaient une partie du chemin ensemble, avant de se séparer pour rentrer chacun chez soi —, la certitude qu'elle avait eue, deux minutes plus tôt, de l'estime qu'il lui portait, de l'égalité qu'il semblait établir entre eux, se diluait dans une vague soudaine de timidité — la timidité qu'elle ressentait toujours, contre toute raison, contre tout bon sens, en présence de jeunes hommes de son propre milieu, s'ils étaient à la fois séduisants et sûrs d'eux-mêmes. Elle craignait alors de n'être pas assez belle pour éveiller leur désir, ni même assez brillante pour susciter leur appréciation. Finie, l'impression de supériorité qui lui rendait si confortable la compagnie de M. Dauge. Avec Yves de Balansun, elle était le plus souvent, comme elle se l'avouait à elle-même, « sur des épines ». De retour chez elle, elle s'adressait des reproches : « Mais pourquoi est-ce que je me conduis comme une gourde, quand je suis avec lui ou avec les jeunes hommes qui me plaisent physiquement ? » Elle

pressentait que ce n'était pas justifié, qu'il devait y avoir en elle une erreur de perspective, ou une faille intellectuelle — peut-être l'effet non identifié d'une culpabilité ancienne enfouie dans les ténèbres de la subconscience.

Chez Mariette, la comédie « pension Vauquer », comme disaient Anne et Yves, était permanente, elle se répétait à chaque déjeuner, quasi immuable. L'un des deux surveillants de lycée, M. Costes, portant beau, toujours tiré à quatre épingles, faisait la cour à l'ancienne cocotte, dont la cinquantaine bien conservée et le teint de jeune fille pouvaient encore émouvoir. L'autre, Félix, une bouille de capucin un peu faunesque et un fort accent régional, feignait de trouver appétissante la propriétaire, Mariette, et lui tenait parfois des propos gaillards. Mariette, elle, feignait la pudeur offensée et le rabrouait. C'était presque un rite. L'une des deux secrétaires et son vieil amant sud-américain parlaient peu, souriants et impénétrables. L'autre secrétaire, célibataire et un peu prude, laissait paraître des convictions religieuses qui mettaient hors de lui M. Costes, athée agressif. Il se plaisait à la choquer par des plaisanteries anticléricales et allait même jusqu'à fredonner, à la fin du repas, un refrain de corps de garde où les religieuses n'étaient pas bien traitées. Lorsque la conversation touchait aux événements, on observait, autour de la table, une certaine prudence, non parce qu'on n'était pas sûr des opinions des hôtes, mais, au contraire, parce qu'on les connaissait fort bien. Le couple de la secrétaire et du Sud-Américain passait pour collaborationniste. Mme Hortense avait un culte pour le maréchal Pétain. M. Costes, le voltairien, était, bien entendu, très antinazi, très anti-Vichy ; il résistait, moralement, tant qu'il pouvait. L'autre, Félix, ne savait pas trop dans quel camp il se trouvait. En dehors des femmes et du rugby, peu de choses au monde parvenaient à le tirer d'une torpeur bienveillante, d'une sorte d'assoupissement cérébral permanent. Mariette était bien trop absor-

bée par ses soucis d'hôtesse (« Le ravitaillement ! On ne trouve plus rien ! ») pour accorder la moindre attention à ces enfantillages à l'usage des hommes : les partis, la politique, la guerre. Yves et Anne étaient ardemment pour la victoire des Alliés et, quand ils étaient seuls, avouaient une commune admiration pour le général peu connu encore l'année précédente, mais dont quelques Français, à la fin de 1943, avaient entendu parler : de Gaulle.

Ce fut au début de 1944 que la défaite allemande apparut désormais comme inéluctable. En Italie, l'exécution du comte Ciano sonnait le glas du fascisme. A la fin du mois, la conférence de Brazzaville montra que le général de Gaulle était assuré d'une après-guerre toute proche où il faudrait se résoudre à rendre aux peuples colonisés d'Afrique leur autonomie. Pendant ces premiers mois de 1944, les gens qui avaient opté pour la collaboration ou la « Révolution nationale » s'avisèrent qu'il serait prudent pour eux de tourner casaque et d'adhérer, moralement du moins, à la Résistance. Il y eut des conversions en masse au gaullisme. A Saint-Clar, un attentat « terroriste » fit voler en éclats la vitrine du salon de thé de la rue de Navailles. Le règne de la belle Mme Eliane s'acheva dans un bris de verre. Elle ne reparut plus rue de Navailles, mais les Allemands arrêtèrent cinq otages pris au hasard dans la population. Malgré les conversions au gaullisme, la visite du maréchal Pétain à Saint-Clar attira une foule encore enthousiaste. Les enfants des écoles chantèrent « Maréchal, nous voilà » et le chef de l'Etat fut reçu à la mairie, où Mme Alice Carrère eut l'honneur de figurer au premier rang des privilégiés invités à la cérémonie. Anne vécut ce printemps dans la ferveur et l'espoir. Elle négligea complètement la préparation de son examen, qu'elle avait eu le projet de passer une seconde fois. Le 6 juin, lorsqu'on apprit le débarquement des troupes américaines en Normandie, ce fut, allée des Acacias, le bonheur. Mme Aguirre alla mettre des cierges à l'église de sa

paroisse. Anne ne tenait plus en place et passait presque tout son temps libre en ville, à l'affût de l'actualité. Seul Clément Dauge se montrait réservé, parfois, même, semblait-il, un peu inquiet. Peu de jours après le Débarquement, Yves de Balansun raccompagna Anne jusqu'à sa porte et lui dit qu'ils devraient, elle et lui, se rencontrer, quelquefois, ailleurs qu'à la table d'hôte de Mariette. Le cœur battant, elle y consentit. Dans un très proche avenir, la victoire alliée et un rapprochement avec Yves : les lendemains, pour Anne, s'étaient mis à chanter.

Ce fut d'abord une impression confuse d'agitation, dehors, dans l'allée des Acacias. Des gens couraient, un homme cria : « Ils sont tous partis ! » Anne émergeait du sommeil. Une voix de femme, plus proche, cria aussi : « Ils sont partis hier soir ! » Elle comprit de quoi il s'agissait, se jeta hors du lit, courut à la fenêtre, qu'elle avait laissée ouverte toute la nuit en raison de la chaleur, se pencha sur le rebord. La femme qui venait de crier, une voisine, la vit, lui adressa un signe joyeux : « On est libres ! »

Anne s'habilla rapidement. Elle ferait sa toilette plus tard. Transportée de joie et d'excitation, elle voulait se trouver le plus vite possible au centre de la ville, place de la République, là où tout devait se passer. Qu'est-ce qui devait se passer ? Elle n'en savait rien, mais sûrement quelque chose d'extraordinaire. Depuis deux mois, exactement depuis le 6 juin, on vivait au cœur de l'Histoire en train de se faire. Tout se précipitait. En juillet, l'armée américaine se rapprochait de Paris. A Saint-Clar, la semaine précédente, on vit partir, en voiture, plusieurs officiers allemands. Les hommes de troupe partaient aussi, dans des wagons à bestiaux. Ceux qui étaient logés chez l'habitant prirent congé de leurs hôtes. C'était la débandade. La débâcle. On vit paraître, çà et là, des jeunes hommes au bras orné d'un brassard. Des résistants, sans doute. On les nommait les F.F.I., les Forces françaises de l'inté-

rieur. Simultanément, on apprit, par les journaux et la radio, que les Américains étaient entrés dans Paris. Le drapeau français flottait sur l'Hôtel de Ville. On dressait des barricades dans les rues, afin de prévenir un retour des Allemands. Et, ce matin, c'était au tour de Saint-Clar d'être libérée. Anne courait. Elle parvint, hors d'haleine, place de la République, où s'était rassemblée une foule d'habitants de la ville. Elle se mit à parler avec l'un ou l'autre, n'importe qui, des gens qu'elle ne connaissait que de vue, mais l'ampleur de l'événement lui inspirait un sentiment d'appartenance, de communauté, de fraternité, qui faisait que l'on pouvait s'adresser à des inconnus, parce qu'on partageait tout avec eux. Un cortège parut, drapeau en tête, au débouché de la rue de Navailles ; une trentaine d'hommes, dont certains avaient un air résolu, d'autres, un air un peu gêné, comme s'ils n'étaient pas trop sûrs de leurs convictions, qui avaient dû se former la veille ou une heure plus tôt, et, en conséquence, de leur droit à jouer les libérateurs. Ils défilèrent sur la place. Quelques spectateurs applaudirent, mollement, d'autres lancèrent des quolibets bon enfant, sans doute parce qu'ils n'avaient jamais soupçonné, chez certains des participants au cortège, tant d'héroïsme. Celui qui défilait en tête, portant fièrement le drapeau français, était un beau garçon qu'Anne avait remarqué quelquefois pour sa beauté et aussi pour son allure, qui était d'un voyou ; elle se souvenait de l'avoir surpris, un soir, en conversation avec un officier allemand, dans un coin d'ombre près de l'allée des Acacias. Peut-être cherchait-il à extorquer des renseignements, pour les communiquer à des clandestins résistants ? Elle trouva toutefois que la présence de cette Mata-Hari mâle était en ce jour de gloire légèrement déplacée, surtout comme porteur de l'emblème national. Elle flairait déjà dans l'air de cette matinée quelque chose de suspect, de sournois, et même d'un peu rebutant. C'était comme une espèce de comédie collective, où

beaucoup de choses semblaient truquées. Elle retourna chez elle. Elle aurait bien aimé s'entretenir avec son voisin, Clément Dauge, mais il était absent, en vacances, comme toujours durant la première quinzaine d'août, à Bagnères-de-Bigorre. En ces circonstances où l'on est si fortement sollicité par ce qui se passe, où l'on voudrait participer, où l'on ne peut rester de glace, Clément lui manquait beaucoup. Elle était si inquiète, si impatiente, qu'elle aurait même accueilli avec joie une rencontre avec Alice Carrère ; mais celle-ci, depuis plusieurs jours déjà, se terrait chez elle : on les savait, son mari et elle, de fervents pétainistes, des partisans du gouvernement de Vichy. Certes, les deux tiers de la population de Saint-Clar, à peine trois mois plus tôt, avaient accueilli le maréchal Pétain en l'acclamant, mais une foule est anonyme. Elle est, par nature, changeante et irresponsable. Mme Carrère et son mari n'étaient pas, eux, anonymes. Ils s'étaient gravement compromis, par leur seule assistance à la cérémonie de la mairie. Aussi devaient-ils juger prudent de ne pas se montrer en ville, le jour où, les derniers Allemands ayant fui, les premiers F.F.I. sortaient de l'ombre, et où la population tout entière, avec une belle unanimité, s'affichait comme gaulliste, résistante et justicière.

Au début de l'après-midi, n'y tenant plus, Anne se rendit à nouveau place de la République. On avait dressé, au milieu de la place, une estrade, et sur cette estrade, un homme était en train de tondre le crâne d'une femme à qui l'on avait arraché une partie de ses vêtements. Au pied de l'estrade, trois femmes et un jeune homme, le crâne tondu, attendaient. Les trois femmes avaient une expression d'égarement ou de peur. Le jeune homme pleurait à chaudes larmes. Anne le reconnut. C'était l'un des trois garçons qu'Alice Pinsa lui avait désignés, chez « Eliane », comme étant « trois tapettes », que l'on aurait dû reléguer dans un camp de concentration : l'opérateur de cinéma, celui que ses camarades

avaient surnommé Miss Bobine. Autour de l'estrade, la foule riait, lançait des quolibets ; et le coiffeur se livrait à toutes sortes de facéties. Glacée d'horreur, Anne regardait ce spectacle. Elle avait l'impression d'avoir remonté le temps jusqu'à un lointain Moyen Age, où le peuple était convié à venir contempler, sur la place publique, le pauvre hère cloué au pilori, le condamné soumis au supplice de la roue ou de l'estrapade ; ou, jusqu'à une époque encore plus reculée, d'un Empire romain ivre de sang, le regard rivé, avec délectation, sur des femmes et des adolescents déchirés par les fauves. On en était donc venu là : à cette humiliation infligée à de malheureuses qui, probablement, ne s'étaient vendues à des Allemands que parce qu'elles avaient faim, à ce garçon qui n'était coupable de rien, sinon de goûts sexuels qui ne faisaient de mal à personne. C'était donc cela, la « libération » de Saint-Clar... Anne pensa : « Je devrais être moi aussi sur l'estrade, à attendre mon tour. » Soudain, soulevée de colère et de mépris, elle écarta brutalement les gens autour d'elle et marcha vers le lieu de l'infamie. Tout désormais lui était égal, pourvu qu'elle pût insulter et défier cette foule, témoigner sa solidarité aux victimes. L'impulsion était irrésistible. Elle était toute proche du premier des degrés menant à la plate-forme, quand elle sentit une main serrer son bras avec force. Elle se retourna, reconnut aussitôt celui qui la retenait. C'était le patron de l'hôtel de passe où elle était allée avec Günther. Il la regardait droit dans les yeux. Il dit à voix basse : « Ce n'est pas la peine » et, resserrant son étreinte, il l'entraîna, la contraignit à rebrousser chemin. Les gens s'écartaient sur leur passage, incertains de ce qui se passait. Anne n'opposait pas de résistance. Elle était comme hébétée. Quand ils furent parvenus en bordure de la place, l'homme dit : « Rentrez chez vous, vite. » Il avait l'autorité amère et paisible de quelqu'un qui n'a plus aucune illusion sur rien, et qui empêche un enfant étourdi d'accomplir une action dangereuse,

un désespéré une folie. « Rentrez chez vous », répéta-t-il, et il fit demi-tour. Anne se mit à marcher. Un quart d'heure plus tard, elle était chez elle. Elle s'assit dans le fauteuil près de la fenêtre. Elle était effrayée à la fois par ce qu'elle avait vu et par ce qu'elle avait failli faire. Si cet homme ne l'avait pas retenue, aurait-elle gravi les degrés, serait-elle montée sur l'estrade ? Oui, sûrement. A cette minute, elle ne se possédait plus. Elle imagina la scène : le coiffeur, le bras levé, la main serrant la tondeuse, son geste pétrifié par l'irruption de cette furie, la foule soudain muette, les yeux écarquillés, retenait son souffle. Elle, s'adressant au coiffeur et lui jetant, à voix forte, comme un ordre d'un maître à un valet : « Ce sera mon tour ensuite. » Que se serait-il passé ? On l'aurait sans doute obligée à descendre de l'estrade. La dégradation publique n'était pas pour une jeune dame, professeur à l'honorable collège Jeanne-d'Albret. Les foules justicières réservaient, de préférence, leurs châtiments aux humbles.

Le lendemain, elle apprit par Mme Aguirre que les femmes tondues avaient été promenées de par la ville. On n'avait pas osé leur adjoindre le garçon. Le directeur du cinéma où il travaillait s'était interposé ; on s'était donc borné à le mener en prison. Elle apprit encore d'autres choses : on avait arrêté plusieurs habitants pour délit de collaboration. Les F.F.I. contrôlaient toute la rive droite, ils barraient la route aux passants, même à ceux qu'ils connaissaient, et leur demandaient leurs papiers.

Chez Mariette, elle constata que Yves de Balansun était absent. Les hôtes lui révélèrent tout de suite le motif de cette absence : il avait organisé à Saint-Clar, depuis plusieurs mois, un réseau de résistance ; maintenant, vêtu d'un uniforme d'officier de réserve, avec le grade de lieutenant, il dirigeait une section de jeunes volontaires. Selon ce que l'on racontait chez Mariette, une vingtaine de garçons de la ville s'étaient déjà engagés à la mairie pour être intégrés dans un corps franc régional créé et dirigé

par un colonel. Personne, autour de la table d'hôte, ne semblait avoir entendu parler (ni avoir été témoin de) l'incident de la veille : de toute évidence, il était passé inaperçu.

Elle revint place de la République. L'agitation des premiers jours de la Libération s'était déjà calmée. Tout n'était pas rentré dans l'ordre, comme en témoignait le va-et-vient des F.F.I., leurs allures de justiciers ou de membres de comité de salut public, mais, à part ce signe qui témoignait des troubles actuels, la place avait retrouvé son aspect provincial et paisible des jours ordinaires. Un jeune homme en uniforme se détacha d'un groupe et marcha droit vers Anne. C'était Yves de Balansun. Il la salua avec plus de cordialité qu'il ne le faisait d'habitude, chez Mariette. Il semblait heureux de la voir.

« J'allais vous envoyer un mot, dit-il. Je suppose que vous êtes enthousiasmée par ce qui arrive.

— Je le suis, bien sûr. Ou je l'étais. Mais j'ai vu, il y a trois jours, des choses qui m'ont horrifiée...

— Je sais. Les femmes tondues, le cortège à travers la ville. Moi non plus, je n'ai pas aimé cela du tout. J'ai même essayé de l'empêcher. C'est fâcheux, c'est détestable, mais c'est un des à-côtés inévitables de tout changement dramatique de régime. Venez, on va aller au café pour parler un peu tranquillement. »

Il lui prit le bras pour la mener à ce café « modern style », ses banquettes de moleskine rouge un peu défraîchie, ses stucs, ses céramiques, son lustre, tout le décor désuet qu'Anne avait toujours apprécié. Cette rencontre avec Yves la comblait de joie et avivait sa timidité. Il se montrait tout différent de ce qu'il était chez Mariette. Il n'avait plus le sourire un peu dédaigneux qui impressionnait la table d'hôte, à l'exception de M. le surveillant général du lycée, à qui la rencontre simultanée de Pie XII, du roi George VI et du président Lebrun n'aurait pas ôté une once de sa suffisance. C'était presque un autre homme qui avait revêtu l'uniforme de lieutenant.

Sans doute, se disait Anne, son activité clandestine l'avait-elle forcé à cacher son jeu, à tenir les gens à distance, donc à le priver de naturel, lui imposant un rôle d'emprunt. Maintenant qu'il n'avait plus à se cacher, il redevenait lui-même, un jeune homme affable, bien élevé. Ils s'assirent au fond du café. Anne était charmée par sa gentillesse toute nouvelle et elle levait vers lui un regard admiratif et reconnaissant ; en uniforme, il était plus beau que jamais, vraiment superbe.

« Nous avons beaucoup parlé de vous chez Mariette, dit-elle. Nous avons su que vous étiez dans la Résistance et que vous commandiez un groupe de Francs-tireurs partisans.

— Une section. Nous allons même rejoindre l'armée régulière.

— Oui, je sais aussi. C'est très beau. Je vous félicite.

— Il n'y a pas de quoi. Beaucoup de garçons de Saint-Clar vont s'engager... C'est banal.

— Si j'étais un garçon, je m'engagerais aussi... Mais, puisque nous vivons des temps exceptionnels, peut-être que les femmes ?... »

Elle laissa la question en suspens.

« Je ne vous le conseille pas, dit-il vivement. Vous avez un métier, que vous exercez très bien ; restez où vous êtes. Si vous voulez apporter votre contribution pendant ces premiers jours où tout s'organise, je m'informerai sur ce que vous pourriez faire.

— Merci. Vous allez sans doute partir... Pour le front, vous croyez ?

— Si je ne le croyais pas, il ne vaudrait pas la peine de s'engager.

— Mais vos études ? La guerre peut durer encore quelques semaines.

— Elle durera sans doute plusieurs mois. Je ne suis pas en retard dans mes études. Je peux attendre.

— Et lorsque vous aurez terminé votre médecine,

vous vous installerez ici, à Saint-Clar ? Ou à Bordeaux ?

— Ni l'un ni l'autre. Je préparerai une spécialité. Probablement la psychothérapie.

— Vous voulez dire la psychiatrie ou la psychanalyse ?

— Oui, je pense que ce sera la psychanalyse.

— Alors, vous vous installerez sans doute à Paris.

— Non, pourquoi ?

— Parce que les gens d'ici sont si placides ! Un bon sens à toute épreuve. Vous ne trouverez pas de complexe à vingt kilomètres à la ronde.

— Vous croyez cela ? Ce n'est pas si sûr, malgré le foie gras, le confit d'oie et les courses de taureaux. Et puis, les choses peuvent changer. C'est une ère nouvelle qui commence. »

Elle sourit, les yeux soudain brillants de moquerie.

« Ah ? Parce que, après la Libération, névroses et psychoses vont nécessairement fleurir ? »

Il se mit à rire.

« J'apprécie votre humour, dit-il. Pourquoi ne le manifestez-vous pas plus souvent ?

— Mais... je ne sais pas. C'est la première fois qu'on me fait cette remarque.

— Quelquefois, vous paraissez un peu trop réservée. Du moins avec moi. Alors que je crois que vous êtes débordante de vitalité, quand vous ne vous surveillez pas.

— Vous essayez sur moi vos dons de futur psychothérapeute ?

— Bravo ! C'est ainsi que vous devriez être, toujours. »

Elle découvrait dans son regard quelque chose qu'elle n'y avait jamais vu jusqu'alors : une curiosité amicale, presque tendre. Tout semblait se précipiter, même dans le domaine du sentiment. S'intéresserait-il à elle ? Serait-il, par miracle, amoureux d'elle ? Il n'avait rien laissé paraître de tel jusqu'à ce jour... Peut-être les circonstances extraordinaires

l'avaient-elles libéré d'une réserve qu'il devait peut-être à son éducation. Elle se rendait compte qu'il avait dans ses manières, son langage, un côté « noblaillon de province », de ceux qui se conduisent toujours très correctement avec les dames, qui ont un sens du devoir et qui savent se faire tuer en gants blancs.

Ils se séparèrent en se promettant de se revoir. Il fixa le lieu et l'heure du rendez-vous : à l'endroit même où ils se trouvaient présentement, dans ce café, sur cette même banquette, le lendemain à six heures du soir — alors il serait libre.

Elle rentra chez elle dans un état d'excitation joyeuse et presque incrédule. C'était trop beau ! Elle n'osait pas espérer la réalisation de ce qu'elle souhaitait le plus au monde : qu'il lui proposât de l'épouser, ou, à défaut, qu'ils eussent une liaison. Par la superstition, si commune, qui consiste à prévoir soigneusement le contraire de ce que l'on désire, afin de conjurer le mauvais sort, elle imagina qu'il ne viendrait pas au rendez-vous — il aurait été obligé de quitter Saint-Clar pour rejoindre une unité de l'armée régulière, ou pire : il aurait oublié sa promesse de la veille : elle avait interprété avec un excessif optimisme le fait qu'il se fût montré plus affable, plus empressé que d'habitude — cela ne signifiait pas qu'il était amoureux d'elle, mais seulement que l'enthousiasme de la Libération le rendait plus ouvert, plus enclin à partager sa joie du moment. Et elle se disait : « Puisque je suis en train d'imaginer toutes ces possibilités avec la plus grande précision, elles ne se produiront pas, car, si elles se produisaient, cela voudrait dire que je suis dotée de dons exceptionnels de voyance, ce qui est peu probable. »

Il se produisit simplement que, le second rendez-vous ayant lieu comme prévu, Yves de Balansun fut encore plus attentif et amical qu'il ne l'avait été la veille. Vraiment comme s'il éprouvait un sentiment pour elle. Il lui dit qu'il s'était renseigné sur les ser-

vices qu'elle pourrait rendre, si elle souhaitait « servir », comme elle en avait manifesté le désir. Il lui donna les noms des personnes auxquelles il faudrait s'adresser pour cela. Il y avait de petites missions à accomplir, car tout n'était pas fini, le danger n'était pas écarté, on pouvait redouter un sursaut des Allemands, un retour en force de leurs troupes. Elle l'écoutait, les yeux noyés d'admiration : elle avait envie de poser ses lèvres sur cette bouche charnue et si bien modelée, et elle se répétait en elle-même : « Je l'aime ! », avec enivrement.

« Savez-vous quand vous serez appelé ? demanda-t-elle.

— L'ordre peut arriver ce soir, demain, ou dans huit jours. Dès que j'en serai avisé, je vous ferai signe. Vous n'avez pas le téléphone, je crois ? J'enverrai quelqu'un déposer un mot chez vous. »

Le lendemain, dans l'après-midi, elle entendit le pas de son voisin. Il rentrait donc de vacances plus tôt que prévu. Elle ouvrit la porte. Il vint lui serrer la main. Il expliqua qu'ayant appris par les journaux régionaux la libération de Saint-Clar, il avait écourté son séjour à Bagnères-de-Bigorre, impatient de rentrer chez lui et de se retrouver dans la ville débarrassée des occupants étrangers — libre ! Il comptait sur Anne pour lui raconter tout ce qu'elle avait vécu depuis cinq jours. Elle lui proposa d'aller chez lui une demi-heure plus tard, quand il aurait rangé ses affaires, repris possession de son appartement. Elle referma sa porte. Elle n'était ni heureuse ni mécontente qu'il fût rentré, mais elle se fût aisément passé de sa présence, maintenant qu'elle avait retrouvé Yves de Balansun. Elle pensa : « Comment Clément va-t-il réagir quand je lui dirai que nous nous sommes retrouvés, Yves et moi, et que nos liens d'amitié semblent s'être resserrés, peut-être même avoir changé de nature ? » Possessif comme il était, il prendrait cela très mal, il serait inquiet et jaloux. Ce serait ennuyeux. Elle se résolut donc à ne rien lui dire pour le moment. Elle ne ferait aucune

allusion à Yves. Plus tard, on verrait. Après le départ d'Yves pour l'armée, peut-être. « Oui, c'est cela, après le départ d'Yves. » Comme c'était difficile, parfois, les relations humaines ! Il fallait toujours tenir compte de ceci et de cela. En général, les gens exigeaient de vous plus que vous n'exigiez d'eux ; et plus ils étaient démunis, physiquement ou intellectuellement, plus ils étaient exigeants. Il fallait tout leur apporter : l'attention, des égards, l'amour, même et puis, les distraire, les amuser, peupler leur vie... Epuisant !

Son voisin l'attendait, le visage rafraîchi par un peu de toilette qu'il avait faite pour dissiper la fatigue du voyage. Elle s'assit et se mit à lui raconter, avec vivacité, ce qu'elle avait ressenti le jour de la libération, place de la République : le cortège des résistants locaux, avec le jeune voyou en tête, les femmes tondues, le spectacle de leur humiliation, face à une foule hideuse de vulgarité et de bassesse. Elle dit que cela lui avait complètement gâché la joie d'être libérée. Elle n'en était pas encore remise. Clément lui fit à peu près la même réponse qu'Yves de Balansun : des excès regrettables accompagnent toujours, nécessairement, les révolutions, les changements de régime. Il fallait en prendre son parti. Elle resta silencieuse quelques secondes ; puis, impulsivement, sans du tout mesurer la portée et les conséquences éventuelles de ce qu'elle s'apprêtait à révéler, elle jeta, sur un ton de défi :

« Moi, je ne peux pas en prendre mon parti. »

Puis, le regardant bien en face, et avec, cette fois, un calme délibéré, elle prononça distinctement ces mots :

« Parce que j'aurais dû être moi aussi sur l'estrade, à côté de la femme que l'on était en train de tondre... Attendant mon tour. »

Il tressaillit très visiblement. Derrière les gros verres des lunettes, ses yeux s'écarquillèrent. Il demeura ainsi, sans parler, comme paralysé par la stupeur.

« Vous avez bien entendu, continua-t-elle sur le même ton décisif, posé. J'aurais dû, de toute justice, être tondue moi aussi. J'ai couché avec un soldat allemand. »

Et elle pensait : « Voyons : comment va-t-il réagir ? Il n'est pas conventionnel au point de croire que c'est un crime majeur d'avoir eu des rapports sexuels avec un Allemand, mais il va être choqué par ce qui lui apparaîtra comme de la débauche. Il va me prendre pour une dévergondée et me retirer son estime. »

Comme il se taisait toujours, elle raconta que, dans son indignation et sa colère, elle avait traversé la place pour venir au pied de l'estrade, avec l'intention d'y monter et de témoigner son mépris à la foule. Sur le visage de Clément, la stupeur devint de l'épouvante. La voix étranglée, il parvint à articuler : « Vous l'avez fait ?

— Non. Quelqu'un m'a retenue par le bras et m'a soufflé à l'oreille que ce n'était pas la peine.

— Qui était-ce ?

— Le patron de l'hôtel de passe, dans le quartier Sainte-Marthe. L'hôtel de passe où l'Allemand avait loué une chambre pour nous. »

Après une longue pause hébétée, Clément, toujours dans un murmure, dit :

« Vous aviez une liaison avec ce soldat ?

— Pas du tout. Je ne le connaissais pas. Il m'a abordée dans la rue de Navailles. Je l'ai suivi. Ou plutôt, j'ai marché à côté de lui. Vingt minutes plus tard, j'étais dans ses bras. Je ne l'ai pas revu. Il m'avait expliqué qu'il partait le lendemain. Pour le front, j'imagine. »

Clément émergeait peu à peu de sa stupéfaction.

« Est-ce pour cela, dit-il faiblement, que vous avez... »

Il n'arrivait pas à finir ; mais elle voyait à quoi il tendait : à lui fournir une excuse, une justification peut-être. Elle dit froidement :

« Non. Je le trouvais désirable, c'est tout. » Une brève pause, puis : « Vous me blâmez ? »

Il secoua la tête, en signe de dénégation.

« Moi non plus, je ne me blâme pas », dit-elle ; et elle ajouta sur un ton un peu différent : « Je vous ai raconté cette chose parce qu'il me semble qu'entre amis, on se doit la vérité. »

« Quel que soit son sentiment sur ce que je lui ai avoué, pensait-elle, cette remarque va le pacifier. »

Elle se leva.

« J'ai un rendez-vous en ville avec une amie, Mme Carrère. J'espère que nous nous reverrons, malgré ce que je vous ai révélé sur moi-même. Ma franchise vous prouve, du moins, que je vous fais confiance.

— Je vous en sais gré, dit-il avec, cette fois, un peu plus de fermeté.

— Alors, à demain. »

Et elle sortit, pour aller retrouver Yves de Balansun, comme ils en étaient convenus la veille. Elle ne se reprochait pas le petit mensonge qu'elle venait de faire à Clément. Si elle lui avait dit qu'elle avait un rendez-vous avec Yves, il en aurait sûrement pris ombrage. A quoi bon ? L'histoire de l'Allemand l'avait déjà éprouvé. C'était assez pour la journée.

Au café, Yves l'attendait. Cette seconde rencontre avait déjà un petit air de connivence, d'entente familière, répétitive. Il sourit en la voyant entrer. Il se leva pour l'accueillir ; elle tendit la main ; et alors, sans qu'elle s'y attendît, il se pencha un peu et lui fit un baiser sur les joues. Elle se sentit rougir de saisissement. La minute suivante, elle comprenait la raison de cette embrassade, qui n'était pas celle d'un parent ou d'un camarade, mais, par sa douceur, sa gravité émue, celle d'un amoureux.

Elle s'assit près de lui sur la banquette. D'emblée, il lui dit que c'était heureux qu'ils se fussent donné rendez-vous, car il avait reçu l'ordre de rejoindre son unité et il devait partir le soir même. De fait, il

ne pourrait rester avec elle qu'une demi-heure environ. Il prendrait le train pour Bordeaux et, de là, après deux ou trois jours à la caserne où aurait lieu l'incorporation, son unité serait envoyée vers une région proche de la zone des combats. Il parlait d'une façon simple, directe, sans plus, aucune trace de la légère affectation qui avait quelquefois intimidé Anne — un rien de condescendance. Par rapport à ce qu'il était seulement quinze jours plus tôt, il avait profondément changé. On aurait pu croire qu'il avait mûri, qu'il s'était en quelque sorte éloigné d'une jeunesse un peu frivole d'enfant gâté. Anne lui demanda combien de temps il pensait devoir rester dans l'armée. Elle se rendit compte aussitôt que c'était une question stupide. Il resterait dans l'armée tant que l'armée aurait besoin de lui, que la guerre ne serait pas terminée ; et personne, pas même le plus haut niveau des états-majors, ne pouvait prévoir quand elle s'achèverait. Il sourit gentiment, comme si la question était pertinente.

« Aussi longtemps, dit-il, que l'Allemagne n'aura pas signé l'armistice. Plusieurs mois, je suppose. Peut-être au printemps de l'année prochaine. »

Il lui dit aussi qu'il lui enverrait son adresse militaire, dès qu'il en aurait une. Il espérait qu'elle lui écrirait.

« Oui ! dit-elle. Des lettres longues. Vous ne les lirez pas jusqu'au bout !

— Je suis sûr du contraire : je les relirai plusieurs fois. »

Ils se souriaient, émus de s'apercevoir que presque chaque phrase qu'ils prononçaient, dans sa banalité même, son convenu, était une déclaration d'amour. Anne se disait qu'elle était en train de vivre un des moments les plus importants de sa vie — non, le plus important, le plus décisif, puisque toute la suite de sa vie, justement, en dépendrait ; toute la suite de sa vie découlerait de cet instant. Elle regardait, autour d'elle, le décor « modern style » défraîchi, afin de s'en imprégner à jamais. Dehors,

c'était la lumière dorée de la fin août. « Se rappeler ce moment, cette minute », songeait-elle, avec la foi immémoriale des amoureux, qui ne savent pas et ne veulent pas savoir que tout passe, que tout est détruit, que tout se perd dans l'abîme insondable du temps. A dix-huit heures, Yves la raccompagna jusqu'à sa maison, tout au fond de l'allée des Acacias. Ils s'embrassèrent quasiment comme des fiancés. Ce soir-là, elle n'alla pas faire sa visite vespérale habituelle à son voisin, M. Dauge. Elle alla seulement le prier de ne pas l'attendre, car elle se sentait très fatiguée. Elle dit qu'elle viendrait le lendemain. Il parut déçu, mais l'assura qu'il comprenait... Lorsqu'ils se rencontrèrent de nouveau, elle ne souffla mot de ses entrevues avec Yves. Il valait mieux, pour le moment, laisser cet épisode dans l'ombre. Plus tard, si les choses se précisaient, elle en parlerait à son voisin et ami.

Yves lui avait dit qu'il lui écrirait. Environ un mois après son départ, elle reçut, en effet, une carte. En quelques lignes, il lui indiquait une adresse où elle pourrait lui répondre. Il se déclarait en bonne santé (« en pleine forme », écrivait-il), la priait de l'excuser s'il ne lui donnait pas de précision sur le lieu où il se trouvait, et terminait en l'assurant qu'il pensait beaucoup à elle et espérait avoir bientôt de ses nouvelles. Elle relut cette carte banale de troufion comme si cela avait été la lettre d'un amoureux romantique doublé d'un épistolier hors pair. Elle la sut par cœur — ce n'était pas difficile. Le soir même, elle écrivait ceci :

« Mon cher Yves, votre billet court par nécessité m'a comblée d'une joie qui ressemble beaucoup au bonheur. J'étais inquiète à votre sujet. Me voici rassurée, puisque vous me dites être "en pleine forme". J'essaie d'imaginer vos occupations, vos travaux... Je tremble un peu, aussi : lorsque nous nous sommes séparés à Saint-Clar — cet instant est toujours présent dans mon cœur — vous m'aviez recommandé de ne pas vous interroger sur les dangers que vous

pourriez encourir. "Les soldats ne s'en préoccupent pas, disiez-vous. Ils deviennent très fatalistes. Soyez-le vous aussi." J'essaie de suivre ce conseil de Romain. C'est un peu difficile, mais je me dis que, si je laissais paraître mes "alarmes" (pardonnez le langage classique : j'ai expliqué hier une scène de Corneille à mes élèves, c'est très contagieux), vous me jugeriez mal ; alors, je vous les dérobe, et je m'efforce d'être aussi romaine que vous.

« Je pense que vous serez peut-être content d'avoir des nouvelles de notre "pension Vauquer". Nous sommes libérés, mais toujours affamés. Mariette se lamente sur la difficulté qu'elle a à nourrir son monde. Une caricature dans un journal montrait notre actuel ministre du Ravitaillement sous les traits et le costume d'une Marie-Antoinette moustachue, qui, houlette en main, déclarait avec une désinvolture hautaine : "Ils n'ont pas de viande ? Qu'ils mangent de la bidoche !" Nous en avons beaucoup ri, même "l'hidalgo argentin" que, d'ordinaire, les plaisanteries de ce genre ne déridents pas. Mais c'est vrai qu'après avoir beaucoup craint pour ses jours, il est maintenant presque rassuré : plus de deux mois se sont écoulés depuis la libération de Saint-Clar, et les F.F.I. ne sont pas encore venus le cueillir. Cela ne l'empêche pas de fulminer contre l'épuration, qui sévit plus lourdement que jamais. "Quand on saura combien d'innocents ont été fusillés en France depuis la fin août 1944 !" disait-il, avec un air de sous-entendre : "... et vous, pauvres benêts qui blâmiez la collaboration, vous serez édifiés." (Je crains d'ailleurs qu'il n'ait raison.) La belle Mme Hortense déplore en secret le sort du maréchal Pétain. La deuxième secrétaire se délecte aux articles de Mauriac, ce qui arrache des sarcasmes à M. Costes : "Mauriac ! Ce tartufe !" Quant à Félix, il porte parfois une main hardie sur le sein généreux de Mariette (ou, si l'on préfère, une main généreuse sur son sein hardi) et il se fait rabrouer pour son audace. Enfin, comme vous voyez, la pen-

sion Vauquer ne change pas : elle a traversé cinq ans de guerre, elle est prête à traverser, avec la même sérénité, une après-guerre pour le moment imprévisible. Rien ne change sous le soleil de Saint-Clar.

« Si vous voyiez comme il est beau, le soleil, ces jours-ci ! Le vent du sud, annonciateur de l'hiver, commence à souffler timidement, le matin, et nous fait tout voir sous les couleurs les plus étranges et les plus tendres.

« Cher Yves, je vous embrasse bien fort. »

Elle relut la lettre. « Voyons : ce bavardage va-t-il l'amuser ou l'ennuyer ? Ne va-t-il pas me prendre pour une provinciale qui joue les Sévigné ? Sera-t-il flatté ? Ou haussera-t-il les épaules ? » Elle n'était pas très sûre des sentiments d'Yves à son égard. Elle n'était pas très sûre non plus des siens propres. Etait-elle amoureuse, ou se jouait-elle une comédie de l'amour pour donner de l'intérêt à sa vie, pour se distraire, comme une petite fille qui, la première fois où un garçon semble l'avoir remarquée, se figure être désormais entrée « chez les grandes » ? « Est-ce que je suis vraiment éprise de lui ? Ou est-ce que je suis au cinéma, ou dans un roman de gare, comme une midinette ? » Le monde faisait une telle littérature autour de cet acte élémentaire : l'union des sexes, que l'humanité, pendant des millénaires, avait pratiquée comme une simple nécessité de la vie, sans songer à le commenter. D'autres fois, elle s'accusait de sacrilège. « Oui, bien sûr, je l'aime, puisque je l'aime d'abord charnellement, puisque je rêve qu'il me prenne dans ses bras. »

Yves répondit. Une lettre nettement plus brève que celle d'Anne, mais chaleureuse, dans laquelle il faisait état d'un projet d'avenir auquel il l'associait. « Quand tout cela sera fini, dans trois ou quatre mois, je rentrerai à Saint-Clar et vous amènerai à Langon voir mes parents. Je tiens beaucoup à ce que vous fassiez connaissance. » Cela équivalait à dire : « Je veux qu'ils connaissent leur future belle-fille. » Tout se passait comme si c'était là une chose allant

de soi. Il devait trouver qu'elle était « une fille bien », qu'elle ne déparerait pas la famille Balansun ; il avait donc décidé de l'épouser. C'était, certes, très conventionnel, mais Anne n'en était pas déçue, ne songeant pas à en sourire, au contraire. Il y avait là un sens viril de la responsabilité ; elle avait l'impression d'entrer dans une tradition française respectable, qui promettait un épanouissement équilibré et exigerait d'elle, en échange, un héroïsme quotidien, celui de vivre pour les autres autant que pour soi. Toute une partie d'elle-même acceptait d'avance ce destin qui était celui de toutes les femmes. Une autre part d'elle-même, éprise d'indépendance, d'autonomie, aspirait à autre chose — mais à quoi précisément ? Elle n'aurait su le dire. Il y avait des arrière-plans qui l'inquiétaient un peu : cette famille Balansun, justement, ces hobereaux girondins qui lui rappelaient les romans de Mauriac. Serait-elle une nouvelle Thérèse Desqueyroux, séquestrée au fond d'un petit manoir délabré, entre vignes et pins ?

Auprès de Clément, elle avait observé une grande discrétion en ce qui concernait la place qu'Yves de Balansun tenait maintenant dans sa vie ; mais elle réfléchit qu'elle ne pourrait plus garder le silence longtemps : si, à son retour, Yves lui proposait le mariage, elle serait obligée de l'annoncer à Clément ; il ne fallait donc pas qu'il eût l'impression qu'elle lui avait délibérément dissimulé une relation dont il supposerait sans doute qu'elle existait depuis un certain temps déjà.

« J'ai eu des nouvelles de M. de Balansun, lui dit-elle à la fin de 1944. Une carte ouverte, où il ne dit presque rien ; mais enfin, il semble sain et sauf. »

Le visage de Clément se rembrunit aussitôt.

« Pourquoi ne le serait-il pas ? demanda-t-il.

— Parce que, là où il se trouve, je suppose qu'il risque tous les jours d'être tué.

— Où est-il ?

— Mais... au front, probablement.

— Il s'est donc engagé ?
— Oui. Vous ne le saviez pas ?
— Vous ne me l'aviez pas dit.
— On en a parlé dans la presse locale : les jeunes de Saint-Clar, qui s'engageaient dans l'armée régulière... Je n'ai pas pensé à vous le dire. Etait-ce si important ?
— Nous parlons souvent de choses sans importance... Alors, si je comprends bien, vous l'avez vu avant son départ ?
— Je l'ai rencontré une fois, place de la République. Vous étiez encore en vacances à Bagnères-de-Bigorre... Vous avez l'air surpris.
— Oui, je le suis, un peu.
— Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'il m'ait envoyé une carte ? Je suppose que Mariette a reçu la même. Les soldats croient qu'ils ont le devoir de donner de leurs nouvelles. »
Silence prolongé. Clément gardait son regard fixé sur un point du parquet. Elle avait déjà remarqué cette particularité : notamment quelques jours plus tôt, quand elle lui avait raconté son aventure allemande. Il avait eu ce même regard fixe, cette immobilité qui suggéraient soit la perplexité, soit l'étonnement, soit tout autre sentiment, peut-être inexprimable.
« Je ne savais pas que vous étiez amis, dit-il enfin.
— Je ne le savais pas moi non plus. »
Il ramena son regard sur elle.
« Vous ne le saviez pas ?
— Non. Il était avec moi comme avec tout le monde. Poli, sans plus.
— Après ce que vous m'avez raconté..., murmura-t-il, détournant légèrement la tête.
— Ce que je vous ai raconté ?
— Votre rencontre avec... le soldat allemand.
— Ah, parce que vous pensez que je me jette à la tête de tous les beaux garçons qui se trouvent sur mon chemin ?
— Je n'ai pas dit cela. Pardonnez-moi d'avoir

l'air... inquisiteur. C'est seulement parce que je m'intéresse à vous, à votre vie... »

« Délicate façon de parler, pensa-t-elle. "Je m'intéresse à vous..." Une litote. Dommage que je ne puisse pas la citer en exemple à mes élèves, pour leur expliquer ce qu'est l'art classique. » Clément Dauge avait toutes les peines du monde à dissimuler la curiosité ardente qui l'habitait, touchant la vie privée de sa voisine. Surtout depuis qu'elle lui avait révélé son aventure. C'est alors que, brusquement, d'une façon presque dramatique, cette curiosité avait éclaté au grand jour. Anne avait bien conscience d'avoir déclenché, par sa franchise, un processus désormais irréversible. Jusqu'alors, Clément n'avait rien su d'elle. Peut-être, se fiant aux apparences, la prenait-il pour une jeune fille « intacte », comme il était normal que fussent les jeunes filles avant le mariage. Il le croyait d'autant plus aisément qu'elle semblait, sur le plan moral, scrupuleuse jusqu'à la rigueur. Et voilà que cette personne si « comme il faut », selon l'expression de Mme Aguirre, lui racontait, sans une ombre de gêne et encore moins de honte, qu'elle s'était rendue dans un hôtel de passe avec un soldat allemand qu'elle ne connaissait pas cinq minutes plus tôt, dont elle ne parlait pas la langue et dont elle ignorait tout. Ce devait être, pour Clément, quelque chose d'incompréhensible : que l'exigence morale pût aller de pair avec le laxisme sexuel. Il allait, maintenant, supposer, chez Anne, une disposition permanente au plaisir et une aptitude à l'accepter quand il se présentait. « Voilà sans doute ce qu'il s'imagine, pensait-elle. Ce n'est pas vrai, loin de là, mais c'est ancré dans son esprit. Il n'en démordra pas. Désormais, le soupçon est en lui, le doute... Je n'aurais jamais dû lui raconter cette rencontre avec Günther. Quand on a affaire à un être probablement refoulé, et de tempérament soupçonneux, on devrait s'abstenir de confidences de cet ordre. Pour eux, c'est un poison. »

Elle s'était bien rendu compte qu'il la voyait maintenant sous les espèces d'une jeune femme « libre », disposant d'elle-même à sa guise. Elle devait être, dans son imagination, nimbée de sensualité : une sorte d'objet érotique, bizarrement amalgamé à une personne disciplinée, respectable, mais complexe, insaisissable, dont on ne serait jamais sûr. Un soir, il lui demanda quel était son signe zodiacal.

« Les Gémeaux. Je suis née un 3 juin.

— Les Gémeaux... J'en étais sûr.

— Pourquoi ?

— C'est un signe double.

— Je sais. Vous croyez à ces fichaises ?

— J'ai souvent vérifié que les caractères astrologiques s'appliquaient exactement. Vous en êtes une preuve. »

Un peu plus tard, dans la même soirée :

« Est-ce que le jeune Allemand vous a écrit ?

— Non. Il m'avait demandé mon adresse. S'il avait pu m'écrire, je crois qu'il l'aurait fait ; mais il a dû être envoyé au front directement.

— Pensez-vous à lui quelquefois ?

— Oui. Souvent.

— Vous avez donc éprouvé un sentiment pour lui ?

— Je crois même que je l'ai aimé. Un peu comme on aime un enfant. »

Il observa une pause encore, les yeux fixés sur un point de parquet. Ces silences, entre eux, ne les gênaient ni l'un ni l'autre. Ils y étaient même habitués. Ces silences étaient peut-être la part la plus vivante de leur entretien — de ce qu'il appelait, toujours sur un ton solennel, « notre amitié ».

« Est-ce qu'il s'est conduit comme un enfant ?

— Comme un homme et comme un enfant. C'est justement cela qui était... »

Elle n'acheva pas sa phrase, mais il pouvait reconstituer le mot manquant : quelque chose comme « émouvant », ou peut-être même : « merveilleux ». Le regard ailleurs, elle continua, la voix

plus basse : « Je n'oublierai jamais ce qui s'est passé dans cette chambre si banale, si peu... romantique. La chambre 7 de l'Hôtel du Pont... Un décor désolé, pour quelque chose de si rare, de si précieux... »

Elle avait murmuré ces mots, comme pour elle-même. Quand elle regarda Clément de nouveau, elle fut saisie, presque effrayée, par son visage décomposé, hagard. « Jamais plus je ne lui parlerai de cette histoire, se dit-elle. Jamais plus. S'il me pose des questions, je refuserai de répondre. »

En décembre 1944, l'offensive allemande dans les Ardennes inquiéta beaucoup la jeune femme. Elle n'avait pas eu de nouvelles d'Yves depuis un mois. A Noël, elle alla passer quelques jours dans sa famille. A son retour à Saint-Clar, une lettre d'Yves. Brève encore, mais compensant cette brièveté par la formule finale : « Je pense beaucoup à vous et vous embrasse bien affectueusement. »

Mme Alice Carrère, lui envoya un mot, l'invitant à prendre le thé avec elle, non plus chez "Eliane", qui était toujours fermé, avec des croix gammées peintes sur la porte, mais dans un autre salon qui venait de s'établir place de la République. Après s'être terrée chez elle pendant le second semestre de cette année-là par crainte de représailles que les propos vichyssois et même collaborationnistes qu'elle avait tenus sous l'Occupation auraient pu justifier, Alice Carrère avait constaté que les notables de Saint-Clar jouissaient d'une manière d'immunité idéologique. Elle avait donc osé reparaître en ville. Elle accueillit Anne avec le mélange de cordialité et de suspicion qui lui était habituel. Elles se demandèrent mutuellement des nouvelles de leurs santés respectives et de celle de leurs familles ; puis, Mme Carrère attaqua, sans ménagement.

« Dis donc... Je voulais te dire... Ton zèbre...

— Mon zèbre ?

— Ton voisin, là, comment s'appelle-t-il, M. Dorge ?

— Dauge.

— Il va bien ?

— Oui. Pourquoi demandes-tu de ses nouvelles, puisque tu le trouves si déplaisant ?

— Je voulais te dire... On l'a vu, dernièrement, rive droite... Il rasait les murs.

— Il rasait les murs ? Explique-toi.

— Il sortait d'un hôtel de passe, près du pont Sainte-Marthe... »

Elle fit une pause, pour juger de l'effet produit par cette information. Elle parut heureuse qu'Anne eût, selon l'expression qu'elle-même employait couramment, « tiqué ». Anne, visiblement, avait tiqué...

« Ton ami en sortait. On l'a surpris. Tu savais qu'il fréquentait cet endroit ?

— Non.

— Eh bien, je te le dis. Il a une vie clandestine. Les femmes qui fréquentent cet hôtel sont de pauvres putes faméliques, ou bien des salopes qui trompent leur mari. La personne qui a surpris ton M. Dauge — je ne te dirai pas qui c'est, elle m'a fait jurer le silence — a attendu un bon quart d'heure, pour voir avec quel genre de bonne femme il était entré dans ce mauvais lieu. Elle pensait que, froussard comme il doit être, il avait dû lui demander de sortir avant elle, pour qu'on ne les voie pas ensemble — pour ne pas le compromettre, quoi. Elle a donc attendu. Personne n'est sorti. C'est drôle, tu ne trouves pas ? Qu'est-ce qu'il est allé foutre dans un endroit pareil, s'il y est allé seul ? »

Anne se posait la même question, bien qu'elle n'eût aucun doute sur la réponse.

« Je n'en sais rien, dit-elle en s'efforçant de paraître indifférente. C'est son affaire. Sa vie privée ne me regarde pas.

— Quand même, je tenais à t'avertir.

— M'avertir ? Mais de quoi ? Je te l'ai déjà dit, et je te le redis une fois pour toutes : il n'y a absolument rien entre cet homme et moi. Nous sommes voisins de palier, ce qui implique, ou, même, néces-

site des relations cordiales, amicales... Tu aimerais mieux qu'on soit à couteaux tirés, lui et moi ? »

Trois jours plus tard, c'est-à-dire le dimanche (Mme Carrère l'invitait toujours le jeudi, congé scolaire), elle n'y tint plus. Au début de l'après-midi, elle sortit, traversa la ville, le pont Sainte-Marthe, se dirigea tout droit vers l'hôtel. Elle ne savait pas au juste ce qu'elle dirait au patron. Peut-être que, passant dans les parages, la pensée lui était venue de le remercier (ce qu'elle aurait dû faire plus tôt) de son intervention, au pied de l'estrade de la honte, le jour de la Libération. Puis, elle réfléchit que, si elle invoquait ce désir de remerciement comme le motif de sa visite, elle ne pourrait pas l'interroger ensuite au sujet de Clément Dauge. Or, c'était cela qu'elle avait en tête : l'interroger sur ce singulier client. Il ne fallait donc pas commencer par quelque chose qui se révélerait, trois minutes plus tard, n'avoir été qu'un prétexte. Avec cet homme qui était certainement intelligent et devait connaître son monde, ç'aurait été maladroit. Il valait mieux aborder, d'emblée, ce pour quoi elle était venue. Comment l'accueillerait-il ? Peut-être en refusant de répondre, ou en alléguant qu'il était tenu à la discrétion à l'égard des personnes qui fréquentaient l'hôtel. Ou bien il lui demanderait carrément si elle appartenait à la police. Bref, il y avait des chances qu'elle fût éconduite. Mais elle tenait beaucoup à savoir ce que Clément Dauge était venu faire dans cet endroit, puisque, semblait-il, il y était venu seul. Voulait-il interroger, lui aussi, le patron ? Non, il devait s'agir d'autre chose. Elle devinait confusément de quoi, mais il lui fallait savoir, avec précision et certitude. Même si c'était pénible, ou pitoyable, ou sordide. La suite de ses relations avec Clément Dauge en dépendait. A ces relations, elle pouvait mettre fin, sans difficulté, d'un moment à l'autre.

Elle entra, comprit tout de suite que le patron la reconnaissait. Il était seul, assis à son bureau, il

lisait un journal. Elle avança vers lui. Il leva la tête, la dévisagea d'un regard bleu, qui n'exprimait rien.

« Bonjour, monsieur, dit-elle. Je suppose que vous me reconnaissez ? »

Il inclina la tête.

« Je voudrais vous demander quelque chose, reprit-elle. Vous allez peut-être trouver ma démarche un peu déplacée, ou suspecte, et vous refuserez de me répondre... Voici de quoi il s'agit. J'ai des raisons de supposer qu'un homme s'est présenté ici récemment et vous a interrogé sur moi. Il doit... soupçonner que je suis venue ici avec un soldat allemand. Il tenait sans doute à en avoir confirmation. Que je vous rassure tout de suite : cet homme n'est pas un policier ni un détective privé. Les raisons de son enquête ne sont pas d'ordre politique, elles sont d'ordre privé. Sentimental, s'il faut préciser.

— J'avais compris, dit-il pesamment.

— Excusez-moi, je vous prie, de vous importuner pour une chose de ce genre. Mais votre conduite envers moi — vous savez de quoi je parle — m'a inspiré confiance. Vous m'avez empêchée, très raisonnablement, de faire une folie, ou de me rendre ridicule, ou les deux à la fois. Je vous en suis reconnaissante. C'est pour cela que je me suis décidée à venir vous trouver. C'est important, pour moi, de savoir... »

Il s'était levé.

« Vous voulez parler de cet homme qui travaille, je crois, dans une administration, les impôts ou quelque chose comme ça. Je le connais de vue. Il a de grosses lunettes et se tient un peu voûté ?

— Oui, c'est bien lui.

— Il est venu ici il y a peu de temps. Je m'en souviens parce qu'il était seul et m'a demandé une chambre "pour se reposer" — c'est ce qu'il a dit. Il m'a dit qu'il avait beaucoup marché et qu'il se sentait très fatigué, qu'il avait besoin de s'étendre un moment. Il ne m'a pas interrogé sur vous ni sur per-

sonne d'autre. Ce qui m'a un peu surpris — enfin, à peine, j'ai entendu toutes sortes de choses, ici, vous vous en doutez —, ce qui m'a surpris, donc, c'est qu'il m'a demandé la chambre 7. Il a expliqué qu'il avait occupé cette chambre trois ou quatre ans plus tôt, qu'il n'y était pas seul cette fois-là et qu'elle lui avait plu... C'est pourquoi il voulait la même, si elle était libre. Je ne sais pas s'il s'est figuré que je le croyais... Mais ce type avait l'air si... »

Il cherchait le mot adéquat, ou hésitait à prononcer celui qu'il avait en tête.

« Oui, je sais de quoi il a l'air, murmura-t-elle.

— Je n'ai pas pensé qu'il était venu pour se suicider... Des gens qui préfèrent se tuer dans une chambre d'hôtel plutôt que chez eux, il paraît que ça arrive... Mais lui, je n'avais pas l'impression que c'était pour ça. Je lui ai donc donné la chambre 7. Il est redescendu au bout d'une heure, m'a remis la clé, m'a remercié, et il est sorti. »

Il la regardait avec une curiosité détachée, peut-être légèrement ironique. Il avait dû voir d'autres gens bizarres passer par son établissement.

« Je vous remercie, dit-elle. Vous savez, il se peut bien que la raison qu'il vous a donnée fût la bonne : il voulait seulement se reposer... Il a le cœur fragile. Son médecin lui a recommandé d'éviter les efforts. S'il avait beaucoup marché ce jour-là... »

A son regard, elle comprit qu'il savait qu'elle mentait et la raison de ce mensonge : donner le change. Elle se sentit rougir. Cet homme était sûrement quelqu'un à qui on ne pouvait pas raconter des histoires. Il ne devait être dupe de rien ni de personne. Pourquoi tenait-il un hôtel de passe, alors qu'il aurait certainement pu réussir dans n'importe quel métier, et qu'il avait, en outre — sa conduite envers Anne l'avait prouvé — une certaine générosité, et du courage... Quel était son secret ?

Elle sortit. Elle était atterrée de ce qu'elle venait d'entendre. Cela ouvrait, sur Clément Dauge, sur ses sentiments pour Anne, des perspectives étranges,

inquiétantes même. Avait-il voulu voir le décor où s'était déroulé ce qui, à ses yeux, pouvait passer pour une « coucherie », une aventure sexuelle parfaitement cynique ? Avait-il voulu évoquer, dans l'abandon amoureux, celle qu'il désirait, qu'il aimait aussi sans doute, sans qu'il lui fût permis de jamais la posséder ? Pour qu'un homme comme lui, si réservé, si timoré, osât une telle démarche, il fallait qu'il fût vraiment très tourmenté. Dans ce cas, était-il prudent de poursuivre des relations prétendument « amicales » avec un homme de cette complexion ? Ne valait-il pas mieux rompre tout contact avec lui avant qu'il ne fût trop tard ? « Ce qu'il éprouve pour moi n'est pas de l'amitié, bien qu'il l'assure et peut-être le croie. Il me désire et m'aime d'un amour exclusif, ce qui n'est pas du tout la même chose. C'est même le contraire de l'amitié, si tant est que ce sentiment existe, ce dont il m'arrive de douter. Je n'éprouve rien pour lui, ni amour ni amitié. Si j'en éprouvais, je le saurais. Il est là, il trompe un peu ma solitude ; son admiration proclamée pour moi me flatte, bien qu'il n'y ait pas tellement lieu d'en être flattée. Bref, s'il est "une présence", c'est tout. Je ne comprends pas moi-même pourquoi je persiste à le voir. Par paresse, goût du moindre effort, goût de laisser faire... ? Ai-je tort ? Sans le vouloir, sans l'avoir le moins du monde cherché, je lui fais du mal. Le désir insatisfait est une souffrance. Jusqu'à notre rencontre, il était tranquille, dans sa petite vie si prudemment abritée. J'arrive et je fais tout sauter. Je représente ce qu'il n'a sans doute jamais connu : la jeunesse, une ardeur à vivre, la liberté d'esprit — et enfin, une sensualité qui doit lui apparaître comme débridée, sans frein. C'est un alcool beaucoup trop fort pour lui... Il faut que tout cela s'arrête. »

Elle continua pourtant de voir son voisin. L'habitude était maintenant prise : comment la rompre ? Et puis, ce qu'elle savait maintenant de lui, cette chose probablement malsaine, triste, semblait avoir

resserré, entre elle et lui, des liens difficiles à définir, une sorte d'entente occulte, clandestine. Sans doute inavouable. Il connaissait un secret de la vie d'Anne. Elle connaissait un secret de sa vie à lui. La conscience qu'ils avaient, l'un et l'autre, de détenir ce secret, devait leur communiquer à tous deux la certitude d'une « prise » qu'ils auraient eue, lui sur elle, elle sur lui d'une connivence sous-entendue, muette. Il y avait pourtant une différence capitale : elle savait qu'il détenait un secret la concernant. Il ne savait pas que c'était réciproque.

Elle s'entretenait quelquefois, avec lui, des ouvrages qu'ils avaient lus ou qu'ils étaient en train de lire. Les auteurs de prédilection de M. Dauge, ou, enfin, ceux qu'il croyait admirer, étaient ceux qu'Anne, secrètement, appelait « les grands écrivains pour la province » — par exemple, Romain Rolland. Aussi fut-elle surprise d'apprendre que son voisin n'ignorait pas des auteurs plus rares — voire un poète comme Mallarmé. N'était-ce pas un peu surprenant, de la part de ce fonctionnaire rangé ? Anne avait à son programme d'examen plusieurs poèmes de Mallarmé, dont *L'Après-midi d'un faune.* Clément semblait particulièrement captivé par ce dernier. Il lui demanda si elle l'aimait aussi.

« Oui, beaucoup. C'est une merveille de suggestion poétique. »

Et elle développa ce point, en se servant de formules qu'elle aurait employées si elle avait eu à donner un cours à ses élèves sur le sujet. Il l'écoutait avec la plus grande attention, une lueur aiguë dans les yeux. Anne supposa qu'il attendait autre chose que ce qu'elle disait, qui était correct et scolaire. Elle se promit de relire le poème plus attentivement, pour essayer de découvrir ce que ce pouvait être. Son regard tomba sur la copie du *Sommeil,* de Courbet, qui l'avait un peu surprise, aussi, la première fois qu'elle était entrée dans l'appartement de M. Dauge. « Même époque, se dit-elle. Même salacité. »

Elle avait renoncé à préparer sérieusement ce qui devait lui donner accès à l'enseignement public — encouragée à cet abandon par Clément, qui lui disait : « Que gagneriez-vous à enseigner au lycée plutôt qu'à Jeanne-d'Albret ? Un gain financier, sans doute, mais est-il si considérable qu'il vaille la peine de passer de la sécurité du collège, où vous n'avez aucune difficulté, parce que la discipline y est forte, à l'incertitude du lycée, où la discipline, dit-on, laisse à désirer ? Le recrutement des élèves, à Jeanne-d'Albret, est plus exigeant qu'au lycée. Vous avez affaire à ce qu'il y a de mieux dans la population scolaire de Saint-Clar. Autre chose : si vous réussissez à votre examen, vous serez peut-être nommée ailleurs, dans une autre ville, où tout risque d'être plus difficile, alors que vous vous plaisez à Saint-Clar et que vous avez trouvé à vous installer ici et d'une façon agréable. Dans une autre ville, professeur au lycée, vous auriez un traitement plus élevé, mais cet avantage serait annulé par un loyer plus élevé aussi qu'ici, chez notre excellente Mme Aguirre, qui est très satisfaite de nous comme locataires, parce que nous ne lui donnons aucun souci. Vraiment, je vois mal ce que vous gagneriez à changer. » Anne se laissait facilement convaincre par ces arguments un peu spécieux. Elle se doutait bien que son voisin ne voulait pas la perdre et que, en plaidant pour le *statu quo*, il plaidait pour lui-même. Elle le savait ; mais elle ne demandait toutefois qu'à le croire, parce que la perspective de rester à Saint-Clar sans avoir à préparer une nouvelle fois son examen flattait en elle une nonchalance native.

A mesure que la fin de la guerre semblait approcher, les commentaires sur les événements en cours étaient de plus en plus présents dans leurs entretiens. Vers la fin d'avril 1945, fut révélée au public l'existence d'une horreur jusqu'alors insoupçonnée : les camps de concentration et d'extermination. On put voir, dans la presse, les photographies de malheureux en pyjamas rayés, squelettes vivants promis

à la chambre à gaz et au four crématoire. On n'était pas à la mesure de cette abomination. On ne pouvait même pas l'imaginer. Mais elle jetait sur le siècle une lueur sinistre : on avait désormais le sentiment d'un retour en force d'une barbarie rendue plus atroce par les moyens techniques dont elle disposait pour s'exercer, et que rien ne pourrait plus conjurer, pas même la paix retrouvée. Comme si l'espèce humaine s'était condamnée elle-même.

A la même date, fin avril 1945, on apprit le suicide d'Hitler dans son bunker de Berlin ; et, le 7 mai, la capitulation de l'Allemagne. Le cauchemar s'achevait. Bientôt, Yves allait être démobilisé, retournerait à Saint-Clar. Le monde redeviendrait radieux, tout allait commencer. Une ère nouvelle...

Depuis quelques semaines, ils avaient pris l'habitude de déjeuner ensemble, le dimanche, chez l'un ou l'autre à tour de rôle. Un dimanche de juin, où c'était au tour de Clément d'inviter sa voisine, elle se sentit, après le repas, très fatiguée. La chaleur était oppressante. Elle pria son hôte de l'excuser si elle se retirait quelques instants chez elle pour s'y reposer étendue sur son lit. Il l'invita, d'un ton très naturel, à aller se reposer plutôt dans la pièce à côté, qui était sa chambre. Il attendrait qu'elle fût reposée et qu'elle revînt au salon : ils pourraient alors, si elle le souhaitait, sortir pour une promenade au jardin public ou sur les quais de la Souve. Elle accepta et s'endormit. Au milieu de son sommeil, elle perçut, à peine distinct, le grincement léger d'une porte qui s'entrouvrait doucement, un pas feutré qui se rapprochait. Elle devinait confusément ce que c'était, mais, dans l'inertie et l'opacité où elle était alors, elle ne songea même pas à ouvrir les paupières. Bientôt, le matelas se creusa, à côté d'elle, sous le poids d'une masse. Puis, rien ne bougea plus. Elle continuait à percevoir la présence immobile, plus proche maintenant, presque immédiate — si elle s'était déplacée de quelques centimètres, elle aurait pu le toucher. Elle demeura étendue sur le dos, tou-

jours dormant, le souffle régulier, mais sachant, comme on peut savoir dans les rêves, que l'on s'était, précautionneusement, assis sur le rebord du lit et qu'on la contemplait. Puis, après un long intervalle où, cessant de percevoir quoi que ce fût, elle était retombée dans l'épaisseur ouatée du sommeil, elle eut conscience d'un attouchement insinuant, d'une caresse habile ; c'était parfaitement isolé, anonyme, sans visage, comme émanant d'un être invisible. Elle devinait aussi d'où cela provenait, et, malgré une velléité de refus, de dérobade, n'avait pas la volonté ou le courage de s'y soustraire. Elle laissa la sensation croître, devenir plus intense. Elle étouffa un soupir. Alors, tout cessa. Une main, délicatement, restituait aux vêtements dérangés leur ordre normal. De nouveau, le frôlement furtif d'un pas sur le parquet, une porte refermée avec d'infinies précautions. Puis, plus rien. Silence total. Après une longue phase d'alanguissement, elle ouvrit les yeux. Elle se trouvait étendue sur un lit, dans une chambre qui n'était pas la sienne. La pièce était plongée dans la pénombre des volets fermés. Anne reconstitua ce qui s'était passé, quelque chose d'insidieux, sans contours, tel un rapt qu'aurait pu perpétrer, sur une proie endormie, ou inconsciente, ou paralysée, un incube.

Elle était maintenant bien éveillée, avec un sentiment de perplexité mêlée d'une vague honte. Comment avait-elle pu tolérer qu'une telle chose se produisît ? Et que fallait-il faire maintenant ? Protester, à ce stade, eût été risible, et même bouffon. Ne rien manifester, feindre que rien ne se fût passé ? Oui, c'était sans doute le meilleur parti à prendre, le plus facile, le moins gênant pour lui et pour elle. Ensuite, on « aviserait ». On déciderait s'il était convenable de rompre enfin toute relation avec lui, comme elle y avait déjà songé à plusieurs reprises, au cours des deux ou trois années révolues, pour des choses beaucoup plus anodines. En tout cas, elle était bien déterminée à ne jamais permettre que ce qui s'était

passé se reproduisît. Plus jamais. Elle se leva et rejoignit Clément dans le salon. Il était assis, un livre dans les mains, il leva la tête. Il paraissait appréhensif, dans l'attente peut-être d'une condamnation, d'une sentence d'exclusion. Mais elle dit seulement : « Si voulez, on peut aller faire cette promenade sur les quais de la Souve. »

Le lendemain, son point de vue s'était modifié. Elle considérait l'incident avec plus d'indulgence. « Ce doit être très dur pour lui, songeait-elle, de vivre à côté d'une jeune femme qu'il désire et qu'il n'a pas le droit d'aimer, qui lui a même interdit de seulement l'embrasser et qui n'accepte entre eux, dans leurs relations, quasi quotidiennes, que l'austère statut d'une amitié chaste. Alors, qu'il ait dérobé, à la faveur de mon sommeil, une satisfaction partielle, furtive, peut être pardonné : c'est une faute vraiment vénielle. Il en aura été sûrement apaisé. Nos rapports s'en trouveront plus faciles et, à la fois, plus solides. » Sans approfondir davantage, elle essaya de se convaincre de la justesse de ce nouvel aperçu en écartant tout soupçon de mauvaise foi ou de casuistique.

Un après-midi du mois d'août, elle retournait chez elle après une longue promenade le long de la Souve. Quelques jours plus tôt, Yves lui avait annoncé son retour probable dans le courant du mois. Il pouvait arriver d'un jour à l'autre. Elle était à peine entrée dans son appartement qu'il y eut deux coups frappés à sa porte. Son cœur se mit à battre très fort. Si c'était Yves ? Elle bondit à la porte, l'ouvrit. C'était Clément.

« J'espère que je ne vous dérange pas ? Je vous ai entendue rentrer. Je n'ai pas eu la patience d'attendre que vous veniez à six heures, comme d'habitude. Je voulais vous annoncer une chose... Ne vous inquiétez pas... Vous avez appris la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Les Américains ont lancé une bombe atomique sur Hiroshima. »

Anne, confusément, se demandait en quoi cela pouvait susciter tant d'agitation chez un homme plutôt calme.

« Une bombe atomique ? C'est quoi, ça ?

— Une bombe infiniment plus destructrice que celles qui existent actuellement. On a réussi quelque chose que l'on croyait à jamais irréalisable : désintégrer la matière, faire éclater l'atome... C'est hallucinant... Hiroshima est entièrement détruite. On pense qu'il y a cent mille morts. »

Anne convint qu'en effet... Cent mille morts, comme ça, d'un seul coup... Elle était déçue. C'était à Yves qu'elle avait cru ouvrir la porte. Pas à Clément.

« Entrez, dit-elle sans conviction.

— Non, je ne veux pas vous déranger. On se voit chez moi tout à l'heure, n'est-ce pas ?... Je voulais seulement vous annoncer cet événement qu'on vient juste d'apprendre... C'est une ère nouvelle qui commence... Ou bien l'apocalypse. »

Puis, voyant que l'ère nouvelle ou l'apocalypse la laissaient indifférente, il répéta, l'air penaud : « Une ère nouvelle... » et regagna son appartement.

Elle pensa : « Il doit me prendre pour un monstre d'insensibilité. » Mais comment appréhender, comment intégrer à sa vie ce qui venait de se passer ? Cent mille morts... Une statistique. Désintégration de la matière ? Il y avait eu déjà la découverte du radium, un demi-siècle plus tôt. Nul doute que de cette invention allaient découler craintes, tremblements, ou merveilles. Mais allait-elle supprimer la mort, la misère, la laideur ? La déception, qui est le lot universel des hommes ? Tout cela, radioactivité, désintégration de la matière, c'était de la science, de la technique : quel rapport avec les sentiments, la tristesse, l'amour ? L'espèce humaine avait-elle changé beaucoup depuis l'homme de Néanderthal, le premier qui eût enseveli les défunts avec leurs

ustensiles et leurs armes de chasse ? Allait-elle changer davantage, maintenant ? « Moi, j'attends Yves », conclut Anne au terme de cette hautaine méditation philosophique.

Le surlendemain, un télégramme envoyé de Paris annonçait qu'Yves serait à Saint-Clar dans l'après-midi du jour suivant. Débordante de joie et d'espoir, Anne passa la soirée à nettoyer son appartement qui n'en avait nul besoin : la femme de ménage étant passée le jour même, tout était bien astiqué et en ordre. Elle acheta des fleurs. Elle consulta son miroir une dizaine de fois. Non, pendant ces quelques mois d'attente, elle n'avait pas vieilli. Son visage avait toujours le modelé que Clouet donne à ses portraits des princes de Valois. Elle décida que c'était un visage exceptionnellement distingué, que l'on pouvait aimer. Certes, de vagues menaces assombrissaient des arrière-plans indistincts. Lesquelles ? Pouvait-on jamais savoir ? Changements imprévus. Coups du sort. Le malheur, « si vite arrivé »... Mais la joie l'emportait. Yves serait là, cet après-midi... Elle fut parcourue par le frémissement enfantin de vitalité joyeuse qui secouait quelquefois son corps, à l'improviste : comme si elle était encore une petite fille qui découvre des paquets enrubannés sous les branches et au pied d'un sapin de Noël. Oui, pour elle, c'était vraiment une ère nouvelle qui allait commencer cette après-midi. Non point l'ère nouvelle prévue pour « l'après-Hiroshima », comme le croyait Clément Dauge. Ce serait « l'après-retour d'Yves », une ère nouvelle à la mesure du cœur humain.

Il était probable qu'à la rentrée des classes, en octobre, elle ne reprendrait pas ses cours au collège Jeanne-d'Albret. Yves devait avoir des projets, touchant leur avenir. Sans doute iraient-ils habiter Bordeaux, ou Paris. Adieu, Saint-Clar. La petite ville méridionale n'aurait été, dans la vie d'Anne, qu'un mince épisode. Mis à part la rencontre d'une heure avec Günther, cet épisode ne laisserait pas de

grandes traces ni de grands regrets, à peine un souvenir assez agréable — et elle énuméra ce qu'il y avait eu de plaisant, de sympathique, pendant les quatre années (oui, déjà quatre ans !) qu'elle avait passées allée des Acacias, chez la bonne Mme Aguirre : le calme et le silence de son appartement, son travail au collège, ses élèves, qui l'appréciaient, enfin « l'amitié », un peu difficile, un peu contraignante, mais flatteuse (être l'objet de tant d'admiration !), de son voisin, Clément Dauge (le cher homme allait beaucoup regretter Anne ; la séparation risquait d'être éprouvante...). Oui, tout cela... Et aussi le charme provincial de la ville, les rives de la Souve, « la petite Venise ». Et le vent du sud, à la fin de l'automne et en hiver.

La semaine qui suivit le retour d'Yves fut un enchantement. Pas de cours, des loisirs illimités. L'absence de son voisin, en vacances, comme chaque année en août, à Bagnères-de-Bigorre (il s'y était rendu plus tard, au début de la deuxième quinzaine), et les rencontres quotidiennes avec Yves. Ils firent des promenades à bicyclette dans les environs, côté campagne ou côté forêt de pins, poussant quelquefois jusqu'aux plages de l'Atlantique. Yves dit qu'il voulait la présenter à ses parents, il fixa même la date de la visite : un lundi de la fin août. Il ne lui avait pas encore proposé officiellement le mariage, mais était-ce nécessaire ? Il semblait que ce fût une chose entendue, qui n'avait pas besoin d'être exprimée, puisque aucun des deux n'avait de doute sur l'acceptation de l'autre. Il n'avait même pas prononcé encore un mot d'amour, parce que, lorsqu'ils parlaient de n'importe quoi, ses études, ses semaines d'occupation militaire dans le Palatinat, le travail d'Anne au collège, leurs lectures récentes, les événements en cours, un déjeuner dans un restaurant de la côte, tous les mots dont ils se servaient avaient une résonance particulière, une sorte de double sens : le premier sens, explicite, qui se rapportait directement à l'objet dont ils s'entretenaient,

et un autre, qui était comme une extension proche ou lointaine de « je t'aime ». Ils s'embrassèrent, mais c'étaient des baisers chastes de « fiancés » — et, même, de fiancés d'autrefois, d'avant leur temps. Anne n'était pas surprise qu'il en fût ainsi. « C'est l'imprégnation familiale. Il a été élevé dans ces sentiments. On respecte celle qui va devenir la mère de vos enfants. » Ce conformisme d'un autre âge la faisait sourire et l'attendrissait. Il lui arrivait de penser qu'elle avait de la chance. Elle aurait pu tomber sur un cynique, ou un médiocre. Elle était tombée sur un homme de devoir. Quel gage de sécurité pour l'avenir !

Clément Dauge revint de ses vacances montagnardes. Anne appréhendait de le retrouver. Elle ne pouvait pas lui cacher plus longtemps la nature de ses liens avec Yves de Balansun. Quelle serait sa réaction ?

Comme il parlait d'une promenade qu'ils pourraient faire un jour prochain dans les environs (Anne connaissait-elle le village de Ribes ? Il y avait là un joli château et une église romane...), elle saisit l'occasion.

« Oui, très volontiers, dit-elle. Mais pas au début de la semaine prochaine. Je serai absente lundi et mardi. »

Une petite pause hésitante. Puis elle reprit : « Je dois me rendre près de Langon, dans la famille de M. de Balansun. »

Elle fut stupéfaite par ce qui se passa : l'immobilité absolue de cet homme, en face d'elle, cet homme tassé dans son fauteuil, comme s'il venait d'être foudroyé ou comme si l'imminence d'un péril mortel le paralysait de terreur, le pétrifiait. Elle comprit, dans un éclair, que c'était très grave pour lui, et, en conséquence, pour elle. Un piège qu'elle n'avait pas soupçonné venait de se refermer brusquement sur elle. Il fallait s'en libérer sans attendre. Il fallait frapper un coup décisif. La voix entrecoupée, elle dit :

« Il veut me présenter à ses parents. »

Le visage de l'homme, en face d'elle, se décomposait. « Il faut en finir », pensa-t-elle.

« Nous avons décidé de nous marier », acheva-t-elle.

Dans les secondes qui suivirent, elle attendit qu'il élevât la voix, mais sans doute n'en était-il pas capable.

« Je vois que vous êtes surpris, dit-elle. Vous pensez sans doute que j'aurais pu vous en parler avant. Mais c'est que je ne savais pas moi-même que les intentions de M. de Balansun étaient déjà aussi précises. En fait, c'est seulement ces jours derniers que nous avons décidé de nous marier. Je n'ai pas pu vous l'annoncer, puisque vous n'étiez pas là. »

Elle mentait un peu. Ils n'avaient pas « décidé », Yves et elle, de se marier. Le mot de « mariage » n'avait pas été prononcé. Mais tout se passait comme si la chose allait de soi.

Elle reprit, en s'efforçant de donner plus de fermeté à sa voix, à son élocution :

« Je ne reprendrai pas mes cours en octobre et je quitterai sans doute Saint-Clar. Yves veut poursuivre ses études à Paris. Je vais chercher un poste dans une institution libre, pour être près de lui. »

Elle attendit encore qu'il parlât, mais rien ne vint.

« Vous semblez me reprocher de m'être tue jusqu'à maintenant, reprit-elle, mais je vous répète que tout a été très rapide. Et vous n'étiez pas là. »

Elle se leva.

« Puisque vous ne voulez pas me parler... », commença-t-elle ; et, après un instant d'attente, elle marcha vers la porte.

« Anne ! »

Son prénom vint la frapper comme un cri étranglé, au moment où elle posait la main sur la poignée. Elle s'arrêta, se retourna. Il était toujours assis, les mains agrippées aux bras du fauteuil, la figure tordue d'angoisse. Il avait l'air d'un moribond dans les affres de l'agonie, ou d'un épileptique sur le

point de succomber à un accès de son mal. Elle revint vite vers lui, craignant de le voir s'effondrer.

« Calmez-vous, dit-elle. Je vous en prie, calmez-vous. »

Il fit un grand effort pour parler.

« Je vais... Je crois que je dois aller m'étendre. »

Elle l'aida à se lever.

« Oui, allez vous reposer un moment. »

Avec lenteur, précautionneusement, elle le mena dans sa chambre, le fit asseoir sur son lit.

« Je dois sortir ce soir, dit-elle. Si je ne rentre pas trop tard, je viendrai prendre de vos nouvelles. »

De retour dans son appartement, elle s'assit dans son fauteuil près de la fenêtre. Son cœur battait plus vite et plus fort qu'à la normale ; et si elle avait dû se préciser à elle-même l'état moral dans lequel elle se trouvait à cette minute, elle aurait dit « l'inquiétude », et peut-être même « la peur ». Une peur rampante... Cet homme aux réactions si imprévisibles, et si excessives, ce névrosé, lui paraissait soudain comme un être capable de tout, y compris de crime... Et elle éprouvait, en même temps que l'appréhension, une manière de soulagement. « Je lui ai porté le grand coup. C'est fini, maintenant. La rupture est consommée ; cette rupture que je ne pouvais me résoudre à provoquer. Me voilà dégagée d'une situation impossible : être l'objet d'un désir ou d'un amour auquel on ne peut pas répondre, et ne pas savoir comment se dégager. Dans quelques jours, il ira mieux, il sera peut-être plus raisonnable, et il finira par se résigner à l'inéluctable. Et moi, je serai libre, enfin. Si j'avais pu prévoir tout cela, je me serais bien gardée de laisser s'établir entre nous ces relations de voisinage et de prétendue amitié. Mais comment aurais-je pu prévoir que le petit fonctionnaire rangé, cet homme falot, allait se prendre d'une passion exclusive et malsaine pour moi ? Les choses sont allées trop loin. A la fois par inconscience de ma part, et aussi par... égard pour lui. Oui, aussi par égard pour lui. Crainte de heurter, de bles-

ser. Mauvaise psychologie. C'est quand on a peur de blesser que l'on risque d'infliger, ultérieurement, les plus irréparables blessures. Il était grand temps de me sortir de ce mauvais pas, c'est fait. »

Elle se prépara pour sortir. Elle avait hâte de s'éloigner, d'être à l'air libre. Dégagée de cette oppressante sensation morale où se mêlaient culpabilité, remords et crainte. Disponible, sans obligation envers qui que ce fût. Elle marchait rapidement allée des Acacias. Elle irait se promener quai de la Souve, puis attendrait au café, place de la République, qu'il fût l'heure de se rendre chez les gens qui l'avaient invitée à dîner — des amis d'Alice Pinsa. Ce ne serait sans doute pas une soirée bien intéressante, mais mieux valait n'importe quelle compagnie, même banale, même ennuyeuse, à la solitude inquiète de sa chambre, séparée d'à peine quelques mètres d'un homme qui souffrait pour elle et qui, à cause de cela, lui inspirait un malaise moral intense. Elle pensa qu'elle se souviendrait de cette journée. Une chose s'était achevée abruptement, ce jour-là. Une chose qui, passé quelques jours, ne laisserait pas beaucoup de traces dans sa vie. Ce ne serait plus bientôt qu'un épisode maladroit et pénible de son séjour à Saint-Clar. Elle se dit qu'on ne pouvait vivre sans infliger des blessures, bénignes ou graves, autour de soi — contre son gré, quelquefois même à son insu. C'était ainsi : une loi naturelle de l'existence. Mais elle savait aussi que tout passe, que tout chagrin s'émousse, que l'oubli vient tout recouvrir. Clément Dauge retrouverait un jour sa quiétude, sa même vie réglée comme une pièce d'horlogerie, préservée de tout risque, ignorant des passions — sa vie si exactement semblable à des millions d'autres vies qui ne semblent tirer leur justification que de leur propre insignifiance... Et ce serait très bien ainsi.

Chez ses hôtes, elle se montra très animée, parla beaucoup et avec verve. « Je fais des frais », se dit-elle. Elle rentra chez elle, satisfaite de sa soirée. Il

était trop tard pour prendre des nouvelles de son voisin. Le lendemain après-midi, elle l'entendit rentrer à son heure habituelle, pas une minute plus tard ni plus tôt. Il avait donc passé sa journée à son bureau. Elle en conclut qu'il était remis de ses émotions de la veille. Allons, tout serait plus facile qu'elle ne l'avait cru. A dix-sept heures, elle alla frapper à sa porte. Il vint ouvrir. Il était comme d'habitude, seulement un peu plus pâle, l'air un peu hagard, ou apeuré. Elle fut frappé par ce visage si ingrat, franchement laid même, presque rebutant. Il l'invita à entrer ; mais elle craignait ce qui allait suivre : une explication peut-être, des récriminations de sa part... Elle ne se sentait pas en état d'affronter cela. Maintenant que le principal était fait, la séparation acquise, elle n'avait plus qu'une hâte : en finir pour de bon, tourner la page. Elle prit le ton ferme, assuré, qui lui était habituel dans ses rapports avec lui, puisque ces rapports, dès le début, avaient été de personnalité dominante à personnalité dominée.

« Non, pas ce soir, à moins que vous ne le souhaitiez expressément. Je préfère laisser passer un peu de temps. Vous déciderez vous-même si vous pouvez reprendre les choses comme elles étaient jusqu'ici, c'est-à-dire continuer à nous voir amicalement, tous les jours. Pour ma part, j'y suis disposée... Non, ce soir, je venais seulement prendre de vos nouvelles. Quand je vous ai quitté hier, vous disiez que vous vous sentiez mal. Je suppose que vous êtes mieux aujourd'hui, puisque vous êtes allé à votre travail. »

Il avait le regard papillotant et trouble comme toujours lorsqu'il était anxieux, intimidé ou apeuré. Il répondit qu'il se sentait mieux en effet.

« Bien, dit-elle. Je vous quitte. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à venir me chercher. »

Le lendemain, un peu avant midi, un employé de la poste vint lui apporter un télégramme signé

Balansun. « Obligé de partir pour Paris. Rendez-vous de lundi annulé. »

Le lundi suivant était le jour où ils devaient se rendre par l'autocar à Langon et, de là, au village où résidaient les parents d'Yves. Peu de temps auparavant, Yves avait fait part à la jeune femme de son projet de s'installer à Paris pour y poursuivre ses études. Son départ précipité devait être lié à ce projet : un professeur réputé, qu'il avait choisi comme maître et guide, l'avait peut-être appelé pour une entrevue.

La semaine s'écoula sans aucun signe d'Yves. Anne commençait à être inquiète. Elle crut pouvoir envoyer un mot à son domicile. Il n'y eut pas de réponse. Elle se rendit à ce domicile, sonna à sa porte. Une voisine, qui sortait à ce moment de son appartement, lui dit que M. de Balansun n'était pas revenu de Paris.

Elle attendit encore plusieurs jours, dans une inquiétude croissante. Que se passait-il ? Elle hésitait à écrire à la famille d'Yves, qu'elle ne connaissait pas. Puis, elle se décida à écrire. Elle expliquait, dans sa lettre, qu'Yves lui avait parlé d'une visite qu'ils feraient ensemble chez eux, mais que, deux jours avant de se rendre à Langon, il avait annulé le rendez-vous et que, depuis lors, elle était sans nouvelles.

M. de Balansun, le père d'Yves, répondit, brièvement, que son fils était retenu à Paris par la recherche d'un domicile et la préparation de ses futurs travaux, et que ses parents n'avaient pas reçu d'instructions concernant Mlle Germond.

Elle ne savait plus quoi penser. Yves avait-il une liaison à Paris (il s'y était rendu plusieurs fois au cours des deux années passées) ? Peut-être s'agissait-il d'un « collage » et était-il parti là-bas pour, justement, y mettre fin. Puis, elle réfléchit qu'elle ne pouvait se prévaloir d'une promesse qu'il lui aurait faite, d'un engagement qu'il aurait contracté envers elle. Depuis son retour d'Allemagne, tout s'était

passé entre eux dans un climat de connivence amoureuse, mais jamais le mot « mariage » n'avait été prononcé par l'un ou par l'autre. Le seul indice concret pouvant laisser entendre qu'il envisageait de lier sa vie à celle d'Anne était ce projet de la présenter aux siens. C'était ainsi, du moins, qu'elle l'avait interprété. Elle avait voulu le croire, sans autre preuve, comme on veut croire ce qui semble une évidence. En fait, Yves ne s'était jamais « proposé », selon l'expression utilisée dans les milieux que Mme Aguirre aurait qualifiés de « comme il faut ». Anne ne pouvait donc pas exiger des explications, ni récriminer, puisqu'il n'avait rien promis.

De toute façon, même s'il s'était formellement engagé, elle n'aurait pas protesté, parce que ce n'était pas dans sa nature : la fierté, le sentiment de sa dignité, le bon goût aussi, lui auraient rendu impossible de prononcer certains mots, de se répandre en reproches, de réclamer quoi que ce fût, comme eussent fait d'autres femmes à sa place. La fierté, un certain orgueil même, étaient ce qu'il y avait de plus fort chez elle, de plus indestructible : une citadelle de diamant. Elle pouvait être humiliée, souffrir de cette humiliation, mais personne ne serait admis à en être témoin. Selon toute vraisemblance, Yves s'était dépris d'elle. Elle se déprendrait de lui, le temps s'en chargerait.

Après une période de trois semaines au cours de laquelle elle avait espacé les visites à son voisin, elle décida brusquement de reprendre le rythme antérieur. Clément Dauge devait, évidemment, se douter que quelque chose était survenu, mais il ne parut pas considérer qu'on dût lui en faire part ; et il n'y fit pas la moindre allusion. Cette discrétion exemplaire rassura la jeune femme et l'inclina vers un retour à leurs relations habituelles. Après tout, elle avait eu quelque estime pour lui, et même un sentiment intermédiaire entre la sympathie et une affection tempérée par une indifférence foncière. S'il n'avait pas été là, elle n'en aurait ressenti aucun

manque. Mais puisqu'il était là... Il avait maintenant, à l'égard d'Anne, une attitude à la fois réservée et empressée, qu'on aurait pu définir comme une amicale déférence : c'était justement cela qu'elle attendait de lui. Pas autre chose. D'un jour à l'autre, elle s'attendait à ce qu'il lui posât une question sur Yves, sur leur mariage, sur la date à laquelle elle se proposait de quitter Saint-Clar, mais rien ne vint. Si bien que, lorsque la rentrée scolaire fut proche, Anne crut ne pas pouvoir différer une explication. Cette explication, elle la fit délibérément succincte, et sur un ton, non point de désinvolture, ce qui aurait paru péniblement affecté, mais de résignation raisonnable et déjà maîtrisée.

« Vous devez savoir, dit-elle, qu'il y a eu rupture entre M. de Balansun et moi. Cette rupture n'est pas de mon fait. Elle est du sien. C'est ainsi. Ce sont des choses qui arrivent : la fragilité des engagements sentimentaux (ici, elle eut un pâle sourire, comme pour s'excuser du cliché)... Je vous sais gré de ne m'avoir jamais posé de question à ce sujet. Je pense maintenant qu'il vaudra mieux n'en plus parler. Je vais donc rester à Saint-Clar et reprendre mes cours à la rentrée. »

Il la remercia de sa confiance. Il paraissait impressionné par la façon si nette, si digne, dont elle s'était exprimée sur un point délicat, qui pouvait être pour elle douloureux.

Il l'était, en effet. Elle avait tant misé sur Yves, tant rêvé à leur vie commune. Elle l'avait aimé aussi, ou elle avait cru l'aimer, ce qui revient au même. Même s'il y avait eu, parfois, chez elle, une appréhension, des réticences... Elle avait éprouvé du désir pour lui. Elle pouvait penser que c'était réciproque. Et il la quittait ainsi, sans un mot, sans un signe... Pourquoi ? Elle ne le saurait jamais. Pendant des semaines, Anne fut minée par l'humiliation et le chagrin.

Peu avant la rentrée scolaire, Mme Carrère l'invita au thé. Elles ne s'étaient pas revues depuis assez

longtemps. Alice vit entrer son amie, hâve, amaigrie. Elles s'embrassèrent. Anne s'assit, et Alice, après quelques secondes d'une contemplation sévère, attaqua :

« Tu as l'air d'une déterrée, dit-elle. Que se passe-t-il ?

— Rien. Pourquoi ?

— Je viens de te le dire : parce que tu as l'air d'une déterrée. Tu es malade ?

— Mais non. J'ai été un peu fatiguée ces jours-ci. Ce n'est rien, ça va passer. »

Alice ne semblait pas convaincue.

« Tu as consulté un médecin ?

— Non.

— Il le faut. Vas-y le plus tôt possible. Tu es en train de filer un mauvais coton. Dis-moi... Tu vas encore te fâcher, mais... ce n'est pas ton zèbre qui te tourmente, j'espère !

— Mon zèbre ?... Tu veux dire... ? Mais non, voyons ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? Tu crois toujours que M. Dauge et moi... ? Tu es vraiment impossible !

— Mais je ne sais pas, moi ! Quand je vois la tête que tu as, je me pose des questions. Ma parole, tu as vieilli de dix ans en quelques jours.

— C'est aimable à toi de m'en avertir. Voilà qui va sûrement me remonter le moral. »

Il lui fallut affronter la rentrée des classes ; et, comme elle l'avait prévu, l'obligation de se rendre tous les matins au collège, le travail, le contact retrouvé avec ses élèves, l'intérêt et le plaisir qu'elle prenait à son enseignement lui firent du bien, restaurèrent peu à peu son état physique. « Au fond, se dit-elle, l'essentiel est là, aimer son métier, le pratiquer au mieux de ses capacités. » On entrait dans l'automne radieux de la région, la saison qu'elle préférait. Elle reprit des forces, le goût de vivre. Son malheur s'éloignait. Il y eut même des jours où elle n'y pensait pas. Et, autour d'elle, le pays essayait aussi d'oublier ses plaies récentes et de s'arranger

avec leurs séquelles. Les règlements de comptes sévissaient dans toutes les villes et bourgades de France. L'épuration tenait toujours ses assises, et, selon certains justiciers, il y avait beaucoup à épurer. La vie quotidienne était aussi difficile qu'avant la Libération : tickets de rationnement, ravitaillement incertain, produits introuvables ; et les prix s'envolaient. Vint 1946, la première année de la paix. Et fin janvier, le général de Gaulle quitta le gouvernement. Une IV^e^ République s'installa. En mai, Churchill fit une déclaration qui impressionna beaucoup Anne, car elle semblait ouvrir une perspective de suspicion, de méfiance hostile en Europe et dans le monde : « De Stettin dans la Baltique à Trieste dans l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent. »

Cette succession ininterrompue de nouvelles créait dans la vie de chacun une sorte de « suspense », comme on le disait des films policiers, un divertissement dont personne ne pouvait plus se dissocier tout à fait ; et Anne, comme tout le monde, en subissait passivement les effets. Il semblait que ce fût là un phénomène nouveau. Certes, la politique avait existé avant 1939, avec ses crises internationales : l'avènement du nazisme, la guerre d'Ethiopie, la guerre d'Espagne... Mais, après 1945, tout s'accélérait, y compris le temps.

En avril de cette année-là, Anne lut dans le journal régional, sous la rubrique consacrée à la commune où habitait la famille Balansun, l'annonce d'un mariage entre le Dr Yves de Balansun, interne des hôpitaux, et Mlle Christiane Barsac, fille du professeur Etienne Barsac, de la faculté de médecine de Bordeaux.

Comme elle pensait que Clément Dauge, abonné à ce journal, avait probablement lu l'annonce, elle lui en parla, le soir même, pour n'avoir pas l'air, en passant la chose sous silence, d'en être affectée.

« Je viens d'apprendre, dit-elle, que M. de Balan-

sun s'est marié. Avec la fille d'un professeur de la faculté de médecine de Bordeaux. Ainsi tout s'explique. Il devait avoir déjà ce projet d'"établissement", comme on dit. C'est drôle, je l'avais prévu, et je pensais même que l'élue serait précisément quelqu'un de ce genre : la fille d'un médecin réputé. »

Elle avait essayé de gommer, dans sa voix, dans l'expression de son visage, toute trace de ressentiment. Après quelques secondes, il demanda prudemment :

« Comment l'avez-vous appris ?

— Par Mme Carrère, qui elle-même l'a su par une amie à elle qui habite Langon, connaît les Balansun et a assisté à la messe de mariage. Je suppose que l'annonce paraîtra dans le journal régional demain, ou après-demain. »

Elle attendit. Dirait-il : « L'annonce a paru dans le journal d'aujourd'hui » ? Il ne le dit pas, ne fit aucun commentaire. Or, elle avait repéré le journal posé sur un guéridon dans un coin de la pièce. Il était plus que probable que Clément l'avait déjà parcouru. Il devait avoir ses raisons (lesquelles ?) de se taire sur ce point. Elle sourit intérieurement : « Comme nous mentons bien l'un et l'autre. »

Pendant les jours, les semaines qui suivirent, il ne fut fait, de part et d'autre, nulle allusion à Yves de Balansun. Etait-ce, chez Clément, la répugnance à revenir sur une chose qui avait été particulièrement douloureuse pour lui ? La volonté d'oublier l'existence d'un être qu'il avait dû haïr ? Le souci de ne pas remuer ce passé, puisque, désormais, tout danger s'était éloigné, puisque le malheur avait été provisoirement conjuré ? « Je ne le saurai jamais, pensa-t-elle, mais l'un de ces motifs, ou les trois ensemble, doit être présents dans sa tête et son cœur. Seulement, voilà : on ne peut jamais savoir exactement ce qu'il y a dans la tête et dans le cœur des autres. »

Pour elle, la souffrance, la déception éprouvées six

mois plus tôt laissaient de fortes traces, mais sous une forme déjà presque impersonnelle, comme si elles n'étaient pas liées à un visage, comme si elles étaient seulement une déception et une souffrance provoquées, non par un être humain, mais par des circonstances extérieures, fortuites : quelque chose que l'on espérait, sur quoi l'on comptait, ne s'était pas produit. Il s'agissait d'un échec, d'un ratage. « J'aurais dû construire une autre vie, cela ne s'est pas fait. Je voulais changer de milieu, de cadre. Je n'y ai pas réussi. J'avais envie de quitter Saint-Clar. J'y suis encore. »

Puisque c'était cela qu'elle pensait, et non point : « L'homme que j'aimais m'a quittée », c'était sans doute qu'elle ne l'aimait plus, ou, du moins qu'elle était en train de l'oublier — mais alors, une autre question se posait : « Est-ce que je l'ai vraiment aimé ? Ou est-ce que j'ai cru l'aimer ? N'était-ce pas une illusion ? Ou le désir de s'arracher à l'ennui quotidien ? »

Elle s'en arracherait — plus tard. Elle n'allait pas rester à Saint-Clar au-delà de l'année scolaire, qui était maintenant largement entamée. Elle chercherait un poste ailleurs, dans une autre ville, peut-être à Paris. L'avenir, après tout, restait ouvert, bien qu'elle ne fût plus très jeune. Vingt-neuf ans, en ce milieu du XX^e^ siècle, ce n'était pas, comme au temps de Balzac, la fin de la jeunesse pour les femmes. Elle pouvait compter encore sur dix ou quinze ans... Elle avait retrouvé sa silhouette et son visage d'avant le « malheur ». Même l'implacable Alice Pinsa, lors d'une rencontre récente, avait dû le reconnaître : « Tu as récupéré. Tu n'as plus l'air d'une déterrée, maintenant. Tu as même rajeuni, ma parole ! Tu t'es fait arranger la binette dans un institut de beauté ou quoi ? »

Le printemps approchait. Encore un mois, et la ville serait ensoleillée, la campagne alentour, verdoyante, la forêt de pins, embaumée, et sur les beaux jours, l'espoir renaîtrait.

Une période de calme un peu languide, une sorte de convalescence morale, ou sentimentale, s'établit pendant cette année 1946, qui était aussi, pour le pays, une phase de lent et pénible retour à une vie normale. Pour Anne, à l'arrière-plan : les rêves ou l'attente d'un avenir autre, plus vivant, plus épanoui, plus heureux, un avenir qui offrirait un autre cadre, d'autres perspectives, un amour peut-être, ou, à défaut, des amours ; dans l'immédiat, la continuation de ce qui existait déjà depuis octobre 1940 : Saint-Clar, le collège, les cours, la correction des copies, Alice Pinsa, quelques vagues relations « mondaines », et l'amitié de Clément Dauge, si l'on pouvait appeler « amitié » ce rapport ambigu, inégal — une routine engrisaillée — d'un ennui latent ou toléré. La délivrance serait pour bientôt, pour demain. Aujourd'hui, les choses présentaient une certaine pesanteur ; mais, dans les visites quotidiennes à Clément, de sensibles modifications, peu à peu, s'étaient produites. De jour en jour, il se montrait plus familier avec Anne, comme s'il jugeait que, la crise passée, le danger provisoirement conjuré, leur amitié pouvait s'exprimer sans contrainte. Il interrogeait beaucoup la jeune femme sur ses travaux, ses lectures, sur son expérience antérieure à Saint-Clar, sa famille, son adolescence à Bordeaux. Jamais une allusion à Yves de Balansun, relégué dans les ténèbres extérieures où son souvenir finirait par se dissoudre. En revanche, l'intérêt passionné qu'il portait à la vie d'Anne semblait n'avoir pas de limites ; et, bien qu'elle fût très attentive à tout ce qui pouvait porter atteinte à son intégrité, mettre en péril son autonomie, son indépendance, bien qu'elle fût presque farouchement résolue à préserver le quant-à-soi *(noli me tangere !)* qui maintenait entre elle et les autres une impalpable distance, cette curiosité inassouvissable et envahissante que lui témoignait Clément créait entre eux une intimité un peu moite, qu'elle tolérait, parce qu'il est agréable d'être l'objet d'une sollicitude ininter-

rompue, de sentir que l'on revêt, pour un être humain, une importance unique ; et même lorsque la curiosité de son voisin rôdait prudemment autour du domaine en principe interdit (les aspirations sentimentales ou sexuelles, les expériences érotiques...), elle se laissait aller à des allusions, à de semi-confidences, sans se rendre compte ou sans vouloir se rendre compte que les complaisances, même contrôlées, l'enveloppaient insidieusement d'un cocon de fils de soie dont elle ne pourrait plus se dégager.

L'adoration perpétuelle de Clément lui permettait de maintenir entre eux le rapport de domination qu'elle avait établi, d'instinct, dès la première minute où ils s'étaient rencontrés. Dès cet instant, elle savait déjà qu'elle le dominait, comme par l'effet d'une loi naturelle qui répartirait à chacun sa place dans le réseau compliqué des relations humaines, qui assignerait à chacun son rôle, celui de déité ou de fidèle, de suzerain ou de vassal, de maître ou d'esclave. Et Clément avait semblé se plier docilement, humblement, à cette manière de prédestination.

Avec lui, elle donnait libre cours à son penchant pour la moquerie, à son sens critique, alors qu'elle les réprimait, par timidité ou doute de soi, lorsqu'elle se trouvait en présence de personnes qu'elle ne connaissait pas bien, ou dont elle savait que, n'ayant pas les moyens intellectuels de l'estimer, ils ne pouvaient être impressionnés par elle. En Clément, au contraire, elle percevait des capacités mentales moins grandes que les siennes, sans doute, mais suffisantes pour faire de lui un interlocuteur éclairé. Elle devenait alors une vedette consacrée qui exécute un numéro, avec la certitude que son public sera sous le charme. Le fait que ce public se réduisait à un seul spectateur ne diminuait pas le plaisir qu'elle retirait de sa « performance », comme on commençait alors à désigner le jeu d'un acteur professionnel. N'importe quoi, le moindre incident

de la vie quotidienne, les remous de l'actualité, les personnes au milieu desquelles ils vivaient ou les personnages dont la presse les entretenait (et l'échantillonnage allait de Mme Aguirre, leur propriétaire éprise de bon genre, à André Gide, qui avait mauvais genre, mais à qui le prix Nobel venait toutefois d'être attribué ; d'Alice Pinsa, qui répandait son venin avec autant de précision qu'une seiche son encre, à Staline, qui instaurait entre l'Est et l'Ouest un climat de guerre froide).

« Vous voyez, aujourd'hui, dans le monde occidental, l'immoralisme est la voie royale vers les honneurs. Ceux qu'on stigmatisait hier du nom de pervertisseurs, on les qualifie maintenant de libérateurs. Socrate a été condamné parce qu'il était accusé de corrompre la jeunesse. Pour le même crime, Gide est condamné à devenir le grand écrivain officiel, le "poète lauréat" de la IV^e^ République. Sa ciguë à lui, c'est le prix Nobel. »

Clément était scandalisé par ces vues, qui lui semblaient peu orthodoxes. Il ne goûtait pas beaucoup d'agrément à lire Gide, mais il ne l'en considérait pas moins comme l'un des grands noms de la littérature française ; et maintenant que le Nobel l'avait couronné, il n'était pas question de mettre en doute sa royauté littéraire. Le Nobel, dites donc !...

Un autre propos d'Anne le choquait, sans qu'il osât l'avouer. C'était l'idée qu'elle se faisait des partisans français de l'U.R.S.S. communiste, notamment de ceux qui se décoraient eux-mêmes du nom d'« intellectuels ».

« Ce sont des bourgeois, disait-elle. Ils sont nés bourgeois, ils vivent en bourgeois, ils pensent en bourgeois. Or, depuis longtemps, en France, depuis Flaubert, Baudelaire, Rimbaud, Monnier et cent autres, ce qui est bourgeois est décrié, vilipendé, ridiculisé. Alors, pour se dédouaner, ces intellectuels soutiennent un régime totalitaire qui est censé émaner du prolétariat et défendre la classe ouvrière. L'U.R.S.S. est loin, l'adhésion à ce régime ne repré-

sente pas un grand risque, en France. Au XVIIIe siècle, quelques années avant la Révolution, les aristocrates français épousaient les thèses d'une "philosophie plébéienne", comme disait l'un d'eux. C'était une mode, un snobisme : on appartenait à l'élite des gens éclairés. Les aristocrates parisiens ont fait un triomphe au *Mariage de Figaro*. Il y a aussi l'attrait qu'exercent, sur beaucoup d'écrivains, les puissances qui montent. Si le communisme s'installait en France, on les verrait se rallier en masse, avides d'être du côté du pouvoir. Dans le cœur de tout écrivain progressiste, un commissaire du peuple attend son heure et rêve de sévir. »

Clément était, de cœur et de bulletin de vote, socialiste ; l'irrévérence d'Anne l'offusquait. « Vous êtes une réactionnaire », lui disait-il, en affectant de s'en amuser. Mais elle savait bien que, pour lui, « réactionnaire » constituait une injure suprême ; être réactionnaire, en France, dans les premières années de l'après-guerre, alors que le parti communiste, tout-puissant, exerçait une véritable terreur intellectuelle, constituait presque le dernier degré de l'abjection.

Or, Anne se rendait compte que Clément Dauge avait maintenant besoin d'être stimulé : c'était devenu son élixir de jouvence. Il n'avait jamais su ce que c'était que vivre. Il avait passé plus de la moitié de son existence dans une sorte de torpeur, d'hibernation mentale et affective. Avec la présence d'Anne auprès de lui, tout se réveillait à la fois : la curiosité, la sensualité (laquelle, à vrai dire, Anne le soupçonnait, avait toujours été présente, et même lourdement présente, mais refoulée, refusée, réprimée), un appétit de vivre, de s'affirmer aussi. Elle lui faisait, à chaque instant, un cadeau magnifique et empoisonné : celui de sa propre vitalité, de sa propre joie de vivre, de ses appétits, de son amour de la jeunesse et de la beauté. Cadeau empoisonné, parce que, pour lui, maintenant, c'était trop tard. Parce qu'il n'avait ni l'apparence physique, ni la séduction,

ni l'éclat, ni aucune des qualités qui lui auraient permis de jouir à fond de ce cadeau, de vraiment se l'approprier, l'incorporer à sa substance. L'air qu'il respirait auprès d'Anne était trop riche en oxygène : il le saoulait. Et Anne commençait à croire que son devoir d'amie était justement de lui fournir, sans contrepartie, sans véritable échange, cet oxygène vivifiant : cela s'imposait, comme une fonction qui entrait nécessairement dans le statut de leur amitié ; et elle ne songeait pas à s'en étonner, ni à le contester, puisqu'elle-même, enfin, prenait plaisir à jouer, auprès de Clément, ce rôle d'éveilleur.

A ce stade de leurs relations, les occasions de dissentiment étaient rares, ou très fugitives. Comment se seraient-ils opposés, puisque chacun restait sagement dans son rôle : Anne, dispensatrice généreuse d'un enseignement précieux, petit Zarathoustra femelle enseignant une audacieuse, une dangereuse sagesse ; Clément, bénéficiaire admiratif, humble et reconnaissant de cette manne ? Les jours, les mois se succédaient selon un rythme lent, paisible. Il y avait souvent des moments heureux, à peine troublés, quelquefois, pour Anne, par des arrière-fonds d'atonie ou d'ennui, qu'elle percevait vaguement, comme une faible musique nostalgique. A la surprise d'Anne, le disciple se révélait, non point, certes, comme digne du maître, mais relativement doué, porteur de promesses. « Quels progrès depuis six ans ! se disait-elle. Ce n'est plus tout à fait le même homme. » Cette année-là, elle se trouvait si bien à Saint-Clar qu'elle ne prit pas la peine de solliciter un autre poste ailleurs. « Je peux bien attendre l'année prochaine... J'ai trente ans, c'est vrai. Mais, après tout, je *n'*ai *que* trente ans. Et puisque Saint-Clar m'est devenu, maintenant, familier... » Cette disposition faisait la part à l'indolence, Anne s'en rendait bien compte, mais était-ce si grave ? Mieux valait être indolente qu'agitée. C'était, en tout cas, plus gracieux.

Pourtant, des ombres, parfois, venaient troubler

ce tableau de la félicité provinciale. Des menaces, peut-être... Clément semblait sortir de la réserve qu'il s'était efforcé d'observer depuis la rupture d'Anne avec Yves. La familiarité croissante de leurs relations stimulait en lui, vraisemblablement, un désir de rapprochement, d'intimité plus étroite, qui s'étendrait au domaine interdit, celui de la sensualité — à des tentatives de contacts physiques, redoutés par Anne. Il avait su, pendant trois ou quatre mois, combattre le désir qu'il avait d'elle : mais ce désir se manifestait de nouveau, avec une violence sourde, selon le mécanisme bien connu qui commande le retour en force de ce qui a été trop longtemps nié ou réprimé. « S'il recommence à me solliciter, essayer de me toucher, de me caresser, de m'embrasser, je ne le supporterai pas. Les choses deviendront impossibles. » Elle savait qu'elle ne pourrait pas se résoudre à lui céder : « Le contact physique avec vous me répugne. Tant que vous restez à distance de moi, je peux composer avec cette répugnance ; je peux oublier que la seule pensée d'être dans un lit avec vous me fait me rétracter d'horreur. Mais dès que votre visage se rapproche du mien, dès que je vois en gros plan cette face blême, sans lèvres, ce regard myope dilaté par une obsession, une pensée fixe, j'ai envie de crier et de m'enfuir. » On ne pouvait pas jeter cette vérité meurtrière à un homme qui était devenu, vraiment, un proche. Alors, si Clément ne renonçait pas à l'obsession, à l'idée fixe, faudrait-il, encore une fois, rompre avec lui, interrompre encore une fois leur commerce amical, peut-être même quitter la maison, le quartier, s'installer ailleurs, le plus loin possible ? Et elle pensait que ce dilemme, depuis l'aube du monde, avait dû se poser à des millions de femmes, qui subissaient en silence, parce qu'elles croyaient que c'était la loi commune, le contact physique, absolument répugnant pour elles, d'un homme qu'elles n'aimaient pas, qu'elles n'avaient pas choisi. Cette résignation immémoriale des

femmes se perpétuait encore, pour la plupart d'entre elles. Auraient-elles jamais le droit, un jour, de la rejeter, de vivre, comme les hommes, en conformité avec leurs désirs, leur amour ?

Un jour, en la regardant fixement, il lui avait dit, à brûle-pourpoint, comme s'il faisait cette constatation à l'instant même : « Vous ne changez pas. Vous avez toujours le visage de vos vingt ans. On croirait que le temps n'a pas de prise sur vous. » Dans ces mots, qui pouvaient exprimer l'admiration, et même la tendresse, Anne crut percevoir quelque chose d'autre, une autre note, une suggestion d'envie un peu âcre : « Pourquoi bénéficiez-vous d'un tel privilège ? Pourquoi ne vieillissez-vous pas, alors que, moi, je vieillis ? Qu'est-ce qui justifie cette injustice ? »

Le malaise qu'elle avait ressenti, dès les premiers jours, à être vue avec lui, subsistait en elle ; cela aussi était un sentiment qu'elle n'avait pas réussi à surmonter, justement parce qu'il était lié à la répugnance physique. « Si je l'aimais, je n'aurais pas honte d'être vue avec lui. »

Après avoir longtemps hésité, elle lui parla d'un projet qu'elle avait de chercher un autre poste, « sans doute à Bordeaux, dit-elle, pour me rapprocher de mes parents, qui commencent à se faire vieux et qui sont seuls, maintenant que ma sœur est mariée et réside à Tours ». Elle vit aussitôt la figure de son voisin se décolorer, se vider de son sang, et le regard prendre une expression d'angoisse hébétée, comme lorsqu'elle lui avait annoncé son mariage avec Yves de Balansun. Même réaction de stupeur, même paralysie de tout l'être, devant cette perspective effrayante : une vie sans Anne à son côté, la perte irréparable d'une présence devenue vitale. Dans ces moments de panique, il était, pendant plusieurs minutes, incapable d'articuler un son. Enfin, il éleva la voix — un murmure étranglé : « Bordeaux n'est pas si loin d'ici, vous pourriez... — Si, tout de même, dit-elle vivement. Habitant Bordeaux, ils me

sauront tout près d'eux, je pourrai les voir trois ou quatre fois par semaine. Restant ici, je ne le pourrai pas. »

Elle-même avait peine à parler. Elle se sentait coupable, d'abord parce qu'elle savait qu'elle était en train de le torturer, ensuite parce qu'elle mentait : son projet n'était pas de s'installer à Bordeaux près des siens, de revenir à ses origines, à son point de départ, se lover dans un passé d'où elle voulait, au contraire, s'évader à jamais. Son projet était de chercher un nouveau poste à Paris ou à l'étranger, de recommencer ailleurs quelque chose d'autre — elle ne savait trop quoi, mais autre chose. Depuis des mois, elle rêvait de Paris. Clément le savait bien. Là où elle se réclamait d'un devoir filial (« être auprès de mes parents »), il comprenait, lui, désir d'évasion, c'est-à-dire une autre vie, un autre milieu, des liaisons peut-être, des « aventures », un amour... Et cela, c'était totalement impossible à envisager, à accepter.

Deux jours après qu'elle lui eut parlé de son projet, il tombait malade : une soudaine crise de rhumatisme, expliqua-t-il. Par remords, par sens du devoir, elle ne bougeait presque pas de son chevet. Elle lui fit prendre ses remèdes, lui prépara ou lui apporta ses repas, aidée par Mme Aguirre, ivre de dévouement et de zèle. Parallèlement, elle faisait les démarches pour essayer d'obtenir un poste à Paris, dans une des trois institutions libres dont elle avait recueilli les adresses. Deux de ces institutions lui répondirent que leur personnel était au complet, elles ne recrutaient pas de nouveaux professeurs pour la prochaine rentrée scolaire. La troisième disposait d'un poste ; mais le traitement offert était nettement inférieur à celui qu'elle recevait au collège Jeanne-d'Albret. En outre, l'établissement parisien se trouvait dans un quartier de l'est de Paris, très éloigné du centre, et qu'Anne imaginait désolant de laideur et d'ennui. Il ne valait pas la peine de changer. Anne pensa qu'elle profiterait des proches

vacances de Noël pour passer trois ou quatre jours à Paris. Elle se rendrait compte sur place des possibilités qui pouvaient s'offrir. Il ne fallait pas s'engager à l'aveuglette, sans avoir pris connaissance en détail de ce que l'on lui proposait : quartier, facilités de transport, logement, avantages et inconvénients du nouveau poste.

Elle dit à Clément :

« J'ai une amie à Paris, qui m'invite à passer quelques jours chez elle au moment de Noël. J'ai assez envie d'accepter, je ne suis pas allée à Paris depuis 1939, huit ans déjà ! Je suis curieuse de voir ce que c'est aujourd'hui, si la ville a beaucoup changé, comment les gens vivent, et tout cela. A mon retour, je m'arrêterai à Bordeaux chez mes parents, puis reviendrai à Saint-Clar le 31 décembre. Nous pourrons fêter la veille du premier de l'an ensemble. »

Elle ne mentionna pas ses projets de recherche de poste. Ç'aurait provoqué un drame. Clément, couché dans son lit, la regardait avec un air d'infinie tristesse (« son regard de chien battu », pensa-t-elle).

« Vous voulez donc vous évader à tout prix ? murmura-t-il.

— M'évader ? dit-elle, riant d'un rire un peu forcé. Une absence de cinq ou six jours ! Ce n'est pas une évasion. Tout juste une escapade. Comprenez : je suis curieuse de voir si les choses ont changé, si les six années de guerre et d'occupation ont vraiment été une coupure, comme cela s'était produit entre 1914 et 1920 — je parle d'après ceux qui ont vécu cette période. Et cela, on ne peut le voir vraiment que de Paris. Ici, en province, le changement est sans doute plus lent, plus tardif... Allons, ne faites pas cette tête-là ! Puisque je vous dis que nous fêterons le premier de l'an ensemble... !»

Dans le train du soir qui la conduisait à Paris, elle frémissait d'attente joyeuse, comme une enfant. Il lui semblait qu'après le long intermède provincial et

un peu renfermé de Saint-Clar, elle allait reprendre contact avec le monde nouveau, le monde vivant de l'après-guerre, où toutes les perspectives s'ouvraient devant elle. Elle avait tout à découvrir. Cinq jours de disponibilité totale ! Elle se promènerait à loisir dans les quartiers qu'elle avait aimés lors de précédents séjours. Elle visiterait des galeries d'art, irait au théâtre (il y avait une pièce de Sartre qu'elle tenait absolument à voir), au cinéma (exclusivement dans les salles des Champs-Elysées). Pour être « au centre de tout », elle avait retenu une chambre dans un hôtel proche de la place de la Sorbonne, laquelle, en 1939, pour la petite étudiante qu'elle était alors, avait représenté le nombril de l'univers. Elle irait aussi faire une visite à une cousine lointaine, établie à Paris depuis des années. Une seule visite, pour une heure, tout au plus — elle n'avait pas de temps à perdre. Ainsi, lorsque à son retour Clément l'interrogerait sur son séjour, elle pourrait lui parler avec quelque précision de cette amie qui était censée l'avoir invitée. C'est plus facile de mentir quand on peut fournir quelques détails vrais, concrets...

Sa démarche auprès de l'organisme qui centralisait les demandes d'emploi dans l'enseignement libre se révéla plus que décevante. Rien de ce qu'on lui proposait ne l'attirait : des postes dans des banlieues déshéritées ou des arrondissements périphériques qu'elle trouvait sinistres. Elle renonça. Tant pis, Saint-Clar ferait l'affaire encore un an ou deux, ou davantage, jusqu'à ce que se présentât une offre vraiment séduisante.

Elle se promena beaucoup, heureuse quand le regard d'un homme jeune l'effleurait au passage, ou prenait soudain une acuité sur le sens de laquelle on ne pouvait pas se tromper. « Je suis encore jolie, encore désirable... » Elle se rappelait l'anecdote de Mme Récamier, constatant qu'elle avait vieilli, puisque les petits ramoneurs ne sifflaient plus d'admiration sur son passage. On ne sifflotait pas

sur le passage d'Anne, cela ne se faisait plus, mais on la regardait, et souvent avec insistance.

Elle voulut voir ce qu'était le quartier de Saint-Germain-des-Prés, devenu célèbre dans la presse à la suite d'un article où l'on disait notamment qu'il était « le fief de l'existentialisme ». Il était beaucoup question des « caves », c'est-à-dire des sous-sols où l'on dansait. Anne passa une journée entière entre les cafés aux noms connus depuis 1920, dîna dans une brasserie fréquentée, disait-on, par des auteurs illustres et des hommes politiques de premier plan ; mais, ce soir-là, elle ne reconnut aucun visage dans le public anonyme. « Evidemment, si je m'attendais à voir ici Malraux, Mauriac ou d'autres, en rang d'oignons, comme sur un stand de foire... Je suis vraiment une cruche de province, une "pecque", comme on dit dans Molière. Les vrais célébrités ne se commettent pas à la parade. » Elle était frappée par le changement qui s'observait dans l'allure, les manières, le langage des jeunes gens. Ces garçons et filles vêtus uniformément de noir, si dégagés, si désinvoltes, n'avaient presque plus rien de commun avec « ceux de ma génération, ceux que j'ai connus avant 1940 ». C'était presque une autre espèce. Les « zazous » eux-mêmes faisaient maintenant figure de types surannés : c'était l'Occupation, avant le déluge... Comme tout allait vite, désormais ! Elle enviait l'apparente liberté de ces « jeunes », mais elle n'était pas sûre de les trouver plaisants, sympathiques. Elle humait dans l'air du temps quelque chose comme une arrogance intellectuelle, une parade de subversion et d'insolence, une sorte d'autoadoration proclamée. Dans ce carrefour exigu dominé par un clocher roman, les silhouettes noires des « jeunes » se mouvaient comme les propriétaires ou les seigneurs du lieu.

A son retour à Saint-Clar, elle alla rendre compte de son séjour parisien à son voisin. Oui, très agréable. L'amie s'était montrée charmante, le mari aussi. Elle avait pu aller au spectacle, et aussi à

Saint-Germain-des-Prés, un spectacle en soi, également. Elle décrivit tout, avec vivacité et une ombre d'agressivité. « Ces jeunes gens se prennent pour le sel de la terre, apparemment une énorme prétention. On ne sait sur quoi elle repose... Quand on contemple cette faune vêtue de noir, on ne peut s'empêcher de se dire que l'on est vraiment entré dans une ère nouvelle, comme vous m'aviez dit un jour... Ils m'ont fait l'impression d'être, eux aussi, une espèce nouvelle. »

Clément, qui l'observait avec sa curiosité habituelle, murmura :

« Il semble que cela vous rende nostalgique...

— C'est vrai. Je le suis, un peu.

— Pourquoi ?

— J'ai le sentiment d'être exclue.

— Exclue ? Je ne vois pas pourquoi vous le seriez.

— Parce que je n'ai plus vingt ans depuis longtemps. Or, désormais, c'est d'avoir vingt ans qui va compter plus que tout. »

« Il me semble, dit Clément Dauge, que l'amitié a ses obligations.

— J'ai l'impression de remplir les miennes en ce qui vous concerne.

— Vous savez bien que je ne reçois pas de vous ce que je voudrais...

— Vous voulez dire sans doute des satisfactions d'ordre sensuel ?

— Je crois que, de loin en loin, vous devriez m'accorder... Ce que je demande est peu de chose.

— Mais c'est précisément ce qui me coûterait le plus. Je vous l'ai déjà dit : un contact physique entre nous n'est pas possible. Je suis désolée d'avoir à vous le dire encore une fois, je sais bien que c'est pénible à entendre, mais votre insistance...

— Vous acceptez une amitié qui est toute de dévouement et vous vous refusez à une chose qui serait sans grandes conséquences pour vous. Ce ne serait même pas personnalisé. Les caresses peuvent

être anonymes. Vous ne voulez rien donner. Mais l'amitié est un échange, ou elle n'est rien. »

Il parlait sur un ton calme, presque neutre, comme s'il débattait de sujets indifférents. Ce n'était pas la première fois que cet échange de répliques avait lieu. Depuis des mois déjà, Clément s'efforçait de convaincre la jeune femme que, puisqu'il y avait entre eux inégalité de sentiments (d'un côté, affection ardente et totale, compliquée de désir physique, de l'autre, quelque chose de beaucoup plus tempéré : un commerce amical, dénué de chaleur affective), le devoir du moins épris des deux aurait consisté à compenser cette inégalité par certains abandons, par des complaisances destinées à apaiser celui qui donnait le plus et recevait le moins. Il revenait sur ce thème à la moindre occasion, avec une obstination inlassable, comme si ce qu'il exigeait là était à la fois normal et moral : une obligation à laquelle n'importe qui se serait plié de bonne grâce. Cela faisait la substance de discussions qui pouvaient durer des heures, jusqu'à ce que la jeune femme, au bord de la crise de nerfs, demandât grâce, ou mît brusquement un terme au supplice en quittant la place, en regagnant sa chambre, où elle s'enfermait à double tour. Mais Clément ne cédait pas. Il recommençait le lendemain ou la semaine suivante ; et il avait à sa disposition, pour conduire ce chantage, une didactique tortueuse, toujours la même, où il était impossible de découvrir la faille. Anne songeait à la façon dont certains grands auteurs justifiaient tous leurs errements en s'arrangeant pour avoir toujours l'air de victimes devant les autres, lesquels étaient nécessairement de mauvaise foi : ces adorateurs d'eux-mêmes, Jean-Jacques Rousseau, Gide, prêts à n'importe quel raisonnement retors pour justifier leur débauche ou leurs vices. Anne se révoltait contre le chantage, ou elle ne voulait voir qu'une adhésion aveugle à son désir. Elle se révoltait avec violence parfois, lançant des mots, des formules qui frappaient Clément de plein

fouet, le lacéraient à vif ; et elle regardait souffrir, les yeux fulgurant de détestation, cet homme laid, dénué de tout attrait physique, qui voulait qu'elle consentît à se livrer à lui, alors qu'elle-même rêvait, en vain, à des jeunes hommes désirables. La minute suivante, frémissante de remords, elle s'accusait de cruauté, voire de sadisme, et cherchait un moyen de réparer la souffrance qu'elle venait d'infliger. Mais il lui était très difficile de revenir, d'un seul élan, sur des sentiments, des paroles, des actes, éprouvés, proférés, accomplis quelques secondes plus tôt — très difficile de se donner un démenti à soi-même. Seuls les saints parvenaient à ces sommets de détachement, les saints, et aussi les enfants, parce qu'ils n'ont pas d'amour-propre. Alors, elle partait, laissant Clément paralysé de douleur sur son fauteuil ; elle rentrait chez elle, encore profondément troublée, ne sachant plus où elle en était de ses relations avec cet homme, et ce qui devait l'emporter : qu'elle demeurât elle-même, fidèle à sa nature, à ses désirs et à ses aversions, hostile à toute tentative d'annexion par qui que ce fût ; ou bien, de renoncer héroïquement, céder au chantage exercé sur elle — y céder par pitié, lassitude, devoir. Ou par la croyance selon laquelle il existe, en effet, à l'égard de l'amitié ou de l'amour qu'on vous porte, des obligations morales ou affectives, la nécessité d'un certain don de soi ? Ainsi, d'une semaine à l'autre, d'un mois, d'une année à l'autre, oscillait-elle, selon les jours, entre égoïsme résolu et conscience malheureuse, entre indifférence et vague élan, entre répulsion et compassion.

De temps en temps, elle s'interrogeait : cette conception de l'amitié comme devoir, sur quoi reposait-elle ? L'amitié (ou l'amour) est un élan heureux et libre, ou elle n'est rien d'autre qu'une convention, une sorte de contrat provisoire qui « arrange » les deux parties en présence. Que signifiait cette culpabilité indéfinissable dont Anne ressentait les effets et subissait le malaise ? D'où émanait-elle ? Quand

s'était-elle déclarée, comme une tare morale ? Anne essayait de repérer, dans sa propre vie, dans ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, l'émergence de ce mal. Elle ne pouvait que supposer : « Il a toujours été là, mais innommé, indésirable, innommable... » Et elle concluait que le monde intérieur n'est pas un théorème que l'on puisse démontrer, un problème algébrique que l'on puisse résoudre. Peut-être ne découvre-t-on ce que l'on est vraiment que très tard dans la vie, lorsque le Temps finit par nous arracher tous les faux-semblants qui nous dérobent notre propre vérité... Mais avons-nous une vérité ?

Ainsi, une situation qui aurait pu paraître impossible se prolongeait-elle, en dépit des contraintes qu'elle imposait. Elle se prolongeait comme se prolongent les unions malheureuses et indestructibles, les supplices quotidiens et familiers auxquels on pourrait mettre un terme par la fuite. Mais peu nombreux sont ceux qui osent fuir.

Autour de Clément et d'Anne, le monde essayait de retrouver des assises solides. On se rendait compte qu'il avait été, à certains égards, plus facile de vivre six ans de guerre et d'Occupation qu'il ne le serait de vivre dans la paix retrouvée. Sous l'Occupation, il s'agissait uniquement de survivre jusqu'à l'inéluctable défaite allemande. La paix, il s'agissait de l'inventer chaque jour à nouveau. L'actualité, les nouvelles, le devenir du siècle, le « ce qui se passe », pour la première fois dans l'histoire de l'espèce, prenait, dans l'esprit de tous, une importance nécessaire et démesurée. On était accroché aux événements non seulement parce qu'ils pouvaient modifier la vie de chacun, mais surtout parce qu'ils étaient *là*, qu'on ne pouvait ni les contourner ni les oublier, et enfin (et ce n'était pas la moindre raison) parce qu'ils constituaient le divertissement majeur, celui qui dispense de vivre. On s'intéressait aux changements de gouvernement, à la tension accrue entre les nations libérales et le bloc communiste (« la guerre froide »), un peu comme à des évé-

nements analogues aux sports, aux spectacles, aux variations des modes. Il y avait les grands matches de football, les films nouveaux dont on parlait. Le new-look, et un ouvrage à grand retentissement, *Le Deuxième Sexe ;* et il y avait la famine aux Indes, un raz de marée au Japon, une guerre civile ailleurs, une déclaration de De Gaulle, et ce dissident russe qui dénonçait l'oppression soviétique, et qui, parce qu'il avait « choisi la liberté », était honni, vilipendé, exécré par les grandes consciences de la gauche.

Il y avait aussi la grande force de stabilité ou, selon les points de vue, d'inertie, qui les retenait rivés à leur routine quotidienne, à la répétition, jour après jour, des mêmes conduites : leur métier. L'horaire de chacun était immuable. Il ne pouvait être question de se permettre un retard au bureau, à l'école, de manquer à ses obligations professionnelles pour se promener au bord de la Souve, ou dans le jardin public, pour, simplement, être disponible, se détendre, respirer, se sentir vivre. Anne avait, au collège, des emplois du temps très stricts ; elle n'aurait pas songé à s'y dérober. A chaque rentrée, le grand problème était d'obtenir un « creux » dans la semaine, par exemple un jour entier de loisir, en dehors du samedi et du dimanche. C'était la préoccupation majeure qui revenait ponctuellement à la fin septembre, avec la chute des premières feuilles. Anne préparait toujours très méthodiquement ses cours, encore plus méthodiquement que pendant les années de guerre et d'Occupation, parce qu'il était devenu plus difficile de susciter l'attention des élèves et d'imposer la discipline. Ce changement dans le climat moral des classes, elle l'avait constaté au cours des deux ou trois premières années après la Libération ; d'une année à l'autre, il lui parut plus sensible, parfois, même, presque spectaculaire. Ses élèves n'étaient plus les sages petites jeunes filles d'avant 1945. Un courant semblait circuler entre elles, qui les rendait moins attentives, moins dociles, plus ouvertes aux attraits de l'extérieur, à ce monde

qui évoluait lui aussi, très vite, apportant chaque jour sa brassée de nouveautés, déployant des perspectives de liberté plus grande, de satisfactions plus âprement recherchées. Elles étaient promptes à la critique, à la « remise en question » (comme l'on commençait à dire) de l'ordre établi — avec une veine de moquerie qui démoralisait Anne, lui communiquait même une certaine appréhension. Par exemple, elles se permettaient de l'interrompre au milieu d'un cours magistral, ce qui ne s'était jamais produit et n'aurait pu se produire avant 1945, quand ces jeunes filles savaient que le pays était opprimé, qu'il fallait donc être solidaires les uns des autres, que le travail scolaire était non seulement une nécessité, mais un privilège, et qu'elles avaient bien de la chance d'avoir pour professeur de français une jeune femme qui paraissait à peine plus âgée qu'elles, qui était jolie et souriante, et semblait heureuse de les enseigner, de leur faire partager ses enthousiasmes littéraires.

Anne n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le travail de Clément dans son bureau à l'Enregistrement et n'avait jamais manifesté de curiosité sur ce point. Un soir où Clément et elle avaient projeté de dîner dans un restaurant de la ville (celui qui avait pratiqué le « marché noir » pendant la guerre, et qui était devenu un des établissements cotés de la région), il fut décidé qu'elle irait le chercher à son bureau et qu'ils se promèneraient au bord de la Souve en attendant l'heure du dîner. Elle fut surprise de voir un Clément qu'elle ne soupçonnait pas, l'air plus assuré (il occupait un poste de direction) et, simultanément, plus jovial (il semblait qu'il y eût, entre lui et ses collègues, un répertoire de plaisanteries et d'allusions qu'Anne ne comprenait naturellement pas et ne pouvait donc apprécier : elles lui parurent insipides, ou carrément sottes, mais elle se dit qu'il fallait tenir compte de ces complicités dans l'amusement qui produisent toujours un effet désastreux sur quelqu'un d'étranger au

groupe à l'intérieur duquel on les constate). Oui, Clément Dauge était, dans ce bureau poussiéreux, différent de qu'il se montrait chez lui. Ce contraste était, même, saisissant : là, un petit fonctionnaire presque courtelinesque ; ici, un obsédé pour qui Anne incarnait la finalité de sa vie ; et Anne était déconcertée, comme chaque fois qu'elle avait découvert les aspects peu conciliables, en apparence, d'un même être, certains arrière-plans de leur existence. Tous les hommes, se disait-elle, étaient multiples et énigmatiques. « Moi-même, je surprendrais bien des gens qui croient me connaître, s'ils pouvaient me voir dans un autre milieu, une autre compagnie, d'autres circonstances, ou s'ils pouvaient lire dans mes pensées. »

Enfin, leur vie quotidienne était si étroitement tissée qu'il semblait que cette toile ne dût jamais se déchirer. Ils se rencontraient habituellement chez lui, tous les soirs après six heures ; et ils avaient fini par décider que ce serait plus commode, pour l'un et l'autre, de dîner ensemble, au lieu de prendre les repas en solitaire, chacun dans son appartement. Ils se rencontraient même, deux fois par semaine, pour le déjeuner, dans un restaurant proche du bureau de M. Dauge — Anne avait depuis longtemps déserté la table de Mariette, dont presque tous les hôtes s'étaient renouvelés et lui paraissaient moins tolérables qu'autrefois. Pendant les vacances d'été, ils participaient tous deux à un voyage en groupe, pour la simple raison qu'on ne voyageait plus guère seul, c'était devenu trop compliqué, on « ratait » beaucoup de choses, on perdait trop de temps à se déplacer d'un point d'intérêt à l'autre, alors que, en groupe, tout était organisé d'avance, les programmes soigneusement étudiés ; et l'inconvénient inhérent au voyage en groupe (être toujours les uns sur les autres, la présence inévitable de gens bêtes ou mal élevés) se trouvait atténué par le fait qu'en voyageant à deux on pouvait plus facilement s'écarter un peu du troupeau, s'épargner les promiscuités

ennuyeuses. Anne et Clément faisaient leur ce code d'opinions courantes : Clément, sans jamais le mettre en doute ; Anne, moins docile, ironisant sur « le côté transhumance » et songeant, mais sans le dire, à ce qu'elle pourrait éprouver si elle voyageait seule : le plaisir de l'indépendance complète, de l'imprévu, les rencontres peut-être charmantes et « jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique ».

En groupe, donc, ils avaient « fait » l'Italie du Centre, l'Espagne du Sud, les villes impériales du Maroc. Clément prenait des photos. Il possédait un appareil ultraperfectionné, qui calculait les distances, le degré de « luminosité », les meilleurs angles de prise de vue. Il photographiait Anne avec avidité, comme pour la mêler indissolublement à sa vie. Elle le laissait faire, par complaisance, paresse, résignation, quelquefois bâillant d'ennui ; et le temps passait, inexorable, et les emportait, jour après jour, comme flottant au fil de l'eau. Anne prenait conscience de cet écoulement insidieux, à la fois rapide et interminable. Elle s'étonnait : « Déjà la fin de l'année ! » ou bien : « Voyons, c'était le... Ce n'est pas possible ! Six ans déjà ! »

Elle devait s'avouer à elle-même que cette vie qu'elle menait à Saint-Clar, bien qu'elle offrît des aspects assez plaisants (la tranquillité, quelques relations aimables, le climat atlantique...), ne ressemblait guère à ce qu'elle avait attendu, ou rêvé, quand elle avait vingt ans. Elle se disait : « Il en est ainsi pour tout le monde. » Mais était-ce certain ? Elle se disait aussi : « Ça ne durera pas toujours. J'obtiendrai un autre poste ailleurs, à l'étranger. Ou je vais finir par rencontrer quelqu'un... » Elle essayait d'imaginer ce quelqu'un — cet homme jeune, séduisant, qui existait sans doute, très près ou très loin, et qu'elle aimerait, et qui l'aimerait... Ces virtualités étaient toujours présentes à son esprit, parce qu'elle avait l'impression d'être encore jeune, qu'elle l'était d'ailleurs — son miroir le lui affirmait, et aussi certains regards, dans la rue. Sa vie n'était

pas tellement vide, puisqu'elle pouvait rêver à ces changements qui ne manqueraient pas de survenir, un jour.

Ce rêve était la petite musique de fond, le contrepoint de ses journées. Toutefois, son humeur habituelle était un ennui rampant, tenu en respect par son travail au collège, des lectures, les menus incidents à la surface des choses, la compagnie de Clément, qui, lorsqu'il ne laissait pas paraître son attente, ses exigences secrètes, lorsqu'il ne la tourmentait pas avec son chantage sur les « obligations de l'amitié », ne manquait pas de quelque agrément. Une fois qu'on avait passé par-dessus sa disgrâce physique, un bon climat moral pouvait s'établir entre eux. Ils savaient, par exemple, rester de longs moments sans parler, chacun absorbé dans son travail ou ses lectures ; et c'était très bien ainsi : demeurer silencieux sans en éprouver la moindre gêne, c'était la preuve qu'ils s'installaient peu à peu dans un statut de couple légitime. De loin en loin, elle en prenait conscience : « Malgré tout, cette relation si bizarre avec Clément, ce n'est pas ce qui pouvait m'arriver de pire. Cela vaut peut-être mieux que la solitude. »

Dans sa tête, comme dans celle de la plupart de ses contemporains, femmes ou hommes, un film se déroulait en permanence, doublant les épisodes insignifiants de son existence. Depuis le début du siècle, le cinéma avait acquis, dans le monde occidental, ce rôle de reflet ou, le plus souvent, de magie transfiguratrice. Il véhiculait des torrents d'images où tout le monde, bon gré mal gré, baignait. Cette tyrannie de l'image était quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'espèce humaine. Ainsi, peu à peu, se substituait à la vie brute (celle qui ne se regarde pas vivre) une vie factice, une vie d'emprunt. Femmes et hommes adoptaient spontanément des attitudes, des gestes, des expressions de cinéma. Anne se laissait aller elle aussi à cette dramaturgie intime, mobile, changeante, indéfiniment reprise et

modulée, une dramaturgie qui avait ses motifs récurrents, toujours les mêmes : la sensualité, l'amour, la réussite mondaine, la revanche (sur quoi ? on n'en savait trop rien, mais il semblait que chacun eût à prendre sa revanche...). Parfois, elle s'en rendait compte, s'adressait des reproches : « Tu es une vraie midinette, une bonniche ! » Mais le plus souvent, elle tirait un certain plaisir de son cinéma privé, elle y puisait une compensation un peu honteuse.

Lors d'un de ses séjours à Bordeaux, dans sa famille, elle prit une place pour un concert donné au Grand Théâtre. Elle eut pour voisin un homme d'environ trente-huit ans, d'aspect agréable. Il était venu seul lui aussi. Il lui prêta le programme, qu'elle avait négligé de se procurer ; ce qui permit une entrée en conversation. Il semblait avoir de bonnes manières. Après le concert, il lui proposa d'aller prendre un verre à la terrasse de l'Hôtel de Bordeaux, juste en face du Grand Théâtre. Elle y consentit. Ils y restèrent une heure, échangeant des propos de plus en plus personnels. Anne pressentait ce qui allait se passer et y consentait d'avance, bien qu'elle n'eût qu'une inclination très modérée pour cet homme. Mais le fait qu'il fût allé, seul, à un concert classique, avait, en soi, quelque chose de rassurant. Avant de se séparer, ils étaient convenus de se retrouver au même endroit le lendemain soir à dix heures ; et ils savaient non seulement leurs noms mais leurs métiers respectifs (il était courtier en vins pour le compte de grands restaurants de Paris — divorcé, père de deux enfants), bref, tout ce qu'il fallait savoir, en France, au milieu du XX^e^ siècle, sur un citoyen respectable avec qui l'on engageait des relations. Anne pensait qu'il se présentait là, pour elle, une chance. Elle menait depuis longtemps une vie de presque totale abstinence sexuelle, non par choix, mais par nécessité : elle n'avait pas encore rencontré un homme qu'elle désirât suffisamment pour envisager une liaison, ni

même une aventure passagère ; et les très rares qu'elle eût connus ou pu connaître lui paraissaient inaccessibles (trop jeunes pour elle, ou trop beaux, ou trop distingués, ou trop riches...) et, d'avance, la paralysaient de timidité. Celui-ci ne l'intimidait pas : et elle s'était reproché si souvent d'être difficile, exigeante, dédaigneuse — de laisser passer des occasions de plaisir et, savait-on jamais, peut-être même de bonheur...

Trois jours plus tard, de retour allée des Acacias, elle parla succinctement de son séjour. Clément, comme d'habitude, l'écoutait avec une grande attention, anxieux de cet intermède d'absolue liberté où elle aurait pu faire des rencontres, amorcer des contacts... Elle le sentait si concentré qu'elle pensa tenter une expérience. Après tout, ils vivaient pratiquement ensemble depuis des années. Pourquoi se fussent-ils caché l'un à l'autre des choses qui, de soi, n'avaient pas beaucoup d'importance ?

« J'ai eu une petite aventure », dit-elle négligemment.

Il changea de figure. Ses mains se crispèrent sur les bras du fauteuil. Il la regarda fixement, attendant la suite. « J'espère que cela ne vous choque pas, reprit-elle. Vous ne pensez pas, je suppose, que je suis vouée à la chasteté, comme l'étaient, autrefois, les filles célibataires ? »

Elle lui raconta, en peu de mots, ce qui s'était passé ; puis se tut, attendant, à son tour, de la part de Clément, un commentaire. Après un long silence, il parvint à parler, la voix blanche, comme chaque fois qu'il était bouleversé :

« Vous aurez une liaison avec cet homme ?

— Non. C'était très clair qu'il ne cherchait qu'une occasion de plaisir, une aventure d'un soir... Et comme, moi-même, je n'ai pas trouvé que c'était très exaltant... »

Elle laissa la phrase en suspens, sur un petit geste désintéressé de la main, comme balayant la poussière.

« Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que je me suis ennuyée. Je crois que, pour la plupart des femmes, dans la plupart des cas, il en est ainsi : elles s'ennuient ; elles comptent les taches au plafond, ou les fleurs du papier mural. Sauf, naturellement, celles qui se font un cinéma perpétuel et qui veulent à tout prix mettre du romanesque dans leur existence. Malheureusement, je suis très difficile, conclut-elle dans une ombre de sourire.

— Vous êtes aussi très cynique. Vous rencontrez un homme par hasard, et, le soir même, vous acceptez un rendez-vous avec lui pour le lendemain, sachant très bien à quoi vous vous exposez.

— Comment voulez-vous que ça se passe ? Comme au temps des Précieuses — la carte du Tendre, et faire la cour pendant des années ?

— Non, mais, malgré tout, cette promptitude... Et avec le premier venu, de surcroît. Quand je pense que vous me refusez, à moi, dont vous n'ignorez pas les sentiments à votre égard, des caresses sans conséquence, et que vous vous donnez à un inconnu.

— Ne revenons pas sur ce point », dit-elle sèchement.

Il n'insista pas. Anne savait que cette nouvelle confidence qu'elle venait de faire, imprudemment sans doute, avait renforcé chez Clément la conviction, acquise des années plus tôt, qu'elle était disposée à saisir au vol toute occasion de plaisir, qu'elle était, sur ce point, presque aussi libre et aussi prompte qu'un homme, et que lui, Clément, devrait toujours craindre le pire, ne jamais cesser d'être anxieux et jaloux. C'était une conviction erronée : la vie d'Anne témoignait, bien au contraire, de ses retraits apeurés devant l'amour physique, de son manque de confiance en elle-même lorsqu'elle se trouvait en présence d'un homme jeune et séduisant, qui lui plaisait. Une vie relativement chaste, enfin... Mais, à côté de ce qu'avait dû être, de ce

qu'était encore la vie de Clément, c'était un brasier de sensualité. Anne était, pour lui, à la fois inaccessible et insaisissable : un « être de fuite », dont le Narrateur, dans Proust, ne sait jamais ce qu'il fait, ni qui il fréquente, ni avec qui il couche, et, moins que tout le reste, ce qu'il a dans la tête. Quand elle avait lu *A la recherche du temps perdu,* Anne avait été incapable de décider qui, du Narrateur ou d'Albertine, était le bourreau, qui la victime. « Et voilà que, pour cet homme tellement inoffensif, tellement anodin, je suis cet être de fuite qui, sans le vouloir, sans l'avoir cherché, lui inflige un tourment perpétuel, une souffrance sans remède. »

Mais le tourment était-il vraiment perpétuel ? La souffrance n'était-elle pas, aussi, mêlée de bonheurs divers ? « Après tout, pensait-elle, depuis que je suis entrée dans son existence, il pourrait, il devrait se dire tous les jours : "Avant elle, j'étais mort. Maintenant, je vis." »

Et c'était vrai : depuis des années, il se nourrissait d'elle, de sa vitalité, de sa gaieté, de la virulence même des jugements qu'elle portait sur le monde, sur les êtres ; il se nourrissait des désirs qu'elle laissait paraître ; de cette adoration de la grâce humaine, perceptible, pour elle, dans un visage, une silhouette, un geste, un regard, un rire. Tout cela, elle le savait, elle le constatait ; mais, un soir où elle s'était montrée particulièrement animée, charmante, où il avait semblé savourer chaque minute de leur entretien, il le lui avoua :

« Jusqu'à vous, je ne savais pas très bien ce que c'était, vivre.

— Quel beau compliment ! dit-elle en souriant. En somme, je suis, pour vous, une fontaine de jouvence. »

Ce soir-là, lorsqu'ils se séparèrent, il avança la tête vers elle, comme s'il voulait l'embrasser et n'osait pas. Elle crut ne pas pouvoir lui refuser ce modeste plaisir, se pencha légèrement. Il lui fit un baiser sur chaque joue.

Rentrée dans son appartement, elle pensa qu'elle s'était montrée, une fois de plus, bien imprudente : car, désormais, il faudrait, chaque soir, lui laisser prendre ces deux baisers enfantins, alors que le contact de ses lèvres minces sur ses joues la faisait presque frémir de répulsion. « Je n'arrête pas de lui céder toujours quelque chose. Pourquoi ? » Elle se disait aussi : « Une fontaine de jouvence... En pure perte... Alors que si j'avais pu l'être pour un autre, pour Günther, pour Yves, pour quelqu'un que j'aurais aimé... »

Mme Aguirre invitait, de temps en temps, sa locataire à venir prendre le thé chez elle. Il y avait eu aussi deux ou trois dîners auxquels M. Dauge avait été convié ; mais Mme Aguirre devait penser que le thé, avec son petit cérémonial intime, devait être réservé aux dames, et que l'on aurait désobligé un monsieur en le priant d'y participer.

« Comment va M. Dauge ? demanda-t-elle presque d'emblée. Voilà bien trois semaines que je ne l'ai pas vu. J'espère qu'il n'est pas trop éprouvé par cet hiver si long et si pénible. Lui si frileux !

— Non, il semble supporter très bien.

— Je suis contente que vous soyez en bonnes relations avec lui. C'est un monsieur qui vivait seul depuis des années — depuis la mort de sa femme. Ce n'est bon pour personne de vivre seul. Vous pouvez me croire, j'en sais quelque chose. » Soupir. « Votre compagnie doit être un vrai bonheur pour lui.

— Un bonheur, c'est peut-être beaucoup dire ; mais il y a en effet une bonne amitié entre nous, agréable pour tous les deux.

— Oh ! Je suis sûre qu'il tient énormément à vous ! »

Anne but une gorgée de thé.

« Comment était sa femme ? demanda-t-elle.

— Très bien, très comme il faut. Mais, si je peux exprimer ma pensée tout à fait franchement avec vous, elle était, pauvre femme, un peu trop, com-

ment dire ? Austère, n'est-ce pas... Jamais un mot plus haut que l'autre. Comme si elle se surveillait tout le temps. Elle était, comment dire ? Je cherche le mot juste.

— Compassée ? hasarda l'invitée.

— Voilà ! Compassée. Ça dit bien ce que ça veut dire. Et, au point de vue physique, elle n'était pas une beauté. Les deux choses sont liées, d'ailleurs, vous ne croyez pas ? Vous pouvez imaginer que M. Dauge n'a pas dû s'amuser beaucoup avec une personne pareille. »

Elle eut soudain un air confus, se reprit vivement : « Quand je dis "s'amuser", je ne veux pas... Je ne fais pas allusion à ce qui se passe entre mari et femme, bien sûr. Enfin, vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, madame Aguirre.

— Je voulais dire seulement qu'elle ne souriait jamais. On se demandait de quoi ils pouvaient bien parler, tous les deux. Au début, je croyais qu'elle était huguenote, du genre comme il y en a par ici, surtout à la campagne. Mais non, elle était catholique. Elle allait à la messe presque tous les jours et elle s'occupait d'œuvres de charité.

— Et M. Dauge, quand il a été veuf, n'a jamais songé à se remarier ?

— Non. J'ai pris sur moi de lui en parler, une fois. Je voulais lui présenter une personne qui aurait été assortie, par l'âge et tout. Il m'a dit qu'il ne voulait pas se remarier, qu'il voulait rester fidèle au souvenir de sa première femme. Mais, à mon avis, c'était un alibi. La vérité, c'est qu'il ne tenait sans doute pas à renouveler l'expérience, la première lui avait suffi.

— Je suppose que vous avez vu juste, madame Aguirre.

— Certes, la pauvre femme avait de grandes qualités morales. Mais, entre nous, les qualités morales ne suffisent pas pour faire un bon mariage. Il faut autre chose. S'il n'y a pas, au départ, une attirance — vous comprenez ? Enfin, de l'amour.

— Il se peut que leurs familles aient arrangé le

mariage. Ça se faisait encore assez souvent ainsi à cette époque, surtout en province. »

Depuis le jour où elle lui avait raconté la « petite aventure » de Bordeaux, Anne s'était aperçue qu'un élément nouveau s'insinuait dans ses relations avec Clément : une curiosité de plus en plus forte qu'il manifestait ouvertement pour ce qu'il supposait être l'« érotisme » (il employa une fois le mot : « Votre érotisme ») de son amie. Il lui arrivait de poser des questions sur ses expériences passées, sur la nature de ses désirs, sur ce qu'elle appréciait surtout dans l'amour physique. Anne comprit vite que cela relevait d'un besoin de compensation : puisqu'il lui était interdit de la posséder et même de prendre des libertés avec elle, il voulait au moins percer le mystère de sa vie intime, savoir comment elle se comportait avec d'autres, avec ceux qu'elle pouvait ou croyait désirer. Dans ce contexte moral, la visite d'une heure qu'il avait faite, seul, à l'hôtel de passe, en demandant expressément la chambre qu'Anne avait occupée avec le jeune soldat allemand — cette visite énigmatique devenait explicable, presque évidente dans sa nécessité. Comme tout ce qui est lié à la frustration sexuelle, la nouvelle exigence de Clément Dauge était une chose malsaine, mais qui pouvait être considérée aussi comme un pis-aller, un adoucissement à un état malheureux ; et Anne crut devoir le prendre comme tel. Elle accepta donc cette connivence, moite, un peu honteuse, comme une concession, la seule possible, au besoin qu'il avait d'elle. Il advint aussi, à des intervalles très longs, qu'elle le laissât se livrer à la sorte de caresses qu'il avait osé tenter une fois, des années plus tôt, pendant qu'elle dormait. Ainsi descendait-elle un degré de plus dans le cercle infernal des complaisances.

Leurs relations, insensiblement, prenaient un tour quasi conjugal, avec des alternances d'intimité paisible et de crises : chez lui, jalousie, suspicion, revendication d'« amitié » ; chez elle, révolte, agressivité et remords.

« Il me semble, lui dit-il un jour, que vous allez bien souvent au salon de thé. Est-ce le souvenir de votre rencontre avec Günther qui vous y attire ?

— Oui, peut-être.

— A moins que vous ne cherchiez à la renouveler ?

— On ne connaît pas deux fois un pareil bonheur. Ma vie n'a pas été tout à fait vaine, puisque je l'ai connu une fois.

— Vous misez tout là-dessus, je veux dire : l'amour physique.

— Pas vous ? demanda-t-elle sur un ton acide.

— Si c'était vrai, je serais terriblement malheureux. Mais votre propre exemple m'a montré qu'il y avait autre chose.

— C'est-à-dire ?

— Votre vitalité même, qui n'est pas nécessairement liée au plaisir des sens.

— Elle l'est plus que vous ne le pensez. La source de ma "vitalité", comme vous dites, c'est le désir, l'espoir du plaisir, c'est l'amour de la jeunesse et de la beauté. Mais, ajouta-t-elle ironiquement, tout cela se sublime, comme il se doit, dans des formes plus... (elle chercha le mot)... plus éthérées, que l'on désigne comme "joies de l'esprit".

— Nous en étions au salon de thé, reprit-il après une pause pensive. Je ne comprends pas que vous y alliez si souvent. Franchement, qu'est-ce que vous y trouvez ?

— Pas grand-chose, c'est vrai. Mais quand on s'ennuie, quelle est l'alternative ?

— Ce pourrait être mille choses : le travail, la lecture, les arts.

— Ce sont des palliatifs. Malheureusement, je ne suis jamais arrivée à me donner le change sur moi-même. »

Comme souvent lorsqu'il se sentait atteint en profondeur, son visage parut, pendant quelques secondes, se décomposer, une lueur passa dans son

regard, où l'on pouvait déceler du désespoir et peut-être une pointe de rancœur.

« Il a bien fallu, moi, dit-il d'une voix blanche, que je me donne le change à moi-même pendant des années, et encore maintenant. »

Elle ne releva pas cette remarque. On évite de frapper un homme blessé, ou malade. Mieux valait se taire. Un long silence succédait alors à l'échange de répliques ; et Anne, obscurément, devinait que les rapports de domination qui avaient marqué le début de leurs relations tendaient à se modifier, à s'altérer peut-être : elle ne dominait plus son ami, elle était souvent docile et soumise, il avait, lui aussi, son autorité, il savait imposer des arguments auxquels elle ne trouvait rien à objecter ; cela se rattachait à une casuistique étrange et obstinée, dont il semblait avoir le secret.

Un soir, invitée à dîner chez Mme Carrère, elle voulut prendre congé de ses hôtes à onze heures. Alice insistait pour qu'elle restât plus longtemps : « Ce n'est pas comme si tu étais attendue », dit-elle en posant sur Anne le regard scrutateur, inquisiteur, qui était le sien, lorsqu'elle voulait saisir chez son interlocutrice une réaction intérieure, ou laisser entendre qu'elle avait en tête une pensée précise mais secrète. « Tu vis seule, ce n'est pas comme si quelqu'un t'attendait, tu peux rester jusqu'à minuit, nous sommes bien, ici, entre amis — tu ne passes pas une bonne soirée ?

— Mais si, qu'est-ce que tu vas chercher ? Seulement, j'ai des cours demain matin à neuf heures et il se trouve que je dois jeter un coup d'œil sur...

— Tes cours ! Mais tu les connais par cœur, depuis le temps ! Tu m'as dit toi-même que tu n'avais plus besoin de les préparer. Allons, sois chic, reste encore un peu, il n'est que onze heures, c'est encore très tôt. Ce n'est pas comme si tu étais attendue chez toi. »

Alice Pinsa avait toujours eu l'insistance lourde. Elle répétait plusieurs fois la même phrase, pour

bien souligner ce qu'elle voulait qu'on entendît, de sorte que toutes ses intentions étaient aussi visibles que si elles avaient été affichées au-dessus de sa tête en lettres de néon. Anne la jugeait, depuis l'enfance, comme une sotte doublée d'une perfide et s'était demandé cent fois : « Pourquoi garder cette chipie dans ma vie ? » Mais elle n'avait jamais osé aller jusqu'à la rupture. L'« amitié » avec Alice Pinsa avait été cimentée par la tradition familiale (les deux familles étaient unies) ; et, d'autre part, tant de vulgarité morale amusait aussi Anne. Oui, de loin en loin, Alice pouvait être divertissante, comme un archétype presque trop caricatural d'une certaine épaisseur petite-bourgeoise et foncièrement française.

Il était clair, pour les personnes présentes chez Mme Carrère, que le « ce n'est pas comme si tu étais attendue » proclamait à son de trompe : « Nous savons qu'on t'attend, allée des Acacias, mais nous tous ici, qui t'aimons bien, souffrons pour toi de cet asservissement, et nous souhaitons te libérer de cette tare honteuse dans ta vie ».

Anne retournait chez elle, à travers la ville encore animée à cette heure tardive, parce que les habitants de Saint-Clar avaient coutume de faire leur promenade rue de Navailles avant de se résigner à s'aller coucher. Elle savait, en effet — Alice ne se trompait pas —, qu'on attendait son retour, et qu'on l'attendait dans l'anxiété, et que l'on ne serait apaisé que lorsqu'elle aurait fait un compte rendu complet et détaillé de la soirée, nommé les personnes qui y assistaient, et surtout, surtout ! lorsque, juste avant de regagner son appartement, elle aurait permis qu'on posât un baiser sur ses joues : on ne pourrait ensuite s'endormir qu'à ce prix ; et Anne songeait à l'épisode célèbre du baiser maternel, au début de *Du côté de chez Swann*. C'était la même névrose d'angoisse, la même exigence maladive, mais à l'égard d'un objet différent, une femme au lieu d'une mère ; et Anne se pliait à cette exigence et se deman-

dait pourquoi elle s'y pliait : scrupule ? délicatesse morale ? remords ? sens du devoir ? faiblesse de caractère ? Elle ne trouvait pas de réponse. Il y avait là quelque chose d'inexplicable, comme si elle était prise dans un piège invisible, qu'elle-même aurait contribué à mettre en place.

Elle retournait chez elle. Rue de Navailles, un groupe de jeunes gens, garçons et filles, passa près d'elle, sans un regard : comme si elle était invisible. Ils parlaient haut et fort, avec l'accent sonore de la région. Ils riaient, heureux d'être ensemble, « des copains »... Elle jeta un coup d'œil à ces spécimens de la jeune génération, nés pendant ou tout de suite après la guerre — à ces mutants. Et elle pensa : « Ai-je jamais été jeune ? Oui, sans doute, mais pas à leur façon à eux ; je n'avais pas, moi, un sentiment d'espèce. » Elle aurait aimé s'attarder quelques instants, rue de Navailles, se mêler aux promeneurs, savourer la joie de vivre éparse dans l'air de cette soirée méridionale et printanière. Elle hâta le pas, oppressée par un confus sentiment de culpabilité. On l'attendait, là-bas, allée des Acacias, on était anxieux, on allait, à son entrée dans l'appartement, lui présenter un visage scellé, un reproche muet...

De toute évidence, Clément prenait ombrage des « amitiés » d'Anne, bien qu'elles fussent peu nombreuses et tout à fait banales (Mme Carrère, deux collègues, un libraire...), et aussi des menus succès que lui valaient, çà et là, son apparence encore plaisante, sa vivacité d'esprit, sa gentillesse. Il supportait mal le temps qu'elle passait en dehors de la maison. Il lui reprochait quelquefois d'avoir des « tiroirs » où elle enfermait ses relations, de maintenir, dans sa vie, des cloisons étanches et même des « zones d'ombre ». Il l'accusait d'être double, ou triple, tantôt d'être secrète, tantôt de se disperser. Anne pensait qu'il aurait voulu l'avoir toujours sous son regard, sous sa surveillance.

« Le fait que vous restiez jeune et avenante, malgré la maturité, est un indice de narcissisme. Pro-

fondément, vous ne vous intéressez qu'à vous-même.

— Comme tout le monde, vous inclus. Votre insistance à vouloir obtenir de moi certaines choses, qu'est-ce qu'elle est, sinon de l'égoïsme, une volonté de tout rapporter à soi ?

— Vous savez bien que vous occupez une grande place dans ma vie.

— Oui. Mais ce n'est parce que vous désirez vous absorber en moi. C'est parce que vous désirez m'absorber en vous. »

Dans ces occasionnels échanges, ils étaient vraiment comme deux ennemis obstinés à se déchirer. Dans les yeux de Clément s'allumait une petite lueur implacable, qu'Anne avait déjà vue briller deux ou trois fois, et où elle croyait voir pointer un sentiment qui ressemblait à de la haine.

« Si je vous tuais ? » lui dit-il, un jour, sur un ton presque badin.

Sur la table basse, près du fauteuil d'Anne, il y avait, parmi d'autres objets de brocante, un poignard ciselé dont Clément avait fait l'emplette dans un souk, lors d'un voyage au Maroc. Anne sourit, prit délicatement l'arme entre ses doigts et la lui tendit, de façon qu'il pût la saisir par le manche.

« Tenez », dit-elle.

Il hésita un instant avant de prendre le poignard dans sa main. La scène avait l'apparence d'un jeu.

« Vous ne pensez pas que je le pourrais ? demanda-t-il.

— Non, en effet, je ne le crois pas, dit-elle, toujours souriante.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'avez pas le profil d'un assassin.

— Vous avez peut-être des idées trop romantiques sur les assassins. La plupart du temps, ce sont des gens très ordinaires, comme moi.

— Justement, vous n'êtes pas quelqu'un d'ordi-

naire... Si je puis le demander, pourquoi songeriez-vous à me tuer ?

— C'est évident. Pour être libéré de vous. Des souffrances que vous m'infligez.

— Ingrat ! Vous oubliez ce que je vous apporte. Vous m'avez dit souvent que je vous apportais la vie...

— Je n'oublie rien de ce que je vous dois. »

Il reposa lentement le poignard sur la table.

« Rassurez-vous, murmura-t-il. Je ne faisais qu'ébaucher une hypothèse. »

Ces accès d'agressivité réciproque, ces heurts, se produisaient à intervalles presque réguliers, comme si leur succession obéissait à un rythme biologique, à un mécanisme d'horlogerie intérieur. Entre deux accès, la tonalité des jours était plutôt égale, avec même, parfois, des phases plaisantes, qui tenaient à la vitalité d'Anne — une vitalité sur laquelle le temps semblait avoir peu de prise. Alors, c'étaient des échanges, animés, heureux : lectures, projets de voyages, de vacances, commentaires sur ce qui se passait au-dehors, sur les « événements ». Anne était très attentive aux changements qui s'opéraient peu à peu dans les mœurs, les idées, les modes — à leur succession rapide. « Nous avons de la chance, disait-elle, nous vivons dans une époque de mutation accélérée, tout est passionnant. » Et elle examinait tel ou tel aspect de cette actualité mouvante, avec la liberté d'esprit et la pertinence qui captivaient toujours Clément.

« James Dean... Tous les jeunes raffolent de lui, imitent sa tenue, ses expressions, sa manière. Il existe depuis trois ou quatre ans et il a déjà créé ses poncifs : la diction bredouillante, pour "faire vrai", l'air maussade, et puis, tout à coup, à la surface de cette jolie petite gueule butée, l'éclosion d'un sourire enfantin, "dé-sar-mant" (elle mettait le mot en valeur en détachant les syllabes). C'est plutôt rudimentaire comme jeu scénique, mais ça marche. Naturellement, l'attrait que ce type exerce est

d'abord sexuel, et puis, l'anarchisme, la révolte contre la famille, contre toutes les contraintes sociales, et enfin, l'idée non proclamée, mais toujours sous-jacente, que la jeunesse est la seule valeur, que "les jeunes" sont le sel de la terre... Ce qui est la plus grande bêtise du siècle... Il y a là-dedans un nuage de Rimbaud, un zeste des *Faux-Monnayeurs* et des *Enfants terribles*. Ça a commencé tout de suite après la Grande Guerre. Trente ans de maturation, et ça fleurit maintenant comme une fleur vénéneuse et déjà proche de la décomposition. Ils disent : "le mythe James Dean", ce qui n'est pas bon signe. Quand on dit que tel ou tel personnage est un mythe, on pense déjà au cliché désuet qu'il sera quelques années plus tard. »

Sur l'engin lancé dans l'espace par l'U.R.S.S. : « C'est drôle de penser que les Etats-Unis ont frémi d'humiliation et de peur en pensant aux aboiements plaintifs d'une petite chienne enfermée dans une boîte qui tourne, à quelques kilomètres du sol, autour de la planète. Parce que ce sont les soviets qui ont lancé cette boîte, pas eux. Et il semble que le devenir du monde soit mis en cause par cet exploit technique. Et il l'est peut-être, en effet. Savez-vous ce que je crois ? Que la conquête spatiale, dans un siècle, ou peut-être moins, cela voudra dire : envoyons une poignée d'hommes et de femmes sur une autre planète, pour y recréer l'espèce humaine, vouée à l'étouffement sur la nôtre, planète, qui sera devenue invivable. »

Lorsque, en pleine guerre d'Algérie, le général de Gaulle prit le pouvoir, Clément Dauge fut outré. Il nourrissait une vive antipathie à l'endroit du Général : il lui reprochait son autoritarisme, ses positions de droite, et même son patriotisme, que Clément jugeait périmé. « Nous n'en sommes plus à la France de Jeanne d'Arc », disait-il. Or, Anne se rappelait qu'entre 1944 et 1945 il avait été plutôt gaulliste. D'où venait ce changement ? En prenant de l'âge, Clément s'était souvenu qu'il avait été, dans sa

jeunesse, un fervent socialiste, dont les dogmes pouvaient se résumer dans la devise : « Egalité, laïcité, progrès ». De Gaulle ne répondait pas à cet idéal. « Il a pris le pouvoir, comme Napoléon III. Il est notre Napoléon III. Nous avons devant nous dix ans de dictature. »

Anne, qui trouvait que de Gaulle avait du génie, et d'abord un génie comique — elle s'enchantait de ses mots, même des plus méprisants —, le défendait avec ardeur ; c'était devenu, entre elle et Clément, une cause de frictions.

« Il est le contraire d'un dictateur, disait-elle. C'est un républicain bon teint, comme l'était mon père » (M. Germond père était décédé quelques mois plus tôt). « Le patriotisme, chez lui, c'est bien sûr, l'histoire de France, et "les rois qui en mille ans..." ; c'est, comme chez Maurras, "le pays réel" ; mais c'est aussi Valmy et les jacobins, la *Marseillaise*, c'est la République, Jules Ferry, la laïcité, le service militaire, le suffrage universel... Vous oubliez trop facilement qu'il nous a donné le droit de vote, à nous, les femmes, mais nous ne l'oublions pas, nous, et nous lui en serons éternellement reconnaissantes. C'est curieux quand même : vous avez, autrefois, vénéré Staline. Le XX^{e} Congrès, les révélations des crimes staliniens vous ont consterné. Vous n'y croyez toujours pas, vous pensez que Khrouchtchev était une ordure. Et maintenant que nous avons un chef d'Etat au-dessus de tout soupçon, l'honnêteté personnifiée, un républicain modèle, quelqu'un dont on est sûr qu'il ne deviendra jamais un dictateur, vous vous méfiez de lui, et, même, vous le haïssez. Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui vous arrive ? De Gaulle est mon grand homme. Je crois en lui de tout mon cœur. En plus, il m'amuse à la folie, comme un personnage tombé d'une autre planète. C'est Micromégas. Il en a la taille, l'étrangeté, le coup d'œil décisif. Un génie, quoi. Mais le socialiste attardé que vous êtes, Clément (si ! si !), n'a que faire des génies. Tant pis pour vous ! »

Ce qui excitait tout particulièrement la verve d'Anne, en ces années, c'était la notion de Nouvelle Vague, lancée par la presse, et surtout la sorte de snobisme à usage démocratique qui semblait s'étendre à toutes les classes sociales, et qui était un trait marquant de l'époque.

« Le snobisme pour jeunes cadres, raillait-elle, et surtout pour les épouses des jeunes cadres. Pour ces gens, Nouvelle Vague veut dire dernier bateau. Elle a été inventée pour cette clientèle de pense-petit, qui aspire à grimper à l'échelon supérieur, celui de la grande bourgeoisie cultivée ou de la bohème intellectuelle, ou les deux ensemble. C'est pourquoi une partie de la presse, aujourd'hui, fait les pleins feux sur un critère minable, celui de la nouveauté à tout prix. Un critère pour demeurés "dans le vent", "au courant", "in" — vous avez déjà dû entendre cette expression, dont on se sert à Londres, paraît-il. Vous allez voir éclore des flopées de petites madames qu'on croirait fabriquées en série, portant l'uniforme de rigueur : la courte robe noire de Chanel, ou imitation Chanel, avec le clip en diamant ou en faux diamant au-dessous de l'épaule gauche... L'uniforme... Et ces bonnes femmes répéteront les opinions qu'elles trouvent dans leur journal et ne jureront que Nouvelle Vague. C'est débile... Si, je vous assure, elles existent, j'en connais même une ou deux, ici, à Saint-Clar. Tenez, la femme d'Yves de Balansun... Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? Non, rassurez-vous, je ne l'ai pas retrouvé, lui ; mais je sais qu'il vient à Saint-Clar une fois par an, revoir des cousins à lui ; il ne reste que trois ou quatre jours. C'est elle que j'ai rencontrée à un dîner chez Mme Carrère. Une pimbêche insupportable. Il paraît (c'est Alice Carrère qui me l'a raconté) qu'elle lui fait une vie impossible, avec ses exigences et ses prétentions. Ils vont peut-être divorcer, malgré les enfants — deux, je crois. Yves de Balansun, répéta-t-elle rêveusement. Il paraît qu'il est devenu un psychiatre ou psychanalyste assez connu. Vous le

haïssiez, autrefois... Si, ne niez pas. Je m'en souviens très bien. Moi ? Mais non, je n'ai aucune envie de le revoir, je vous assure. Il m'est devenu totalement indifférent. Je me demande même... Enfin, j'étais jeune et un peu nigaude, il faut croire. Ce type me faisait l'effet d'un astre... Eh bien, sa femme et lui, c'est la guerre presque en permanence. C'est ça, les bonnes femmes Chanel et Nouvelle Vague : elles ne sont jamais satisfaites de la situation de leurs maris. Elles veulent toujours plus. »

L'actualité tenait donc une place importante dans leur vie. D'autant plus importante que, depuis quelque temps, elle leur était apportée à domicile, par un appareil magique qui était apparu deux ou trois ans plus tôt et avait très rapidement conquis le pays : le récepteur de télévision. A Saint-Clar, la vente de ces appareils ne cessait d'augmenter, avec la conséquence que, le soir, on comptait moins de promeneurs rue de Navailles. Après neuf heures, la ville était presque déserte, ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors. En revanche, on voyait de plus en plus de voitures garées le long des trottoirs. Anne se désolait : l'allée des Acacias était devenue un long parking. Comme on regrettait le calme dominical d'autrefois, lorsque la belle allée n'était vraiment bordée que par les arbustes dont elle portait le nom ! Mais il fallait bien se résigner : même dans cette province reculée, une ère nouvelle s'installait, une société de consommateurs agités, cupides, à l'affût de biens inutiles — et fascinés par les petites ombres dansant sur l'écran de « la télé ». Ils ne vivaient plus que dans l'actualité la plus fugace, sans se rendre compte que l'actualité, en envahissant leurs jours, les détournait de vivre, en accélérant le temps, leur dérobait leur vie.

En fin juin de cette année (Kennedy devenait président des Etats-Unis, *La Dolce Vita*, de Fellini, faisait date dans l'histoire du cinéma, beaucoup de Français éprouvaient mille difficultés à manier les

francs lourds...), Anne reçut une lettre timbrée du Liban, dans laquelle la directrice d'un établissement d'enseignement lui demandait si elle accepterait un poste de professeur. Quelques années plus tôt, elle avait soumis une demande pour ce poste, mais il n'était plus disponible. Il l'était redevenu et l'on avait retrouvé sa demande dans les dossiers d'anciens postulants.

Elle se mit à trembler d'émotion. Un espoir immense venait d'éclater dans sa poitrine. Partir ! Changer de décor, de milieu, changer de vie ! Quitter Saint-Clar ! Aller dans un pays de soleil, un pays qui passait pour une sorte de paradis proche-oriental — les cèdres, la mer, le voisinage de ces augustes ruines, Baalbek, Palmyre... A l'âge qu'elle avait atteint maintenant, tout n'était donc pas perdu ? Après avoir relu la lettre trois ou quatre fois, elle alla se placer devant le miroir de la salle de bains et examina longuement son reflet. Elle poussa un soupir : oui, elle pouvait encore, estimait-elle, vivre dans ce paradis où, sans doute, la sensualité, l'amour, la galanterie devaient tenir une grande place... Tout à coup, elle pensa : « Clément... » Il faudrait annoncer la nouvelle à Clément...

Le soir, à l'heure habituelle, elle se rendit chez son voisin, pleine d'appréhension, mais bien résolue à lui parler. Pendant la première minute de leur entretien, elle se sentit comme paralysée. Il s'en aperçut.

« Vous semblez soucieuse, dit-il. Il se passe quelque chose ? »

C'était le moment de dire : « J'ai reçu l'offre d'un poste à l'étranger. » Les mots ne purent passer ses lèvres. « Je le lui dirai demain », pensa-t-elle. D'ici là, elle aurait tout le loisir de réfléchir, elle consulterait sa mère, et Alice Pinsa... On ne pouvait pas prendre une décision aussi grave en cinq minutes. « Je suis lâche », se dit-elle. A ce moment, elle aurait préféré affronter un réel danger, n'importe lequel, un assassin, une bête féroce, le feu à la maison, plutôt que l'expression qu'aurait Clément quand elle lui

dirait : « Je vais partir. » Elle n'aurait pas manqué de courage devant l'assassin, de cela, elle se sentait certaine. Elle n'en avait aucun devant la souffrance qu'elle allait infliger.

Enfin, le lendemain, presque en entrant dans l'appartement de son voisin, elle prit un air froid et résolu pour dire :

« J'ai reçu une lettre d'un établissement d'enseignement de Beyrouth... »

Elle le vit changer de figure, et une lueur de panique s'allumer dans ses yeux.

« Oui, c'est cela, reprit-elle. Vous avez deviné. On me propose un poste de professeur là-bas. J'ai grande envie d'accepter. »

Il paraissait se décomposer, se dissoudre. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Anne assistait à une sorte de transfiguration sinistre, ou plutôt à une agonie. Ce n'était pas nouveau. Elle avait déjà vu cela plusieurs fois, dans le passé.

« J'ai envie d'accepter, mais je vais attendre un jour ou deux avant de donner ma réponse. »

Il se taisait toujours. A ces moments-là, il était comme frappé d'aphasie, et cela pouvait durer plusieurs minutes. Il fallait patienter, jusqu'à ce qu'il fût en état de retrouver l'usage de la parole.

« C'est aujourd'hui vendredi. Si j'écris, ma lettre n'arrivera pas avant lundi, ou même mardi. Je vais donc passer le week-end à réfléchir. Je dois consulter ma mère et ma sœur... Vous-même, ajouta-t-elle, qu'en pensez-vous ? »

Il fit un effort visible pour articuler :

« Ce que je pense ? Vous savez bien que... »

Il ne put achever. Mieux valait lui laisser le temps de se remettre. Elle se leva.

« Je reviendrai tout à l'heure », dit-elle.

Dix minutes plus tard, dans son appartement, elle entendit frapper à la porte. C'était lui, toujours revêtu de sa robe de chambre — cette vieille robe de chambre qui lui était aussi chère qu'à Diderot la sienne, et qui se trouvait à peu près dans le même

état de fatigue, pour ne pas dire de délabrement. Son visage avait une couleur cireuse.

La voix à peine perceptible, il dit :

« Ne partez pas.

— Comment ?

— N'allez pas là-bas. C'est dangereux.

— Asseyez-vous. Dangereux ? Que voulez-vous dire ? Le pays est tout à fait paisible. Il ne s'y passe rien d'inquiétant. »

Il s'assit.

« Pourquoi voulez-vous partir ? (Même voix basse, rauque.)

— Parce que je pense qu'un changement me ferait du bien.

— Vous n'avez pas réfléchi que votre mère est seule, maintenant, à Bordeaux, et qu'elle commence à être âgée ?

— Il y a un service aérien entre là-bas et la France. Aucun endroit du monde n'est vraiment loin, de nos jours. Si ma mère tombait malade, ma sœur m'en informerait par télégramme et je rentrerais aussitôt. Je ne vois pas où est le problème.

— Et moi ? dit-il avec soudain une note de colère. Moi, je ne compte pas ?

— On peut être séparés quelque temps. Un an ou deux... Ce n'est pas si grave.

— Si vous partez là-bas, nous ne nous reverrons plus. »

Il se leva péniblement, gagna la porte. Elle fut impressionnée par la vue de sa silhouette tassée, courbée. Il semblait avoir dix ou quinze ans de plus que son âge d'état civil. Oui, soixante-dix ans, au moins... Pendant des années, vivant près de lui, le voyant chaque jour, elle ne s'était pas aperçue qu'il vieillissait. Pour elle, c'était toujours la même personne. Maintenant, elle découvrait son aspect véritable, non celui qu'il avait pour elle, mais celui qu'il présentait aux autres, aux indifférents, aux passants : un vieux, pas très bien tenu. « Il était temps que je parte », pensa-t-elle ; et aussitôt, elle regretta

d'avoir eu cette pensée. Elle appela : « Clément ! » Il était près de la porte. Il se retourna, la regardant avec ces yeux pleins d'angoisse et de reproche. « Revenez vous asseoir, dit-elle. Parlons un peu. Je ne suis pas encore partie. Ma décision n'est pas prise. Nous sommes en juin. La rentrée scolaire, là-bas comme ici, doit être en octobre. Ça nous laisse du temps : trois mois. »

Le lendemain, dimanche, Clément s'alitait. Une crise de rhumatisme. Anne n'en fut pas surprise. Chaque fois qu'une menace avait pesé sur leurs relations, il était tombé malade. C'était là une réaction prévisible : une défense qu'il opposait à un danger, une sorte de chantage physiologique qui voulait dire : « Si vous partez, je meurs. »

Ce même jour, elle téléphona à sa mère. L'entretien fut long et assez pénible. Mme Germond joua la délaissée, la sacrifiée. « C'est un exil. Je ne te reverrai probablement plus. Mais enfin, si tu crois que c'est mieux pour toi... » Elle pleura un peu, aussi. Anne était à la fois navrée et furieuse ; et comme il était dans sa nature de ne jamais repousser aucune pensée, aucune réaction morale, même gênante, même affreuse — une fois le récepteur du téléphone raccroché, elle donna libre cours à sa colère, se parlant à elle-même à mi-voix, et marchant de long en large dans son salon, comme une lionne en cage.

« A mon âge, être encore en butte à des reproches de ce genre ! Devoir des comptes, sans arrêt ! Craindre toujours de me mal conduire, d'infliger de la peine aux autres... Mais enfin, bon Dieu ! les égoïstes, c'est eux : ma mère, Clément... Ils ont besoin de moi. Alors, ils veulent me retenir à tout prix, m'empêcher de prendre le large. Comme si j'étais responsable de leur santé, de leur bien-être, comme si mon dévouement pour eux était un dû... Ils ne m'aiment pas pour moi, ils m'aiment pour eux. De sacrés égoïstes, et ne se rendant pas compte qu'ils le sont. Pourquoi faut-il que les proches nous

embêtent toujours, nous contraignent, nous oppriment ? J'en ai assez ! Je veux être libre ! »

Toute la soirée, elle remâcha ces griefs. Puis elle eut, comme d'habitude, des remords, s'accusa d'être brutale, insensible. Elle cherchait déjà les raisons qu'elle pourrait avoir de *ne pas* accepter l'offre qu'on lui faisait, de *ne pas* s'exiler, de rester à Saint-Clar, dans la permanence du *statu quo*. Après tout, ce n'était pas désagréable, Saint-Clar. Un peu ennuyeux, peut-être. Mais on s'ennuie partout, l'ennui est en soi, plus que dans ce qui vous entoure... Elle était bien « rodée » à son travail (elle utilisa mentalement le terme « rodée », qui venait d'acquérir, depuis peu, le sens particulier de « bien entraînée à »...), elle était appréciée par ses employeurs, ses collègues ; « l'amitié » de Clément était malgré tout quelque chose de positif, un soutien, voire un refuge... Alors que là-bas, dans ce pays inconnu, que trouverait-elle ? N'avait-elle pas des illusions sur les charmes supposés de Beyrouth ? Il lui faudrait se loger, s'organiser, tout recommencer à neuf... Il fallait réfléchir, bien peser le pour et le contre. Elle consulterait Mme Carrère, et son ami le libraire. Voyons, la lettre lui était parvenue le jeudi précédent. Elle pourrait bien attendre, pour y répondre, le mardi suivant. Cinq jours, pour prendre une décision de cette importance, c'était normal.

Le mardi venu, elle reprit la lettre. Enverrait-elle un télégramme, ou téléphonerait-elle ? Elle préféra téléphoner, parce qu'elle avait l'intention de demander quelques précisions sur plusieurs points. Elle n'eut pas à le faire. La directrice lui dit qu'elle avait trop tardé à répondre. En effet, l'autre postulante ancienne à qui l'on avait proposé le poste avait envoyé un télégramme d'acceptation deux jours après la réception de la lettre. Trop tard, donc. Le poste était attribué. La directrice regrettait...

Pendant une semaine, Anne fut comme prostrée. Elle savait bien qu'en s'ingéniant à invoquer des rai-

sons de différer sa réponse, elle ne faisait que se dérober devant la crainte majeure : la réaction prévue de Clément si elle décidait d'accepter ; et elle se demanda si ces chutes dans la maladie, qui s'étaient produites déjà plusieurs fois, quand surgissait à l'horizon la menace d'une séparation d'avec Anne, étaient, chez Clément, l'indice d'une faiblesse de tempérament, d'un effondrement moral et physique devant les traverses de la vie, ou, bien au contraire, la ruse peut-être inconsciente d'un être implacable, résolu à l'emporter coûte que coûte sur une volonté contraire à la sienne.

Puis, comme toujours, le temps passa, les semaines, les mois ; les choses reprirent leur cours régulier habituel (que pouvait-on faire d'autre, à moins de tout casser, de tout rompre, et de fuir aux antipodes ?) ; l'habitude revint comme une marée : travail au collège, visites vespérales à Clément, alternance de calme et d'inquiétude, d'intérêt pour l'immédiat et d'un ennui qui menaçait de s'éterniser ; mais, cette fois, quelque chose s'était altéré dans l'esprit d'Anne : il semblait qu'elle eût perdu beaucoup de sa vitalité, de sa joie de vivre ; elle était souvent abattue, morne, morose, sans savoir pourquoi, ou peut-être craignant de le savoir.

Clément, bien entendu, remarqua le changement qui s'opérait en elle. Il lui demandait « ce qui n'allait pas ». Elle répondit qu'elle se sentait « déprimée ». Désormais, on eut à tenir compte de cette dépression chronique, qui survenait sans motif discernable. Elle était déprimée, voilà tout... Il lui recommandait ceci et cela : une cure de magnésium, de vitamines, entreprendre une étude précise, par exemple d'une langue étrangère, ou bien d'une période de l'histoire de l'art, ou tenir un journal intime. Elle essaya tout ce qu'il voulut : les vitamines, apprendre l'espagnol, s'intéresser à l'architecture baroque... Elle ne rechigna que devant le journal intime, qui lui paraissait une entreprise vaniteuse et bête. Elle railla :

« Tout le monde, aujourd'hui, veut écrire, et publier, pour passer à la télé dans une émission littéraire. »

Et puis, écrire, tous les jours, des considérations sur soi-même, autant dire sur rien, quelle corvée !

Le temps passait. En Algérie, le putsch des généraux échouait. Nouvel exploit sidéral des soviets : un homme dans l'espace ! Valeureux Gagarine... Exaspération entre les deux blocs : à Berlin, on édifiait un mur au milieu de la ville, pour séparer l'Est de l'Ouest.

Septembre, cette année-là, fut très pluvieux. Le dimanche, Anne s'asseyait près de la fenêtre, un livre à la main. De temps en temps, elle levait la tête, regardait au-dehors : l'allée des Acacias, balayée par la pluie ; les toits des voitures luisant d'eau ; pas un passant. Pluie, voitures garées le long des trottoirs ; le vide de la rue. Elle se disait que, si elle avait le courage physique, elle pourrait aussi bien mettre un terme à cette existence qui n'était qu'ennui, frustration, solitude, vain désir d'autre chose — et désir tout court, absence d'amour.

Un soir, Clément lui dit :

« Votre dépression commence à être inquiétante, vous devriez consulter un neurologue.

— Vous pensez que je suis en train de sombrer dans la folie ?

— Je n'ai pas dit un aliéniste. J'ai dit un neurologue. Il existe aujourd'hui, vous le savez bien, des remèdes spécifiques contre la dépression : sédatifs, euphorisants. Un neurologue pourrait déterminer ceux dont vous auriez besoin. »

C'était une observation de pur bon sens. Anne en fut pourtant irritée, sans doute parce qu'elle la savait juste.

La pluie s'arrêta. Octobre ramena la belle lumière d'automne. La ville redevint agréable, bien que beaucoup de son charme passé se fût dissipé, avec les voitures encombrant les rues, la circulation dont il fallait se garer, des habitants moins placides

qu'autrefois, plus agités, plus agressifs aussi. Anne fréquenta plus assidûment le salon de thé, qui n'était plus « Eliane », mais où l'on voyait toujours la douzaine de garçons et de filles composant la jeunesse dorée de Saint-Clar, et quelques habituées bourgeoises. Chaque fois qu'elle s'y rendait, elle se rappelait Günther, bien que le décor actuel ne fût pas le même que celui de leur rencontre. Elle retournait allée des Acacias, et c'était alors la visite chez Clément, dont le programme variait peu. De très loin en très loin, elle lui permettait des « privautés », comme elle se disait, songeant au début du conte de Voltaire, *Jeannot et Colin* — des caresses superficielles, une étreinte chaste, et, pour cela, elle devait surmonter la légère répulsion que lui inspirait un contact physique avec Clément ; mais elle agissait comme quelqu'un qui accomplirait un devoir, ou observerait un rite d'apaisement, une thérapie. Apaisé en effet, au moins dans ses sentiments, son amour, il redevenait l'homme de bonne compagnie, calme, posé, qu'elle appréciait aussi. A la tombée de la nuit, ponctuel comme une horloge, il se levait et allait tirer, soigneusement, méthodiquement, les rideaux des deux fenêtres. Il les rabattait moins sur la nuit que sur le monde extérieur, sur le dehors dangereux où des ennemis virtuels étaient tapis, en attendant l'occasion de lui arracher la femme qu'il aimait, ou, du moins, de la détourner de lui, la distraire de lui — en la fêtant, en l'invitant à des dîners, à des thés, en « sortant » avec elle. Anne pensait qu'il fallait interpréter ainsi le rite quotidien des rideaux. Pendant l'Occupation, le règlement imposé par l'occupant, sur l'occultation des lumières, avait comblé Clément de satisfaction. Tous les jours, entre six heures du soir environ et sept heures du matin, l'appartement devenait un refuge absolu, protégé non seulement par les volets et les rideaux, mais par le couvre-feu, qui vidait les rues, et la patrouille allemande qui faisait sa ronde de nuit. Comme il était bon, alors, de tamiser les lampes, de

revêtir la vieille robe de chambre, et de s'installer pour lire, en attendant le repas nécessairement frugal du soir. La fermeture des rideaux avait survécu à l'Occupation, elle se perpétuait, exacte, inévitable, même l'été venu, quand il faisait grand jour au-dehors. Chaque fois qu'Anne entendait le double glissement perlé des anneaux sur les tringles, le claquement sec de la fermeture, son regard devenait fixe et angoissé, comme si l'on procédait à une séquestration.

La visite terminée, il y avait encore un autre rite, celui du baiser vespéral sur les joues ; enfin, Anne sortait, refermait la porte derrière elle, traversait le palier en direction de son appartement. Certains soirs, elle se disait : « Combien de fois ai-je traversé ce palier, dans les deux sens ? Est-ce que cela se compte par centaines de fois ? Non, par milliers. »

Deux ans s'étaient écoulés depuis la chance offerte d'un poste à Beyrouth, cette chance qu'elle avait manquée par sa faute (scrupule moral, pusillanimité, lâcheté...). Les vacances d'été approchaient. Anne se proposait d'aller, comme chaque année, passer deux ou trois semaines dans la maison familiale ; puis une quinzaine, en août, avec Clément, à Barèges ou quelque autre station pyrénéenne ; mais ce fut Clément lui-même qui proposa, pour le second séjour, une autre destination.

« Quelque chose d'un peu plus exotique que Barèges, dit-il. Nous connaissons un peu l'Italie du Nord et le Centre, pas celle du Sud : Naples, la côte amalfitaine, Capri... Si nous y allions cette année ? »

Anne fut enthousiasmée. Oui, c'était vrai, il y avait toute cette région magnifique, ils visiteraient aussi Pompéi et Herculanum, ils résideraient quelques jours à Capri, bien que ce dût être déjà quelque peu gâté par le tourisme.

« Ce l'est depuis cent ans, observa Clément. Alors, un peu plus ou un peu moins. »

Pendant la fin juin, ils préparèrent leur voyage par la lecture du *Guide bleu*, des prospectus d'agences et

d'un ou deux ouvrages consacrés aux sites qu'ils devaient visiter. Ce fut, pour tous deux, une période d'entente, d'harmonie.

« C'est la première fois que nous ferons un voyage à deux ; jusqu'ici, nous sommes toujours partis avec un groupe. Nous allons essayer de nous débrouiller seuls, cette fois. Cela va sans doute nous réserver quelques surprises, bonnes ou mauvaises, mais tant mieux. »

Le ton était nouveau, le discours aussi. Anne fut surprise par l'autorité avec laquelle il parlait. Il y avait loin entre cet homme si à son aise et le M. Dauge des premiers jours, si contraint, si coincé. « Décidément, se dit-elle, j'ai raison de croire que mon influence l'a transformé. »

La découverte de trésors d'art et de civilisation au musée de Naples, les villes en ruine du Vésuve, l'enchantement des sites le long de la côte amalfitaine les exaltèrent. Le pittoresque italien, l'animation exubérante des rues, les surprises culinaires dans les restaurants de plein air, mille traits de gaieté, de moquerie, de gentillesse et, par là-dessus, le soleil, le ciel d'un bleu inaltérable : l'enchantement. Anne était enivrée par le charme païen, par un climat de sensualité toujours présente, sous-jacente, qui brillait dans les regards, affleurait dans les sourires — qui volait d'un visage et d'un corps de marbre ou de bronze dans les musées, les palais, les villas des villes consumées, aux visages et aux corps de leurs modèles vivants, dans la rue. On circulait au milieu d'une foule pareille à toutes les foules, mais en rencontrant à presque chaque pas la beauté méditerranéenne antique : Diane, Vénus, Apollon, Mercure, déguisés en marchandes des quatre-saisons, en matrones bourgeoises, en serveurs de *trattoria*, en étudiants, passaient à côté d'elle, la frôlaient, lui souriaient en déposant sur la table, devant elle, l'assiettée de pâtes odorante. A chaque pas, à chaque minute, un frisson d'admiration devant la splendeur vivante. Elle pensait : « Méditerranée

divine... » Puis, soudain, son regard se portait sur Clément, en face ou à côté d'elle : le visage si ingrat, la silhouette tassée, pitoyable, cette apparence de vieillard prématuré, au milieu de la grâce éparse alentour. Les mots terribles qu'Alice Pinsa avait proférés chez « Eliane », la première fois où elle avait parlé de « M. Dauge », ces mots qui s'étaient incrustés dans l'esprit d'Anne comme s'ils y avaient été gravés au fer rouge, lui revenaient en mémoire : « Il ne faut jamais se lier, même d'amitié, avec quelqu'un de laid » ; et elle sombrait donc dans une sorte de désespoir morne, celui d'une prisonnière enchaînée depuis trop longtemps pour espérer jamais se libérer. « J'ai été folle, j'aurais dû prévoir ce que serait inévitablement ce voyage avec lui, dans un pays pareil. » Et puis, tout de suite, la mauvaise conscience, les reproches dont elle se fustigeait : « Le pauvre, il fait tout ce qu'il peut pour m'être agréable : et moi... Je suis vraiment odieuse. » Mais elle ne pouvait pas ne pas souffrir de se montrer, dans un pays où la beauté des êtres vous frappait au cœur presque en permanence, appareillée à un compagnon qui lui faisait honte.

A Capri, ces sentiments contrastés persistèrent, encore plus accusés peut-être, parce que tout, dans l'île, semblait tendre exclusivement aux plaisirs des sens. Elle comprit tout de suite que si les touristes amenés en hordes par bateau, chaque matin, repartant le soir, n'étaient qu'un troupeau hébété, les résidents, en revanche, ceux qui restaient longtemps ou s'étaient installés pour un séjour définitif, savaient très bien ce qu'ils cherchaient : non seulement les satisfactions matérielles du bien-être, non seulement la vanité d'un commerce mondain intensifié par l'exiguïté du site et la concentration des oisifs fortunés, mais aussi et surtout les joies païennes de l'amour physique, offertes dans la gratuité ou la vénalité. Hommes et femmes lui apparurent comme des obsédés toujours à l'affût d'une proie. Partout, dans les promenades, sur la *piazzetta* d'opérette, à la

Marina Grande, la nudité des corps, les soins minutieux du bronzage, les tenues recherchées d'après bain, les regards lancés en coups de sonde, tout proclamait : « Je suis ici pour jouir, pour me gorger de volupté, pour dévorer le plus possible de beaux corps et de beaux visages, je suis ici pour ma cure sexuelle. » C'était criant d'évidence.

Ils visitèrent docilement les sites recommandés : Anacapri, les ruines de la villa de Tibère, la grotte d'Azur. A dix heures du matin, ils étaient à la Marina Grande ; elle en maillot de bain, son peignoir à côté ; lui, chemisette à manches courtes et pantalon d'été ; il ne songeait pas à se mettre en maillot, probablement par pudeur, vergogne ; et d'ailleurs, il n'avait jamais appris à nager. Ils choisissaient toujours une zone dans l'ombre, louaient un attirail complet de plage. Anne allait nager, puis s'allongeait au soleil pour brunir, enfin revenait s'asseoir auprès de Clément. Elle était très attentive à sa propre apparence, en prenait grand soin, à force de crèmes, lotions, fards. Elle constatait, non sans un pincement au cœur, qu'elle avait changé ; certes, elle paraissait toujours plus jeune de quelque dix ans que son âge d'état civil ; mais sa joliesse d'autrefois s'était altérée : un léger affaissement des joues, des lignes qui commençaient à se dessiner aux coins des lèvres, les cernes plus marqués sous la paupière inférieure. Ce vieillissement insidieux... « Mais non, je fais encore bonne figure, ma silhouette est passable, je peux encore me produire en maillot de bain ; je ne détonne pas, ici... »

Leur principale distraction était d'observer les autres estivants autour d'eux. Ce spectacle les captivait. Il y avait çà et là quelques monstres ou monstresses : des vieux hommes bedonnants, des vieilles femmes outrageusement maquillées ; mais la plupart des autres ne choquaient pas la vue ; et l'on pouvait admirer aussi (Anne citait ironiquement le vers d'*Esther*) de « nombreux essaims d'innocentes beautés », qui, en fait, n'étaient pas du

tout innocentes. Il y avait aussi, leur favori, un Italien d'une cinquantaine d'années, cossu, l'air inquiet, l'objet de son inquiétude étant une jeune femme belle, un peu voyante, qui avait l'allure et les façons d'une starlette. Peut-être un producteur de cinéma avec sa protégée de la saison ? Ils l'entendirent nommer « signore Mattei » par un serveur de plage. La petite s'appelait Silvana. Ils trouvèrent le signore Mattei comique et attendrissant, et Silvana charmante — Anne ne la blâmait pas de le faire un peu souffrir : c'était une loi cruelle de la nature, on n'y pouvait rien.

Il y avait un autre couple, peu aimable celui-là, mais qui les intriguait beaucoup : celui de deux femmes qui résidaient dans le même hôtel qu'eux et apparaissaient sur la plage, ponctuellement à onze heures. La plus âgée, entre quarante-cinq et cinquante ans, taille moyenne, assez râblée, avait une épaisse chevelure d'un roux ardent (teinture ?) entourant comme d'une crinière une figure ravagée. L'autre, environ vingt-cinq ans, était brune, les cheveux courts sur la nuque et les tempes — une coiffure presque à la garçonne ; elle avait un assez beau visage, qui aurait pu être charmant si l'expression n'en avait été aussi fermée, aussi dure. Elles s'installaient à grand renfort de coussins, dépliants, peignoirs, sacs, livres et magazines, ne se parlaient guère. Anne et Clément les trouvaient « antipathiques », ébauchaient des hypothèses sur leur arrière-plan social, leur métier. L'aînée était peut-être antiquaire, elle lisait surtout des revues d'art, ou plutôt dans la brocante. La cadette la secondait. Toutes deux, à cause de leur mutisme, dégageaient une impression légèrement pénible. On n'avait pas envie de lier connaissance avec elles.

Or, un soir, vers six heures, dans le couloir du premier étage de l'hôtel, Anne passait devant la chambre que partageaient ces deux personnes, lorsqu'elle entendit une voix entrecoupée, coléreuse, qui lançait de courtes phrases indiscernables, comme

elle aurait lancé des couteaux ; et une autre voix, qui n'était qu'un gémissement étouffé : elle ralentit le pas, pour essayer de comprendre ce qui se passait. Soudain, la porte s'ouvrit brutalement devant elle et la plus jeune des deux femmes parut, lèvres serrées, yeux lançant des éclairs. Surprise par la présence d'Anne, elle s'arrêta net, la foudroya du regard. De l'intérieur, la voix gémissante appelait, sur un ton de détresse : « Claude ! Claude ! » La jeune femme referma vivement la porte derrière elle ; puis, bousculant Anne, qui, pétrifiée, n'avait pas bougé, marcha rapidement vers l'ascenseur.

Anne rentra dans sa chambre, qui était contiguë à celle de Clément. Deux heures plus tard, à leur table dans la salle à manger de l'hôtel, elle s'efforça d'être comme à l'accoutumée. Clément observa que « les deux garçonnes » ne dînaient pas ce soir-là à l'hôtel. Anne ne raconta pas la scène dont elle avait été témoin. A la fin du dîner, Clément lui fit la remarque qu'elle était silencieuse, et même « absente ».

Les vacances terminées, ils revinrent à Saint-Clar et la vie ordinaire, quotidienne, les replongea dans le cycle des habitudes.

En ce déclin de l'été, le monde apprit la mort de l'actrice Marilyn Monroe. Clément moralisa sur ce décès, que la presse présentait comme un suicide : mœurs dissolues, absence de toute discipline morale, dispersion de l'esprit, hantise du vieillissement... Anne fut moins sévère. Ce qui la frappait surtout, c'était le malheur intime d'une jeune femme si douée, si belle, si fêtée, mais peut-être aussi broyée par le système impitoyable du milieu hollywoodien.

Un soir de septembre, dans le salon de Clément, Anne contemplait le tableau de Courbet intitulé *Le Sommeil*, qui était parfois désigné sous un autre titre, *Les Deux Amies*.

« A quoi pensez-vous ? », demanda Clément ; et elle devina aussitôt, au ton de sa voix, qu'il ne posait pas cette question machinalement, ni au hasard.

« Je ne sais pas, dit-elle. Rien de particulier. Je vous ai déjà dit que j'avais été un peu déconcertée par ce tableau, ou plutôt, par le fait que vous l'ayez accroché sur votre mur.

— Pourquoi demanda-t-il prudemment.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle. Que vous aimiez cela. Je ne veux pas dire : la manière du peintre, qui est superbe et mérite toute l'admiration possible. Je veux dire : la nature du sujet traité. »

Elle fit une pause ; puis :

« Il me fait penser aux deux bonnes femmes de Capri. Vous vous rappelez : la vieille lionne rousse et la jeune nymphe brune... Bonnes femmes, ou plutôt mauvaises femmes... Mais les vôtres sont juste à l'opposé : elles respirent le bonheur... C'est peut-être cela qui vous a plu. »

Il parut méditer sur cette remarque. Sans doute était-elle assez claire pour lui. Il savait ce qu'Anne avait en tête, secrètement. Tous deux se turent, assez longtemps cette fois. Il l'observait à la dérobée. Elle était enfoncée au creux de son fauteuil, immobile, les yeux fixés sur un point dans le vide. Depuis quelque temps, plus exactement depuis leur retour des vacances italiennes, elle était ainsi : morne, perdue dans des pensées qui ne devaient pas être joyeuses.

« Depuis quelque temps, murmura-t-il, il me semble que vous êtes encore un peu déprimée. Est-ce exact ?

— Oui, peut-être un peu.

— Vous ne croyez pas que le moment serait venu de consulter un neurologue ?

— Cela fait deux fois que vous m'en parlez, dit-elle sèchement. Je réponds : non. »

Nouvelle longue pause silencieuse.

Le soir tombait. Un reflet de la lumière dorée de l'automne s'étendait encore au haut des vitres ; mais l'ombre noyait l'allée des Acacias. C'était l'approche de la nuit, pas encore la nuit. Clément se leva, marcha vers l'une des fenêtres. Il tira le rideau, métho-

diquement. Il allait s'occuper de l'autre fenêtre, lorsque la voix d'Anne, glaçante, s'éleva soudain derrière lui.

« Laissez ouvert ! » ordonna-t-elle.

Il se retourna. Elle s'était redressée dans son fauteuil. Pâle, le regard dur, elle serrait les poings sur ses genoux.

Les choses immondes s'appliquaient sur elle, sur sa peau ; elle les en arrachait avec horreur, au fur et à mesure qu'elle en sentait le contact, mais elles revenaient aussitôt, molles, gluantes, et s'enroulaient autour de ses bras, de son cou, de sa poitrine, comme des tentacules. Elle étouffait, se débattait. Elle était prise dans l'étreinte d'une créature qu'elle ne distinguait pas, mais qui était là, contre elle, plus forte qu'elle, et sans doute résolue à l'absorber tout entière. Elle fut secouée d'un dernier spasme, poussa un cri. Se réveilla brusquement, pantelante d'effroi, dans un lit, son lit, où elle était seule. Elle demeura hébétée une ou deux minutes. Que s'était-il passé ? Un cauchemar, simplement. Un de ces cauchemars que tout le monde connaît : fiction créée par l'angoisse, où l'on se défend contre un danger et où l'on est sur le point de succomber... Elle poussa un soupir de soulagement, se laissa retomber sur l'oreiller. Allons, ce n'était qu'un mauvais rêve. Elle eut quelque peine à reprendre possession d'elle-même, à se défaire de l'impression affreuse. Au cours des mois passés, elle avait eu, déjà, des rêves comparables à celui-là, quoique moins oppressants, mais tout aussi étranges dans l'unicité de leur thème : elle était menacée d'être vidée de sa substance vitale par « quelque chose », une puissance dont elle ne distinguait pas la forme, l'aspect, et dont l'existence lui était révélée seulement d'une façon tactile, par des contacts plus ou moins enveloppants. Elle avait été sur le point d'en parler à Mme Carrère, une fois où elles prenaient le thé ensemble, mais elle s'était ravisée, sans trop savoir

pourquoi. Elle réfléchit que le thème du rêve était « archétypique », relevant d'un fonds collectif immémorial de terreur : tous les êtres vivants, des organismes monocellulaires aux spécimens humains les plus évolués, devaient connaître ces affres nocturnes, simplement parce que la loi de la vie était l'entre-dévorement universel : le serpent tue la musaraigne, la mangouste tue le serpent, est tuée à son tour par l'aigle, qu'abat la flèche du chasseur, lequel succombe sous les coups d'un ennemi. La nature est un gigantesque champ de meurtres, où la mise à mort guette à chaque pas, à chaque mouvement, dans l'herbe, les taillis, les forêts, les déserts de sable, la brousse, tout ce qui respire. Pour survivre, il faut absorber l'autre, s'en nourrir, boire son sang, dévorer son cerveau et sa moelle. Le plus souvent, la mise à mort n'était pas subite ; c'était un assassinat lent, un meurtre à long terme... Quoi d'étonnant si l'épouvante, parfois, hantait nos nuits ?

Pourtant, la fréquence du rêve, depuis des mois déjà, ne laissait pas d'être symptomatique. De quoi ? D'une détérioration de sa santé morale. C'était même devenu sensible pour tous : pour Clément, bien sûr ; mais aussi pour Alice Pinsa, pour ses collègues de Jeanne-d'Albret, pour ses élèves, et enfin pour elle-même. Elle se rendait bien compte de son état. Les périodes de dépression tendaient à se rapprocher. Elle attribuait cette aggravation à des causes convergentes : le vieillissement, le peu d'intérêt de sa vie, la monotonie des jours et, enfin, l'amenuisement de l'espoir. Que pouvait-elle attendre, maintenant, sinon la perpétuation de ce qui était ? Jour après jour, mois après mois, année après année, les choses continueraient, identiques, la menant, d'un mouvement égal, vers l'époque où, devenue pour de bon une femme âgée, elle prendrait sa retraite : à partir de là, elle ne voulait plus (ni ne pouvait plus) imaginer ce que lui réserverait le temps qui lui resterait à vivre. Le mince sursaut de

révolte qui l'avait secouée, un soir, lorsque Clément, à son habitude, tirait les rideaux sur la nuit, avait été, elle le savait, l'expression soudaine de sa peur, une tentative instinctive et puérile de délivrance devant une « destinée » inéluctable. Clément, extrêmement surpris, lui avait demandé : « Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? » Elle n'avait pas répondu ; mais, l'instant d'après, elle s'était recroquevillée sur elle-même, et, le visage enfoui dans ses mains, s'était mise à trembler d'une façon incontrôlée, puis avait éclaté en sanglots. Le violent accès de larmes, peu à peu, avait ramené le calme. Une occasion, pour Clément, d'entourer Anne de son bras, de l'embrasser en proférant des paroles apaisantes. Apaisée enfin, en effet, Anne lui avait demandé pardon pour son éclat ; le lendemain avait été plus détendu ; il y eut ensuite beaucoup de lendemains, et le temps qui passait, apportant un flot quotidien ininterrompu d'événements grands ou petits, qui étaient en train de changer le monde, et qui aliénaient l'âme et le cœur des vivants. Le président Kennedy était assassiné à Dallas. Johnson lui succédait. En Occident, une société dite de consommation s'installait : beaucoup de gens désormais vivaient sur le crédit, pour pouvoir se procurer toujours plus d'appareils ménagers, de vêtements, de voitures, de gadgets, de loisirs. La musique « rock » déferlait de tous les postes de radio ; des dizaines de millions de « jeunes » célébrèrent, un soir, ce culte récent, place de la Nation — et les journaux parlèrent d'une « nouvelle classe d'âge », en France et partout — une classe d'âge qui avait son langage, ses mœurs et ses exigences.

Après avoir, pendant plusieurs années, cédé aux instances de Clément en lui promettant, de très loin en très loin, de prendre avec elle certaines libertés, elle avait mis fin, depuis leur retour des vacances italiennes, à ces « privautés » (ainsi désignait-elle, secrètement, ces abandons mesurés). Clément n'avait pas osé insister. Lui aussi, il finit par renoncer à ses exigences ; mais ce renoncement tenait,

peut-être, pensait-elle, moins à un souci de discrétion, de réserve, qu'à un affaiblissement de ses désirs. Il se passait pour lui ce qui se passe, habituellement, dans n'importe quel couple, avec les années : la passion initiale s'éteint, pour laisser place, dans les meilleurs cas, à une tendresse mutuelle, dans les pires, à la satiété et au dégoût — le plus souvent, à une indifférence résignée. Anne devinait que, chez Clément, ce n'était pas de l'indifférence, loin de là. Il n'aurait pas supporté d'être séparé d'elle, de retomber dans la solitude où il avait vécu avant de la rencontrer. Car s'il avait, physiquement, moins besoin d'elle, il tenait à la présence d'Anne auprès de lui. Une habitude quasi conjugale s'était créée, plus forte, plus indispensable que tous les autres liens. Non seulement il la voulait près de lui, mais elle avait parfois l'impression qu'il la voulait à lui seul. Il tolérait mal qu'il y eût d'autres personnes dans la vie d'Anne, même s'il voyait bien que ces personnes (Alice Pinsa, quelques vagues relations, deux collègues qui étaient devenues des amies) ne comptaient pas beaucoup dans le cœur et l'esprit d'Anne, qu'elle aurait pu se passer d'elles facilement : elles étaient des comparses, une figuration... Quand elle mentionnait ces personnes, « ce soir, je dîne chez... », il se rembrunissait, ne pouvait se retenir de les dénigrer : « Je ne comprends pas, disait-il, comment vous vous accommodez de cette amitié avec Mme Carrère, une femme qui non seulement est bête, mais qui est malveillante et qui vous lance si souvent des piques... Pourquoi persistez-vous à la fréquenter ? » Il tentait aussi de déconsidérer des goûts, des intérêts qu'il ne partageait pas avec elle, et dont il pensait qu'ils l'écartaient de lui, qu'ils maintenaient une distance, un terrain neutre, un no man's land, entre elle et lui. Par exemple, critiquant le goût d'Anne pour le cinéma (un de ses plaisirs, quand elle se rendait à Bordeaux, était d'aller voir les plus récents films italiens, anglais, américains, qui, selon elle, valaient seuls le déplace-

ment, avec, parfois, un film japonais), il lui disait : « Vous êtes aliénée par le cinéma. Pour vous, c'est une drogue. Vous ne voyez pas qu'à l'exception d'une ou deux productions par an, c'est un divertissement pour ilotes ? » Ou encore, déclarant trouver futiles les curiosités d'Anne, son intérêt pour ce qui se passait au-dehors, son désir de changement, son accueil, sans discrimination, de presque n'importe qui, sa disponibilité enfin, il parlait de sa « dispersion », de son « désordre physique », alors que, selon lui, la paix de l'âme, l'ataraxie, le calme intérieur, la maîtrise de soi, étaient des vertus suprêmes et la condition même du bonheur ; et il citait Pascal sur le malheur de l'homme, qui consiste à « ne pouvoir rester tranquille dans une chambre ». Sous-entendu, à ne pouvoir rester tranquille dans son appartement à lui, seule avec lui. De la même façon, il redoutait la venue du printemps, des longues journées d'été, parce que la belle saison attire au-dehors, présente mille tentations, décuple la joie de vivre. Il voyait venir l'automne avec soulagement ; et l'hiver était, de loin, sa saison préférée, à cause du froid et des intempéries et de la nuit vite tombée, qui rendent si précieux le fait de rester chez soi, à l'abri du monde, tous volets fermés, et de se lover dans une intimité douillette, à la lueur tamisée des lampes.

Anne, à son tour, était inquiète, sur ses gardes, ou bien presque anéantie de tristesse et de fatigue. Pendant ses heures de loisir, pour n'avoir pas à rester chez elle, à ne savoir que faire, elle se réfugiait de plus en plus souvent au café de la place de la République, avec ses lustres, son style début du siècle, sa moleskine fatiguée — le décor de ses peu nombreuses rencontres d'autrefois avec Yves de Balansun ; et là, devant une tasse de thé, elle se laissait flotter dans une vague rêverie, la main posée sur un journal ou un magazine qu'elle n'avait pas envie de lire. Un après-midi, un homme vint s'asseoir à la table voisine de la sienne. Il paraissait avoir de

vingt-huit à trente ans. Un type méditerranéen ou méridional assez accusé — des yeux très sombres, une chevelure noire épaisse et légèrement crêpelée. Sans être beau, il dégageait une certaine aura de sensualité. Anne l'examinait du coin de l'œil, sans tourner la tête : elle savait très bien, tout en gardant un air distrait, observer ce qui, sans lui faire face, se trouvait placé dans son champ visuel. Ce don lui avait fait parfois penser qu'elle aurait pu exercer un métier tel que détective privé ou agent des services secrets. Elle remarqua la façon dont il était vêtu, un costume bleu clair, de tissu léger, adapté à la saison, le col de chemise ouvert sur un cou basané. Le seul point qui lui déplut : une gourmette, en or, probablement, autour du poignet gauche. Quels pouvaient être son milieu, sa profession, son éducation ? A un certain moment, elle perçut qu'il tournait la tête vers elle ; elle se retint de ne pas faire de même, continua de fixer le vide, droit devant elle. Elle entendit sa voix. C'était à elle qu'il s'adressait. Il avait un très léger accent étranger qu'elle n'identifia pas. Elle le regarda. Aussitôt il sourit. Il lui demanda, puisqu'elle ne lisait pas le journal plié devant elle sur la table, s'il pouvait le lui emprunter un instant. Il était assez plaisant, avec quelque chose d'un peu trouble dans le regard. Elle lui tendit le journal, sans dire un mot. Il la remercia et se mit à le parcourir, ou à feindre de le parcourir. Cinq minutes plus tard, il le lui rendait, en disant : « Merci beaucoup. » Il paraissait avoir cherché une occasion de lui adresser la parole. Elle prit le journal, sourit brièvement, et le reposa sur la table. Il dit : « Rien de nouveau. C'est toujours pareil : des guerres, des révolutions...

— Vous voudriez qu'il y ait quelque chose de plus sensationnel ?

— Oui... On s'ennuie un peu, à Saint-Clar, vous ne trouvez pas ?

— Si. Mais comme les changements sont toujours pour le pire... »

Ils parlèrent pendant quelques minutes. Elle se rendait compte, à son langage, à son élocution, à son accent, à toutes sortes de détails, qu'il n'appartenait pas à la classe bourgeoise ; il devait même être situé plusieurs échelons au-dessous. Il devait avoir assez de finesse pour comprendre qu'il ne pouvait tromper personne sur ce point ; aussi n'essayait-il pas de donner le change. Il se tenait sur la réserve. Après un quart d'heure de conversation, elle était incapable de décider ce qu'il était exactement : ouvrier ? employé ? — d'où il venait : pays d'Europe latine, Maghreb, Moyen-Orient ?... De toute évidence, il n'était pas français d'origine. Il avait tenté un rapprochement avec Anne avec sans doute l'arrière-pensée d'une « aventure ». Comme l'on commençait alors à dire couramment, à la suite d'un film qui avait lancé l'expression, il la « draguait ». Il voyait une femme seule dans un café, une femme qui avait l'air d'attendre quelque chose. Pour ce Méridional, c'était déjà un indice. La femme n'était plus très jeune, mais elle était encore assez désirable. Le fait qu'elle fût nettement plus âgée que lui la rendait, malgré son air de réserve, moins intimidante. Il avait dû se dire qu'il pouvait tenter sa chance. Anne devinait les petits mécanismes mentaux qui devaient, à cette minute, se trouver dans la tête de l'inconnu, presque aussi distinctement que si, la boîte crânienne enlevée, elles les avait vus fonctionner. Elle se sentait un peu attirée physiquement par lui ; mais elle décida qu'il valait mieux ne pas poursuivre. Il lui demanda si elle venait tous les jours dans ce café. La question était naïve et la fit sourire. Elle répondit : « Non, pas tous les jours, mais souvent.

— Alors, dit-il, nous pourrons nous rencontrer une autre fois ?

— Peut-être », dit-elle, toujours souriante ; et, après un petit salut, elle se leva et sortit ; mais elle savait déjà, parce qu'elle ne cherchait jamais à se berner de faux-semblants ou à refuser l'évidence,

même quand l'évidence était gênante, qu'elle reviendrait au café jusqu'à ce qu'eût lieu une seconde rencontre. Cet homme l'attirait. Une « aventure » avec lui serait peut-être quelque chose d'agréable.

L'« aventure » eut lieu, quelques jours plus tard, non à la deuxième, mais à la troisième rencontre. Dans l'intervalle, ils avaient échangé leurs prénoms, mais non point leurs noms ni leurs adresses. Il s'était présenté comme « Jean ». Anne soupçonna que ce prénom passe-partout cachait le véritable prénom, lequel devait avoir une consonance exotique. Il y avait chez cet homme quelque chose de douteux, elle le sentait bien ; mais elle était, depuis si longtemps, si désolée qu'elle décida de passer outre. Il n'était pas question qu'elle l'emmenât chez elle, et lorsqu'il suggéra qu'ils allassent à l'hôtel (bien entendu, c'était l'Hôtel du Pont, qu'elle connaissait bien), elle accepta, non sans un frisson de mauvaise conscience. Un souvenir radieux était attaché, pour elle, à cet établissement, et elle acceptait d'y retourner avec quelqu'un d'autre, c'est-à-dire d'accomplir une profanation, un sacrilège. Elle avait fixé le rendez-vous, dix heures du soir, parce que, à cette heure-là, les chances d'être vue, dans une ville à demi déserte, étaient minimes. Le patron, le même, se tenait à son bureau. Il la reconnut, dévisagea celui qui l'accompagnait. Elle redoutait qu'il ne leur remît la clé numéro sept ; mais ce fut un autre numéro. En montant l'escalier vers le premier étage, l'homme près d'elle, elle eut le sentiment qu'il fallait regarder du côté du bureau. Le patron les suivait du regard. Rencontrant celui d'Anne, il fit, à son adresse, un léger mouvement de tête, un signe de négation qui signifiait : « Non. Pas celui-là. Prenez garde. » Elle se demanda si elle avait bien vu ce signe, ou si, l'ayant vu, elle l'interprétait comme il devait l'être. Elle fut sur le point de rebrousser chemin, de descendre l'escalier en courant et de s'enfuir à toutes jambes. C'était trop tard : l'homme ouvrait la porte de la chambre et l'invitait à entrer.

Ce qui suivit devait lui laisser le souvenir d'un plaisir sombre et ravageur, dans lequel elle s'était jetée comme dans un abîme, les yeux fermés. Ils se rhabillèrent en silence. Il demanda : « Quand est-ce qu'on se revoit ? » Elle répondit évasivement qu'ils se rencontreraient au café le surlendemain, et elle sortit, très vite, comme si elle échappait à un danger. Bien qu'elle sût qu'elle en aurait bientôt le désir, elle était résolue à ne pas renouveler l'expérience : elle avait honte et elle avait peur.

Trois jours passèrent.

Le quatrième jour, à dix heures du matin (elle se préparait à partir pour le collège), elle entendit sonner à la porte d'entrée de la maison, et Mme Aguirre aller voir, puis échanger quelques mots brefs avec le visiteur. Ensuite, elle monta et vint frapper à la porte d'Anne. Elle lui annonça qu'il y avait « un homme », en bas, qui demandait à la voir.

Anne comprit tout de suite ce qui se passait. Le cœur battant de folle appréhension, elle descendit l'escalier derrière Mme Aguirre. L'homme en costume bleu clair était debout devant elle, souriant d'un sourire visqueux.

« Ah ! c'est vous, dit Anne, s'efforçant d'avoir l'air naturel. Eh bien, venez. »

Et, sous le regard perplexe, ou peut-être réprobateur, de Mme Aguirre, elle lui fit signe de la suivre.

Une fois dans l'appartement, elle lui demanda comment il avait découvert son adresse. Toujours souriant, il fit un geste vague. Puis il s'enquit de la raison pour laquelle elle n'était pas venue au café la veille au soir, comme ils en étaient convenus lorsqu'ils s'étaient quittés dans l'hôtel. A la peur qu'Anne ressentait, se mêlait une mince colère, un raidissement de défi.

« Vous m'avez suivie sans doute, dit-elle froidement. Bien. Que voulez-vous ?

— Te revoir.

— Oui, mais quoi encore ? »

Il regardait autour de lui. Il hocha la tête.

« Tu es bien logée », dit-il.

Elle ne répondit pas. Il prit une chaise et s'assit. Puis, sans se presser, leva la tête vers elle.

« Je peux m'asseoir ? fit-il, avec, de nouveau, son sourire.

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Que voulez-vous ? »

Alors, cherchant un peu ses mots, il expliqua pesamment qu'il avait « des ennuis ». Il était arrivé à Saint-Clar depuis peu. Il habitait provisoirement chez un ami qui voulait bien l'héberger quelques jours ; mais il souhaitait quitter la ville. Seulement il avait besoin, pour cela, d'un peu d'argent ; et il était venu demander à Anne si elle ne pouvait pas l'aider.

Elle alla ouvrir un tiroir, prit quelques billets et les lui tendit.

« C'est tout ce que j'ai ici, dit-elle. Maintenant, je vous prie de partir. »

Il jeta un coup d'œil sur les billets dans sa main. L'air déçu, il leva les yeux.

« J'aurais besoin de plus que ça », dit-il.

Elle était oppressée ; mais il ne fallait pas le montrer.

« Je regrette. Si vous ne partez pas maintenant, c'est moi qui vais sortir... », elle se dirigea vers la porte, « ... pour aller à la police.

— Ça m'étonnerait », dit-il.

Il se leva.

« Ce soir, à dix heures, au café, dit-il. Si tu ne viens pas, c'est moi qui reviendrai ici. »

Il passa devant elle, ouvrit la porte et sortit. Elle referma la porte à clé, s'y adossa, pâle et presque défaillante. Elle l'entendit descendre l'escalier, ouvrir la porte de la rue, la refermer. Enfin, son pas qui s'éloignait.

La scène s'était déroulée très vite, en quelques répliques, elle était lourde de menaces, auxquelles il fallait, d'urgence, mettre un terme. Anne réfléchit rapidement. Si elle se rendait ce soir-là au café, elle

était perdue. Si c'était lui qui venait la trouver chez elle après dix heures, ce serait encore pire. Il fallait trouver le moyen de se dérober à l'alternative. Elle remit à plus tard de subir la réaction violente que cet incident sordide allait provoquer chez elle. Lorsque tout serait réglé, elle s'accorderait le luxe d'être malheureuse. Pour l'instant, il ne s'agissait que de se défendre. Que fallait-il faire ? Elle songea à aller trouver le patron de l'hôtel, pour lui demander s'il connaissait l'homme au complet bleu avec qui elle était venue, deux jours plus tôt. Elle devait d'abord se rendre au collège pour ses cours. « J'irai le voir cet après-midi, après seize heures trente. » L'après-midi, elle avait changé d'avis. Elle se rendit au bureau de Clément. C'était l'heure à laquelle lui-même quittait son travail. Il fut surpris de sa visite, qui n'était pas prévue. Il lui demanda avec inquiétude ce qui se passait.

« Je vous le dirai en route. »

Sur le chemin du retour à leur domicile commun, elle fit, brièvement, le récit de sa mésaventure. C'était, à la fois, affreusement humiliant et tout simple d'avoir à révéler à Clément la situation dans laquelle elle s'était mise. Il écouta, sans laisser paraître ce que pouvait lui inspirer la confidence.

Quand elle eut terminé, il dit :

« Je connais le commissaire de Saint-Clar. Il se trouve que j'ai eu l'occasion de lui rendre service, autrefois. Je vais lui téléphoner. Vous dites que le patron de l'hôtel vous a fait comprendre, par un signe de tête, que cet homme était dangereux ?

— C'est, du moins, ce que j'ai cru voir.

— Il doit donc le connaître. Le commissaire prendra contact avec lui ; si cet homme est vraiment suspect, il doit l'avoir sur ses fiches. Il le cueillera ce soir à dix heures au café où l'homme vous attendra. »

Les choses se passèrent ainsi. A onze heures, le commissaire appela Clément Dauge pour lui annoncer que « l'affaire était réglée. » Il s'agissait, dit-il,

d'un « truand », qui résidait le plus souvent à Paris, mais était déjà venu dans la région, où il avait des attaches. Quelques années plus tôt, il avait été condamné à deux mois de prison ferme pour vol et recel.

Anne avait fait face à la situation avec sang-froid et pendant plusieurs heures. Elle avait pu surmonter la gêne, la confusion d'avoir à raconter à Clément l'épisode misérable qu'elle était en train de vivre. Une fois libérée de sa peur, une fois assurée que le danger était écarté, tout le courage dont elle avait pu s'armer jusqu'alors s'effondra d'un seul coup. Pendant des jours, elle se traîna de son appartement au collège dans un état d'intense tristesse. Alors qu'elle aurait pu considérer sa mésaventure comme un incident désagréable mais dénué d'importance, un banal exemple, parmi d'autres, d'un chantage minable, de la part d'un voyou sans envergure, elle le vécut rétrospectivement comme si elle était la première femme au monde, depuis l'origine de l'espèce, à avoir subi quelque chose d'aussi dégradant. Elle avait le sentiment d'une déchéance : elle était précipitée du piédestal de dignité, de quant-à-soi, où elle s'était juchée dès l'adolescence, et du haut duquel elle maintenait le petit monde autour d'elle dans une attitude de déférence. « Mlle Germond » n'était pas quelqu'un avec qui l'on pouvait prendre des libertés, verbales ou autres, à moins qu'elle ne vous y autorisât. Maintenant qu'elle avait été humiliée et qu'elle avait dû laisser voir à Clément cette humiliation, et, qui plus est, solliciter son secours, tout, pensait-elle, était compromis. Parce qu'on l'avait connue humiliée, instinctivement elle se fit humble. Les relations avec Clément s'en trouvèrent modifiées d'une façon presque spectaculaire. Il s'établit un renversement dans le rapport des forces en présence. L'autorité se déplaça du côté de Clément. Il traitait Anne de la même façon convenable, polie ; mais elle sentait que le prestige dont elle avait longtemps joui auprès de

lui n'existait plus. Clément la voyait maintenant comme une personne faillible, qui avait pu s'exposer à une indignité comme n'importe quelle pauvre femme crédule jusqu'à la bêtise ou incapable de dominer ses passions les plus basses. Elle n'était pas « mieux » que lui. Et puisqu'elle commençait à vieillir, et que ce vieillissement était visible, elle ne pouvait attendre de la vie guère plus que ce qu'il en attendait lui-même, c'est-à-dire rien. Ils étaient, enfin, égaux devant la condition humaine, devant le malheur de vivre. Ils allaient terminer leur vie ensemble comme il sied à deux époux, dans la douillette prison de l'appartement de droite du palier, au premier étage de l'allée des Acacias. Ils allaient poursuivre leur vie commune et la terminer, sans que Clément eût désormais à craindre qu'Anne ne fût attirée par le dehors, exposée aux tentations du dehors, sans craindre que quelqu'un vînt la lui enlever, un homme qui lui apporterait l'amour. Pour elle, c'était trop tard. Il ne lui restait plus que son voisin et ami, Clément Dauge.

Anne savait bien que ces pensées n'étaient pas en lui à l'état conscient ; elles étaient en lui comme des certitudes informulées. Elle avait, elle, parfaitement conscience que c'était cela qu'il avait en tête — que c'était ainsi qu'il concevait désormais leurs relations ; et, pour le moment, elle s'y conformait avec docilité, comme s'il était agi d'une juste punition à laquelle elle dût se soumettre.

Peu à peu, elle glissait dans un état de passivité résignée où se dissolvait toute velléité d'agir, toute volonté de vivre. Bientôt, Clément s'alarma de cette aggravation et la pressa, plus fortement que jamais, de consulter un neurologue. Elle dit qu'elle le ferait ; mais les jours passèrent sans qu'elle s'y résolût. Au collège, elle avait tout juste assez de force pour donner ses cours, puis elle rentrait chez elle pour s'étendre sur son lit et ne plus bouger. La passivité devenait prostration. Ayant passé deux jours sans aller faire sa visite à Clément, celui-ci, très inquiet,

vint frapper à sa porte. Elle ne répondit pas. Il pria Mme Aguirre de prendre la clé de l'appartement d'Anne et de bien vouloir l'accompagner. Quand ils y pénétrèrent, elle était étendue sur son lit, le regard fixe. On lui parla. Elle parut ne pas entendre. Elle était comme claustrée en elle-même, ayant perdu tout contact avec le monde extérieur. Clément déclara qu'il fallait la faire transporter dans la clinique voisine. Mme Aguirre téléphona au Samu. Bien que le jardin de la clinique fût à quelques mètres de la maison, on ne pouvait pénétrer par là dans l'établissement, on devait remonter l'allée des Acacias et contourner un pâté de maisons. A la clinique, le médecin ordonna une piqûre sédative et procéda à l'hospitalisation.

« Revenez demain, dit-il à Clément et à Mme Aguirre. Je pense que Mlle Germond ira déjà mieux. Le Largactyl va la détendre. Je ne crois pas que ce soit grave. C'est un cas de prostration dû à une extrême tension psychologique. Rentrez chez vous. Il n'est pas nécessaire que vous attendiez ici. »

Le lendemain, en effet, Anne paraissait plus détendue, bien qu'elle demeurât toujours murée dans le mutisme. Le médecin dit qu'il fallait la soumettre à un électroencéphalogramme. De toute façon, les soins prévus demanderaient un séjour en clinique d'environ une semaine.

Le quatrième jour, l'état d'Anne s'était amélioré. Elle prononçait quelques mots çà et là, émergeait de sa prostration, reconnaissait les personnes qui s'occupaient d'elle, et les visiteurs. Elle était encore en proie à des fantasmes, des imaginations, des rêves qui semblaient liés à une angoisse fondamentale, et aussi, très bizarrement, à des souvenirs d'une expérience prénatale. Par exemple, elle raconta à son médecin qu'elle se voyait enfermée dans un lieu clos, et d'où il lui fallait s'extraire ; mais, pour y parvenir, elle devait se placer dans une certaine position, la seule bonne pour pouvoir progresser vers la sortie et l'air libre.

L'électroencéphalogramme ne révéla rien d'anormal. Au bout d'une semaine, le médecin diagnostiqua la guérison. Anne pourrait rentrer chez elle, reprendre sa vie habituelle, mais elle devrait, pendant au moins six mois, absorber chaque jour des euphorisants. Allée de Acacias, les choses reprirent donc leur cours antérieur. Clément soignait sa voisine avec dévouement et semblait très heureux de cette fonction de garde-malade.

Anne se demandait ce qui lui était arrivé et ne pouvait pas trouver de réponse. Sa maladie comme sa lente convalescence lui demeurèrent incompréhensibles. Elle interrogeait Clément : « De quoi avais-je l'air ? Est-ce que je me suis conduite d'une façon extravagante ? Est-ce que l'on aurait pu me décrire comme atteinte de démence ? » Il la rassurait. Elle n'avait rien manifesté de tel. Elle semblait seulement enfermée dans la prostration et incapable d'établir une relation viable avec le monde extérieur. Il avait interrogé le médecin et avait appris que ce genre de chute dans un apparent semi-coma était une forme, point rare et bien connue, de dépression psychologique et nerveuse intense. « Il m'assure que vous n'avez rien à redouter pour l'avenir, que cela ne se reproduira plus. »

Clément avait cru devoir avertir Mme Germond de la maladie de sa fille. Elle n'était, jusqu'alors, jamais venue à Saint-Clar. Elle loua une chambre dans un hôtel voisin, où elle demeura trois jours. Elle rencontra Clément, se rendit compte des liens d'amitié, sinon d'intimité, qui existaient entre cet homme et sa fille. Elle ne fit aucun commentaire. Le soir de son départ, Anne l'accompagna à la gare. A la fenêtre de son compartiment, Mme Germond la dévisageait debout sur le quai. C'est alors que, se penchant pour pouvoir parler plus bas, elle dit, avec une brusquerie maladroite :

« Quels sont tes liens avec M. Dauge ? »

Anne se sentit pâlir. C'était la question que, depuis

l'arrivée de sa mère, elle redoutait de s'entendre poser.

« Des liens de bon voisinage », répondit-elle d'une voix blanche.

Comme le train allait démarrer, Mme Germond, le regard posé sur sa fille, avec, sur le visage, un air d'infinie tristesse, murmura : « Ma pauvre petite. »

Anne frémit comme si on l'avait frappée. Que voulaient dire ces mots ? En quoi était-elle devenue, aux yeux de sa mère, objet de pitié, de compassion ? Ou encore : en quoi avait-elle démérité ? Pouvait-elle être considérée comme déchue ? Que lui était-il donc arrivé, qu'elle-même ne discernait pas, mais qui devait être sensible aux autres, visible pour tous, flagrant pour tous ? Elle rentra chez elle, accablée de doute. Elle s'étendit sur son lit. Elle revoyait le visage de sa mère, cet air chagrin et gêné, elle entendait la question abrupte : « Quels sont tes liens avec M. Dauge ? », qui ne se justifiait que si elle voulait dire : « As-tu une liaison avec cet homme ? » Comment sa mère avait-elle pu penser une chose pareille ? Mais, en y réfléchissant, comment n'y eût-elle pas pensé ? Ces relations de voisinage et de prétendue amitié, qui duraient depuis des années, le fait qu'Anne ne se fût jamais mariée, alors qu'elle avait été une jeune fille charmante et douée, certainement pleine de séduction pour beaucoup d'hommes, dont quelques-uns, sans doute, avaient pu lui plaire — par exemple cet Yves de Balansun qui, pendant quelque temps, avait semblé décidé à l'épouser... Une seule explication à tout cela : la liaison avec M. Dauge, et, pour sa mère, l'hypothèse devait être douloureuse, en premier lieu parce qu'une jeune fille de leur milieu, une jeune fille convenable, n'a pas de liaison en dehors du mariage, ensuite parce que c'était une liaison avec un homme comme M. Dauge. Si Anne avait protesté de son innocence, sa mère l'aurait-elle crue ? Et d'ailleurs, Anne aurait-elle osé protester de son innocence ? C'était vrai qu'elle n'avait jamais appartenu sexuelle-

ment à M. Dauge, mais leurs relations étaient-elles, pour autant, complètement dénuées de toute ambiguïté ? Elles ne l'étaient pas. Il y avait eu ces « complaisances », ces demi-abandons auxquels elle ne consentait qu'à contrecœur, et même avec un certain degré de répulsion ; mais enfin, elle y avait consenti. Comment expliquer cela à sa mère ou à quiconque ? Comment sa mère ou d'autres auraient-ils pu comprendre cette chose, puisque cette chose était incompréhensible pour elle-même ? Un long piège insidieux, lentement constitué au cours des années, s'était inexorablement refermé sur elle. Elle était, à la fois, totalement innocente et totalement coupable : coupable d'avoir cédé — par scrupule moral ? fausse idée des obligations de l'amitié ? timidité ? faiblesse de caractère ? — à des sollicitations auxquelles rien, en elle, ne pouvait normalement répondre.

« Ma pauvre petite... » Ces mots jetés en guise de séparation, ces mots qui pouvaient empoisonner un cœur, le rendre malheureux à jamais, sa mère, en les prononçant, avait-elle eu conscience de leur infinie nocivité ? Non, ce n'était pas possible. Anne ne se souvenait pas que Mme Germond se fût jamais montrée méchante, eût jamais cherché à infliger du chagrin à quiconque. C'était seulement la plainte, arrachée à sa réserve et à sa honte, d'une vieille femme désespérée de découvrir soudain ce qu'était la vie de sa fille, sa fille autrefois si jolie, devenue la maîtresse (peut-être) ou, en tout cas, la compagne, l'amie de cœur, d'un homme tel que cet homme, qui, outre ce qu'on pouvait dire de lui, paraissait assez âgé pour être son père.

Elle se demanda si les autres, ses amis et connaissances, les gens dans la rue, le public, la voyaient eux aussi comme « une pauvre fille ». Elle alla contempler longuement son visage dans le miroir. Certes, elle savait qu'elle avait changé, depuis déjà des années, que le charme de la jeunesse s'était dissipé. Cette fois, en examinant ses traits qu'elle

connaissait jusqu'à la fatigue, elle cherchait à discerner en quoi précisément ils s'étaient modifiés. Elle croyait apercevoir en eux quelque chose qui n'était pas là autrefois, une expression qui ne lui était pas familière et qu'elle découvrait tout à coup. Qu'est-ce que cela pouvait être ? Ce fut en vain qu'elle tenta de le découvrir. C'était là, indéfinissable, comme une empreinte venue d'on ne savait où. Plus tard, peut-être, elle l'identifierait.

Depuis sa dépression, son bref séjour en clinique, elle ne parvenait pas à reprendre possession d'elle-même. Il lui semblait traîner une fatigue éternelle, être atteinte d'inertie, d'aboulie. Ses puissances de réaction au monde extérieur, si vives, si constantes dans le passé, avaient notablement diminué, ou bien étaient amorties par une ouate d'indifférence. Elle en avait conscience, ne trouvait qu'une seule explication : « Tout cela m'est égal, maintenant, parce que j'ai vieilli. Ma maladie a épuisé d'un seul coup ce qui, autrefois, me rendait présente au monde. » Sa mère avait eu raison de dire : « Ma pauvre petite... » Clément la voyait telle qu'elle était devenue. Il ne lui cachait pas ce qu'il en pensait. « Vous n'avez plus votre vivacité d'autrefois. Vous êtes presque toujours morne. » C'était cruel, mais elle l'acceptait comme un verdict justifié. En prononçant ce verdict, Clément ne condamnait pas cette déperdition de tonus. Il la constatait. Puisque Anne était toujours près de lui, rien n'était perdu. « C'est ce qu'il doit se dire », pensait-elle.

Pourtant, il arrivait, de loin en loin, qu'Anne retrouvât comme un écho de sa verve combative, qui se réveillait à l'occasion. Par exemple : Clément professait une grande estime pour le dirigeant chinois Mao Tsé-toung. C'était là un trait d'époque, un fantasme politique des années 64-67. Un grand nombre d'intellectuels français étaient « pour Mao » comme, vingt ans plus tôt, ils étaient encore pour Staline, malgré tout ce qui aurait dû les en dissuader. Leur goût du pouvoir par procuration, leur fas-

cination pour toute autorité qui, à force de tyrannie, prétendait gérer le bonheur des peuples se déguisaient aisément, chez eux, en amour de l'humanité ou en ardeur révolutionnaire. Il suffisait de garder les yeux ouverts et de s'appuyer sur un jugement spontané pour savoir que stalinisme et maoïsme étaient l'aboutissement extrême de l'utopie totalitaire, mais c'eût été trop demander à des esprits qui ne pouvaient se complaire que dans l'illusion ou la mauvaise foi. Donc, au cours des années 64-67, être maoïste était le comble du bon genre et du « chic radical », comme disaient les Américains. Cela faisait partie de la mode — les vestes mao, en soie ou vigogne, étaient adoptées par les classes fortunées aux Etats-Unis. Socialiste depuis l'âge de dix-huit ans, Clément Dauge pensait que le maoïsme était l'avenir du monde. Il avait lu avec la plus fervente attention le *Petit Livre rouge*. Jusqu'alors, Anne n'avait pas daigné avancer le moindre commentaire sur ces idées cotonneuses, qui lui étaient complètement indifférentes : elle avait appris de longue date à tenir compte de l'aveuglement humain et à lui laisser sa part légitime, même parmi les personnes de son entourage. Ce fut la lecture du *Petit Livre rouge* qui, soudain, la tira de sa torpeur. Dans l'appartement de Clément, elle prit machinalement cet ouvrage qui était posé sur une table auprès d'elle et se mit à le lire. Une heure plus tard, elle s'adressait à Clément, sur le ton le plus froid :

« C'est ce ramassis de clichés qui vous a emballé ? Ce prêt-à-penser pour des gens qui sont mentalement les esclaves des empereurs d'aujourd'hui comme ils l'ont été pendant trois mille ans des empereurs dynastiques ? Vous ne voyez pas que c'est la même chose ? C'est même dix fois pire sous Mao, parce qu'il a des moyens techniques de coercition que des anciens empereurs n'avaient pas. Il suffit pourtant de lire de temps en temps la presse pour connaître le degré d'abrutissement mental et de docilité fanatique qu'on a réussi à imposer aux

jeunes Chinois de la génération présente. J'ai lu récemment un article tout à fait sérieux où l'on rapportait les réponses d'un étudiant. Un étudiant, s'il vous plaît, pas un paysan terrorisé d'une campagne reculée... A la question : "Que faites-vous quand vous êtes tourmenté par des désirs sexuels ?", il répondait : "Je lis le *Petit Livre rouge.*" Vous trouvez peut-être cela admirable ? Pas moi. L'aliénation à vie de pauvres malheureux fanatisés... Une autre histoire vraie, qui relève, elle aussi, de l'oppression sexuelle — car, quand un totalitarisme s'installe, ça commence toujours par là. Ça se passe donc dans un camp de redressement ou de rééducation. Rien que ces termes font frémir... Sauf les intellectuels marxistes parce que, eux, ils n'auront pas besoin d'être redressés ou rééduqués : ils le sont déjà, à vie... Donc, camp de redressement. On rassemble les prisonniers. On amène sur une estrade, face à ce public, un prisonnier mains liées, que l'on jette à genoux et que l'on oblige à confesser son "crime". Son crime : un pauvre délit sexuel qui n'est plus depuis longtemps un délit pour personne en Occident. Sa confession faite, on lui tire un coup de revolver dans la nuque. C'est ça, le maoïsme... Je suis stupéfaite que vous ne distinguiez pas mieux ce qu'est vraisemblablement Mao : un abominable tyran, qui ne doit jamais reculer devant le massacre de millions d'opposants, et qui n'a qu'une idée en tête, comme tous ses prédécesseurs à la tête de l'empire chinois : museler définitivement son peuple. Vous êtes de ces dévots jacobins pour qui la guillotine et la Terreur sont des moyens légitimes de gouvernement, indispensables au triomphe de la Révolution. »

Pendant quelques minutes, Clément demeura abasourdi par cet éclat, que rien, vu l'atonie habituelle d'Anne, ne pouvait laisser prévoir. Enfin, il dut se sentir en mesure de répliquer. Au nom de quoi se prononçait-elle avec tant d'assurance sur un sujet si difficile à comprendre, et dont l'importance ne pou-

vait être évaluée en quelques mots ? Avait-elle reçu des lumières spéciales sur ce qui se passait réellement en Chine, laquelle, grâce à Mao, émergeait de son inertie millénaire, retrouvait enfin sa dignité de nation autonome et libre ? Elle répétait sans examen les préjugés éculés d'une classe sociale réactionnaire, affolée depuis un siècle par la crainte d'une révolution. La nouveauté, le progrès social font peur à des gens viscéralement attachés aux minces avantages que leur concèdent les pouvoirs en place. C'était bien regrettable, mais, dans cette charge outrancière à laquelle elle venait de se livrer contre Mao Tsé-toung, il ne retrouvait pas son acuité critique de jadis, la rigueur de jugement qu'il avait admirée chez elle.

Bien qu'irritée par sa sévérité et par le fait qu'après tout il était possible qu'il eût raison, elle ne pouvait s'empêcher d'apprécier la perfidie de sa riposte, le calme dédaigneux avec lequel elle était menée. Vraiment, il avait un certain don d'expression, guère manifesté autrefois, quand il était subjuguée par elle.

« Il y a quelque temps, reprit-elle, j'ai vu dans la presse la reproduction d'un tableau... Vous l'avez vue aussi, mais vous n'y avez pas prêté attention. Ou bien, il vous a laissé indifférent. Pas moi. Ce tableau représentait une jeune femme, probablement occidentale et bourgeoise, assise à sa coiffeuse, une houppette de poudre à la main, dans ce qui ressemblait à un boudoir très douillet, capitonné, une bonbonnière. Jusqu'ici, rien à remarquer. Mais, derrière la jeune femme, il y avait une baie vitrée. Et de l'autre côté de cette baie, insoupçonnés de la femme, on voyait des silhouettes sinistres de gardes rouges, fusil à l'épaule, qui la regardaient avec un air d'amusement ironique, comme s'ils pensaient : "Pauvre idiote, nous allons te régler ton compte." C'était clair : ils allaient en finir avec la classe bourgeoise et possédante, comme ils veulent en finir, paraît-il, avec l'héritage culturel du passé. C'est, au

moins, ce que j'ai cru comprendre dans l'expression "révolution culturelle"... Le tableau, en soi, n'est qu'une pauvre chose, dégoulinante d'une haine sociale de convention et d'opportunisme ; mais il a été exécuté par un peintre d'Occident, bien installé dans la sécurité et le confort d'une nation bourgeoise. Bref, à vomir. La même semaine, si je me souviens bien, il y avait dans *Combat* un article de ce jeune écrivain, issu, parait-il, d'une famille très riche ; et dans cet article, il parlait avec une estime presque protectrice de Mao, et prenait un ton menaçant (comique, d'ailleurs) pour intimer à la bourgeoisie française qu'elle voulût bien se tenir à carreau, parce que ses jours étaient comptés. Dans *Combat*, le journal d'Albert Camus, s'il vous plaît, ce minuscule Robespierre de salle de rédaction et de bar pour hommes de lettres jouait les terreurs. Un trublion d'aujourd'hui, prompt à se ranger du côté des pouvoirs qui montent... Et c'est du côté de ces pantins que vous vous rangez, vous ? »

Il répondit que, du côté des marxistes maoïstes, il n'y avait pas que des trublions. D'aussi grands esprits qu'elle-même (cette ironie pesante provoqua chez Anne une crispation des lèvres), par exemple Althusser, étaient de ce côté là aussi — Althusser, le maître à penser de la jeune génération, le nouveau théoricien du marxisme, qui avait toute l'Ecole normale supérieure à ses pieds...

« Ah, vraiment ? Je ne me doutais pas que l'agenouillement était la posture favorite de l'Ecole normale supérieure devant le marxisme. »

A l'exception de ces soudains réveils de sa combativité, elle était plutôt passive, sans réaction, comme si des ressorts s'étaient brisés en elle, et cela durait maintenant depuis trois longues années. Sa vie, mêlée quotidiennement à celle de Clément, se poursuivait, égale, morne, sans espoir de modification. Il avait réussi, à force d'habilité, de vigilance, à faire presque le vide autour d'elle. Elle se pliait à ses directives, c'était la solution la plus facile, celle qui

demandait le moindre effort. Elle pensait que sa « destinée », c'était Clément, et on ne s'élève pas contre sa destinée.

Clément avait pris sa retraite, ce qui avait eu comme effet de renforcer son repliement sur soi, son retrait du monde, sa sédentarité. Il était incrusté dans son appartement comme une bête marine dans sa coquille. Parfois, Anne l'observait à la dérobée, avec objectivité. « Il a une expression fermée, désolée, décourageante, d'un être timoré, craintif, et en même temps, d'une détermination redoutable... Et je suis près de lui, liée à lui par une prétendue amitié, que je ne ressens plus, si je l'ai jamais ressentie. »

Un jour, après un semblant d'hésitation, il dit : « J'ai réfléchi à quelque chose. Les deux petites chambres, à l'étage au-dessus... Elles ne servent à rien, ne rapportent rien à notre propriétaire. On pourrait, à peu de frais, les réunir en une seule, qui serait assez spacieuse et que l'on pourrait aménager d'une façon agréable. Il y aurait deux fenêtres sur l'allée ; très lumineux... On pourrait aussi, sans dépenses excessives, aménager une salle de bains à côté. Il existe déjà une prise d'eau et une bouche d'évacuation. Je crois que Mme Aguirre serait très contente d'avoir là une source supplémentaire de revenus — un troisième loyer.

— Mme Aguirre, sans doute. Mais quel intérêt cet arrangement représenterait-il pour vous ? Vous n'avez pas besoin d'une troisième pièce...

— J'ai pensé que vous pourriez occuper cette chambre », dit-il tranquillement.

Elle le regarda bouche bée.

« Moi ? Occuper cette chambre ? Pourquoi ? Vous voudriez que je quitte mon appartement actuel pour m'installer dans une chambre au second étage ?

— Songez que le loyer serait la moitié de celui que vous payez actuellement. Même pas la moitié. Vous réaliseriez une économie intéressante.

— Mais je n'y tiens pas ! J'ai besoin de mes deux

pièces, l'une pour y dormir, l'autre pour y vivre, y travailler, et éventuellement y recevoir.

— Votre appartement ne vous serait pas nécessaire si vous disposiez du mien, comme vous en disposez déjà. Si vous aviez besoin d'être seule, je pourrais me retirer dans ma chambre. »

Anne laissa passer un long silence.

« C'est ce projet que vous aviez en tête ?

— Il me parait assez raisonnable.

— Pas à moi ! dit-elle avec un accent de protestation.

— Réfléchissez-y. Une diminution sensible de vos dépenses est une chose qui vaut la peine d'être considérée.

— Je me fiche complètement d'économiser trois sous ou trois mille francs sur mon loyer. Vous le savez fort bien du reste. Je ne comprends pas votre insistance.

— Je n'ai pas tout livré de mon projet, dit-il avec le même calme imperturbable de qui est sûr de son fait ou du bien-fondé de ce qu'il propose. J'ai pensé aussi que nous pourrions nous marier.

— Quoi ! »

C'était un cri. Elle le regardait d'un air incrédule.

« Nous nous connaissons depuis si longtemps. Qu'est-ce que notre mariage changerait pour vous ? pour nous ? Ce serait un mariage de pure convenance. Nos relations continueraient à être ce qu'elles sont à présent. Vous passez presque toutes vos soirées ici. Vous continueriez, c'est tout. Et le soir, à votre heure, vous monteriez à votre chambre, juste au-dessus. Le lendemain, vous iriez au collège, d'où vous rentreriez, comme d'habitude, à quatre ou cinq heures. Je ne vois pas le bouleversement que cela apporterait à la routine de votre vie. Si je vous propose le mariage, c'est que j'y vois aussi un intérêt pour vous. Vous n'êtes peut-être pas très au courant de ces choses, mais, pour un couple marié, les impôts sont moins élevés que pour des célibataires. D'autre part, vu la différence de nos âges, il est vrai-

semblable que je partirai avant vous. Cela veut dire que, pendant les années de votre vieillesse, vous percevriez une partie de ma pension de retraite. Je ne vois que des avantages pour vous dans cet arrangement. »

Elle ne put retenir un léger rire.

« C'est incroyable ! Vous me parlez comme à une bonniche...

— Je n'insiste pas, puisque vous le prenez ainsi. Je comprends que vous soyez surprise, mais je vous demande de considérer que ce que je vous propose est raisonnable, pas du tout extraordinaire, et mérite que vous y réfléchissiez.

— C'est tout réfléchi. Mon appartement est la condition même de mon indépendance. Je veux préserver ma liberté.

— Votre liberté ? répéta-t-il avec un accent discret de dérision. Mais qu'est-ce que vous en faites ? Qu'est-ce que vous en attendez, maintenant ? »

Elle fut, sur le moment, incapable de répondre.

« Vous seriez d'ailleurs aussi libre qu'à présent, si c'est de cela qu'il s'agit, reprit-il, sans doute pour adoucir, atténuer l'effet de sa dernière remarque. Mais on a l'impression, quelquefois, que vous vous voyez toujours comme étant au seuil de la vie. Ce n'est plus le cas. Il vaut mieux regarder les choses en face. En ce qui concerne ce que je viens de vous dire, je vous demande d'y réfléchir calmement, au lieu de le repousser d'emblée, comme si c'était une inconvenance, ou, pire, un sacrilège... Des arrangements de ce genre, il s'en conclut des milliers dans la vie des gens, et c'est tant mieux pour eux. »

Anne pensait : « M'épouser, pour m'avoir à lui définitivement... Même quand je serais retirée dans la chambre du second, il entendrait mes pas, il saurait que je suis là et qu'il n'y a personne avec moi... » Elle réprima un frisson. Si l'on s'approchait de ce côté, on percevait quelque chose d'effrayant, qui pouvait s'appeler « séquestration ».

La discussion, ce jour-là, n'alla pas plus loin. Des

mois passèrent, sans que l'un ou l'autre fît allusion aux « arrangements » ; mais elle savait bien que le projet était toujours dans la tête de Clément et que celui-ci n'y renoncerait pas ; il ne renonçait jamais à ce qui lui tenait à cœur. A cet égard, il était l'être le plus opiniâtre qu'elle eût jamais connu ; et elle se demandait comment, avec une telle concentration de volonté, une telle détermination à atteindre un but qu'il s'était une fois fixé, il n'avait réussi qu'une carrière, sans envergure, de fonctionnaire modèle.

Un jour, lors d'un thé chez Mme Aguirre, elle ne put résister à une pensée qui lui traversa l'esprit : parler de la proposition matrimoniale de M. Dauge. Elle s'attendait à un amusement devant un projet si ridiculement tardif de mariage. Or, ce ne fut pas du tout ce que manifesta la propriétaire. Son visage s'éclaira d'un intérêt joyeux.

« Enfin ! Il s'est décidé ! Il y a longtemps, longtemps que j'espérais que vous m'annonceriez la bonne nouvelle. J'en suis bien heureuse pour vous, félicitations ! »

Tout y passa : l'excellent caractère de M. Dauge, sa droiture, son exemplaire mode de vie ; la régularisation d'un lien d'amitié qui pouvait peut-être prêter à des interprétations fâcheuses, et erronées, d'ailleurs, erronées ! Surtout de la part de personnes malveillantes. Enfin, un surcroît de sécurité pour Mlle Germond : les avantages fiscaux, et enfin, c'était le principal, une partie de la pension reversée à la veuve — car il fallait tout prévoir, n'est-ce pas, M. Dauge n'était plus « de la première jeunesse », on pouvait supposer que Mlle Germond lui survivrait ; et alors, le surcroît de revenu serait bien précieux...

Anne écoutait ce déferlement de sagesse plébéienne qu'elle avait imprudemment déclenché. « Après cela, se dit-elle, il ne me reste plus qu'à aller me jeter dans la Souve. »

Pour la première fois de sa vie, elle se posait la question que tout être rencontre, tôt ou tard, sur son chemin : « Qu'est-ce que je fais ici ? Pourquoi suis-

je ici plutôt qu'ailleurs, plutôt que nulle part ? Quelle nécessité y a-t-il à ce que j'y fais, à ce que je travaille ou perde mon temps ? Quelle est la raison de ma présence sur la terre ? Si je mourais, le souvenir que l'on garderait de moi s'effacerait en quelques jours ou en quelques heures, car le chagrin du deuil n'existe plus, c'est fini, c'est du passé, les gens veulent et doivent continuer à être, à s'occuper d'eux-mêmes et de leurs affaires. Ceux que j'ai pu aimer, ou désirer, ne sont plus là ou n'y ont jamais été. Je n'ai jamais été aimée comme je l'aurais souhaité, ou comme j'aurais rêvé de l'être. Et ceux qui m'aiment ou ont besoin de ma présence... mieux vaut n'en pas parler. Alors, pourquoi ce ratage perpétuel ? Cette insatisfaction qui semble l'essence même de ma vie ? De toute vie ? » Et elle se disait que si elle avait tenu en main un poison dont elle aurait été certaine qu'il pouvait tuer en quelques secondes, sans souffrance excessive, elle n'aurait pas craint de l'absorber.

Tout continua, puisque c'est la loi que tout continue et se dégrade, jusqu'à l'immobilité finale. Un nouvel hiver revint, avec ses averses, ses bourrasques, ses gelées : mais, parfois, le matin, l'air était d'une limpidité délicieuse, tiède et doux, le ciel avait des teintes diaprées. Le vent avait dû traverser des vastes étendues de sable brûlant, et puis toute l'Espagne, avant de venir réchauffer ce coin de la côte atlantique. Pour Anne, cette douceur orientale de l'atmosphère était celle même de la volupté, ou du bonheur ; et elle avait envie de pleurer sur la désolation, qu'elle croyait sans remède, de sa vie.

TROISIÈME PARTIE

« 16 décembre 1967

« Mademoiselle,

« Permettez-moi de me présenter. Mon nom est Julien Couture. Je suis le frère cadet d'une de vos anciennes élèves, Simone Couture, qui a été dans vos classes de seconde et de première il y a quatre et cinq ans. J'ai vingt et un ans. Ma sœur m'a beaucoup parlé de vous. Comme professeur, elle vous appréciait énormément. Elle m'a conseillé de vous écrire. Voici de quoi il s'agit. Je voulais vous demander s'il vous serait possible de me donner, peut-être deux fois par mois, une leçon de français — langue, littérature, je suppose que les deux vont ensemble et sont enseignées en même temps. J'aimerais apprendre à mieux parler et à mieux connaître la langue française. Je m'intéresse aussi aux livres, à la culture en général. Mais je n'ai pas fait des études très bonnes ni très suivies au lycée de la ville, parce que ma santé n'est pas des meilleures, j'ai eu une adolescence maladive, manquant souvent l'école, etc. Pour mes lectures, je lis au hasard, sans personne pour me guider. Je n'ai jamais eu personne. Je vous expliquerai la situation un peu mieux si vous me faites l'honneur de donner suite à cette lettre. Je vous remercie de l'attention que vous pourriez lui apporter et je vous prie d'agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments très respectueux.

Julien Couture.

« PS. 1. Ma sœur m'a communiqué les tarifs des leçons particulières. Je pourrais en prendre deux par mois (je suis stagiaire dans une banque). Ces leçons seraient ma seule dépense et mon seul luxe.

« PS. 2. Comme c'est bientôt le 25 décembre, je me permets de vous souhaiter un bon Noël et une heureuse nouvelle année. »

Anne relut plusieurs fois cette lettre. Elle était favorablement impressionnée par le naturel et la simplicité du ton — c'était net, précis, sans bavure ; et aussi par le désir que manifestait ce jeune homme d'acquérir des connaissances, de s'améliorer : c'était là une disposition peu fréquente, du moins à Saint-Clar, chez les jeunes gens de 1967. Deux phrases notamment l'avaient touchée : « Les leçons seraient ma seule dépense et mon seul luxe » ; et : « Je n'ai jamais eu personne. » Cette lettre respirait une évidente qualité intérieure. Anne se souvenait assez bien de Simone Couture, une jeune fille timide, effacée, avec quelque chose de légèrement pathétique dans le visage, le regard ; bonne élève, un modèle d'application et de persévérance. Le frère cadet devait être d'une complexion morale analogue. Anne n'hésita pas. « On ne peut pas laisser cette lettre sans réponse, ni envoyer une réponse négative. Deux leçons par mois, ce ne sera guère contraignant. » Elle avait aussi le sentiment qu'en acceptant de rencontrer ce jeune homme, en s'intéressant à lui, elle accomplirait une bonne action, une B.A., comme elle disait à dix ans, quand elle était dans une troupe de girls-guides. Et l'on avait si rarement l'occasion d'accomplir de bonnes actions, d'aider un peu les autres... La règle, c'était l'égoïsme forcené, la première ou l'unique place, exorbitante, donnée à soi-même... Alors, de temps à autre, une once d'altruisme. Le soir même, elle écrivit un mot à Julien Couture.

« Monsieur,

« Je serai heureuse de rencontrer le frère de Simone Couture. Veuillez me téléphoner à ce numéro, pour que nous puissions prendre un rendez-vous. A vous bien cordialement. »

Julien Couture téléphona le surlendemain. Sa voix était douce et retenue, bien placée, et, malgré l'accent régional, qu'il devait s'efforcer de juguler, sans trace de vulgarité.

Anne eut envie de montrer la lettre du jeune homme à Clément, puisqu'elle jugeait que c'était une lettre intéressante à plus d'un titre ; puis, elle se ravisa : savait-on jamais quelle pourrait être la réaction de Clément ? Il était si ombrageux, si jaloux, si exclusif dans ses attachements (son unique attachement, car, en dehors d'Anne, il n'y avait personne d'autre). N'allait-il pas s'inquiéter de l'irruption du jeune inconnu dans la vie de sa voisine ? Non, mieux valait attendre, « voir venir ». Ce soir-là, chez Clément, elle passa donc sous silence la prochaine rencontre avec le jeune Julien, mais M. Dauge dut flairer du nouveau. Son inquiétude aiguisait ses intuitions. Il scruta le visage d'Anne. Il demanda s'il s'était passé « des choses intéressantes » au cours des derniers jours.

« Que voulez-vous qu'il se soit passé ? dit-elle.

— Avec vous, répliqua-t-il sur un ton d'inquisiteur, on n'est jamais sûr de rien. »

Deux jours plus tard, à cinq heures de l'après-midi, Julien Couture se présenta chez Anne. Elle ne fut ni déçue ni surprise par son apparence, qui correspondait exactement à sa lettre et à ce que, d'après sa lettre, d'après sa voix au téléphone, elle avait imaginé de lui. Il lui semblait déjà qu'il lui était familier, ou, en tout cas, qu'il allait le devenir sans tarder. Il n'était ni beau ni laid, et comme livré sans défense à l'examen d'autrui. Dans ces traits un peu mous, il n'y avait rien de très caractéristique, à l'exception du regard lumineux et très direct. Julien devait être à demi paralysé de timidité, cela s'entendait à sa voix oppressée. On était sûr que son cœur, à cette minute, battait fort et vite. Devant cet être fragile, qu'il devait être facile de meurtrir, Anne fut toute de douceur, d'accueil bienveillant, presque affectueux.

Elle avait toujours su donner à ses interlocuteurs, quand elle jugeait que ce serait opportun, ou nécessaire, le sentiment qu'ils étaient l'objet d'une attention, d'une curiosité ou d'une sympathie sans défaillance, qu'ils occupaient entièrement sa pensée au moment où ils se trouvaient devant elle ; et, comme elle le constatait, cela produisait toujours une détente : puisqu'on avait l'air de s'intéresser tellement à eux, c'est sans doute qu'ils étaient intéressants. Les timidités fondaient, les blocages se débloquaient, on devenait de plus en plus l'aise avec soi-même, et, en conséquence, avec elle.

Au bout de dix minutes, la voix de Julien était moins oppressée, ses sourires plus fréquents et plus spontanés.

« Voyons, lui dit Anne, vous m'avez expliqué dans votre lettre que vous vouliez prendre deux leçons par mois, parce que cela correspondait à vos moyens. Je vous crois, mais je vais vous parler très franchement : si vous vous sentez plus tranquille avec cet arrangement, bien, on s'arrange ainsi. Mais, d'après ce que je crois comprendre, vous avez surtout besoin de quelqu'un qui vous guide dans vos lectures, qui vous parle de livres, qui vous donne des conseils... Ce qu'il vous faut surtout, ce sont des conversations amicales sur des sujets qui vous intéressent, notamment la langue française. Alors, en ce qui me concerne, je ne considère pas cela comme des leçons, mais comme un plaisir. C'est pourquoi je vous propose, en toute simplicité, de ne pas voir en moi un professeur, et de ne pas vous considérer comme un élève qui prend des leçons particulières. Vous êtes le frère de Simone Couture, cela change ainsi beaucoup de choses. Voulez-vous me faire confiance et accepter ce que je vous propose, aussi spontanément que je vous le propose moi-même ? N'en soyez pas gêné, je vous en prie. Ce sera plus agréable pour vous et pour moi. N'est-ce pas ? Alors, faisons connaissance. Parlez-moi de vous. D'abord, pourquoi ce désir d'apprendre à mieux parler et à

mieux écrire le français ? Je trouve que vous vous débrouillez déjà bien, par écrit et oralement. Votre lettre est, du point de vue de la langue, parfaite. Est-ce que vous avez le projet d'écrire professionnellement ? Des livres, je veux dire ? Ou alors, dans les journaux ? »

Non, il ne rêvait pas d'une carrière d'auteur ni de journaliste. Cette pensée le fit rire. Il n'avait ni la vocation de ces métiers ni, d'ailleurs, les dons qu'il fallait pour les exercer. Simplement, il admirait les gens qui s'exprimaient avec précision et élégance. Ce n'était pas non plus pour lui-même « briller » (il employa le terme) mais parce que, vraiment, il éprouvait un plaisir désintéressé à entendre parler un beau langage. Anne devinait l'arrière-plan familial et social de Julien, un milieu modeste — les parents avaient dû « se saigner » pour envoyer leurs enfants au lycée et dans un collège qui n'était pas gratuit. Sans doute désiraient-ils leur donner des chances dont eux-mêmes n'avaient pas bénéficié dans leur jeunesse.

« Vous m'avez dit, dans votre lettre, que vous n'aviez pas joui d'une bonne santé pendant votre adolescence et que ce handicap avait compromis vos études ?

— Oui. J'étais souvent malade. Je vais mieux maintenant, mais je ne suis pas encore très fort.

— Vous avez vingt et un ans... Est-ce que vous n'aurez pas à accomplir bientôt une période de service militaire ?

— Non. J'ai passé le conseil de révision et j'ai été réformé pour souffle au cœur. »

Il eut une expression de gêne. Il avait dû souffrir de cela aussi : « n'être pas comme les autres », se sentir en exil par rapport aux garçons de son âge, des gaillards joueurs de rugby ou de pelote, que le souci de parler mieux qu'ils ne le faisaient n'avait jamais effleuré.

A la fin de cette première entrevue, Anne fixa un autre rendez-vous pour la semaine suivante. Elle

prit sur ses rayonnages un exemplaire de *Fermina Marquez*, et le lui tendit.

« Tenez, vous lirez ceci. C'est un roman qui a, entre autres avantages, celui d'être court. Vous pourrez le lire dans la semaine. A notre prochaine rencontre, vous m'en parlerez, le plus simplement possible et avec le plus de sincérité possible. Nous commencerons comme cela, voulez-vous ? »

Il était rayonnant. « Est-ce que je n'en fais pas trop ? se dit-elle. Non que je craigne qu'il ne tombe amoureux de moi, bien sûr : pour lui, je suis une femme d'âge. Mais est-ce qu'il ne va pas compter sur moi plus que je ne suis disposée à le supporter ? Dans quel guêpier me suis-je encore fourrée ? » Elle décida qu'il ne fallait pas toujours appréhender les suites de ce que l'on entreprenait, ni, surtout, redouter les conséquences de sa propre générosité, lorsque, d'aventure, on se montrait généreux : c'était mesquin, et même bas. Quelque chose lui disait qu'elle n'avait pas eu tort d'accueillir ce jeune homme avec plus que de la bienveillance ; et elle-même, après cette première entrevue, avait le sentiment qu'elle n'aurait pas lieu de s'en repentir.

Au cours de leur conversation, il avait mentionné l'existence d'un frère de sa mère, parti trente ans plus tôt tenter fortune en Australie, selon une tradition régionale qui envoyait les cadets de familles pauvres essaimer en Amérique du Sud ou dans d'autres grands pays neufs. Cet oncle avait apparemment réussi à faire souche là-bas et à s'y créer une situation, si bien que, tout à fait content de sa vie nouvelle, il n'avait plus songé à l'ancienne, ni même à revenir en France pour un séjour qui lui aurait permis de revoir sa sœur. Pour certains, l'exil est une rupture d'avec les origines sociales et le pays natal. Le passé est proscrit à jamais. Pourtant, dans ses très rares lettres, « l'oncle d'Australie » avait, une fois ou deux, invité son neveu inconnu à venir le voir et, peut-être, à tenter lui aussi « sa chance », dans ce pays où l'espace n'était pas encore mesuré et où il y

avait « des choses à faire », pourvu que l'on eût de l'initiative et du courage. L'invitation était purement formelle ; elle avait dû être faite par acquit de conscience, et Julien eut la sagesse de la prendre pour telle. Le projet, d'ailleurs, ne le tentait nullement. Il voyait mal comment il aurait su quoi faire, dans un immense continent où il était sûr d'avance qu'il se serait trouvé perdu, surtout moralement, malgré l'éventuel accueil de l'oncle et de cousins qu'il imaginait bruyants, remuants, toujours en train de chasser, de nager ou de jouer au base-ball ou à quelque autre jeu pour titans musculaires. Il dit à Anne qu'il aurait été, là-bas, « une statuette de porcelaine ou en biscuit, jetée sous les pieds d'un troupeau de buffles ». L'image la fit sourire.

« Il n'y a pas de buffles en Australie, dit-elle. Vos cousins sont sans doute des gens très gentils, très ouverts, mais je suppose qu'ils passent leur vie à faire du sport, à bronzer, et à parcourir deux cents kilomètres en voitures ultrarapides pour aller boire un verre chez des voisins de brousse. Je vous vois mal dans ce milieu et cette atmosphère.

— Moi aussi ; et, de toute façon, la question est réglée, puisque mon oncle n'a pas songé que je n'avais pas les moyens de m'offrir le voyage. »

Il venait en moyenne une fois par semaine, à la fin de sa journée à la banque, qui correspondait *grosso modo* à la fin de la journée d'Anne au lycée. Elle l'avait averti qu'il pouvait rester une heure, car elle n'était libre que jusqu'à six heures du soir. Elle ne précisa pas pourquoi elle ne l'était plus ensuite, et il se garda, par discrétion, de le lui demander. Elle aurait été gênée d'avoir à lui révéler qu'elle avait l'habitude, depuis des années, de passer sa soirée, sans presque d'exception, chez son voisin, M. Dauge. Julien le connaissait de vue pour l'avoir croisé plusieurs fois en ville. Il se serait posé des questions, lui aussi, sur le genre de lien qui unissait Anne à cet homme : Anne ne pouvait supporter la pensée de cette éventualité. D'avance, elle avait

honte... Alors, les choses demeurèrent dans une réserve prudente, mais, à la longue, injustifiable. Il aurait mieux valu dire franchement, sur le ton le plus naturel possible : « Après six heures, j'ai l'habitude d'aller faire une petite visite à mon voisin et ami, M. Dauge. » Cela aurait sans doute suffi à régler la question. Elle n'avait pas su y recourir, par maladresse, ou sentiment de culpabilité.

Les jours de la visite de Julien, ils avaient donc environ une heure à passer ensemble. Elle passait très vite, trop vite, pour l'un et pour l'autre : pour lui, parce que c'était une telle nouveauté dans sa vie, une telle joie, aussi, de recevoir l'enseignement d'une personne aussi douée qu'Anne ; pour elle, parce qu'elle avait le goût d'enseigner vraiment chevillé à l'esprit et au cœur, et que, lorsque ce goût pouvait s'exercer en faveur d'un jeune être aussi avide d'apprendre, aussi attentif, aussi fervent que l'était son élève, c'était vraiment un bonheur de chaque minute. D'une semaine à l'autre, elle attendait la visite de Julien. Rien de suspect en cela. Elle s'était interrogée : elle était tout à fait certaine de ne pas ressentir le moindre trouble en présence du jeune homme, pas plus qu'il n'en ressentait auprès d'elle. Si elle éprouvait un sentiment à son égard, ce ne pouvait être que celui que l'on éprouve pour un enfant dont on a décidé de s'occuper, parce que sa situation, ou sa nature, ou ses propos vous ont attendri, ou touché de compassion. C'était aussi simple et aussi spontané que cela ; et c'était très bien ainsi.

Julien avait lu *Fermina Marquez*, en deux soirées. « A la fin, j'ai pleuré.

— Vous avez pleuré ? A quel passage ? Quelle phrase ? »

Il désigna le passage, la phrase.

« Quand l'auteur fait comprendre que c'est bien fini, que le collège n'est plus que ruines. On ne sait pas ce qu'est devenue Fermina Marquez ; mais on sait ce qui est arrivé au pauvre collégien qui était

amoureux d'elle et qui avait de si grandes ambitions : il a été tué à la guerre, ses rêves d'adolescent n'ont servi à rien ; et quand l'auteur montre le monument aux morts, avec la pierre fendue et la liste des morts déjà à demi effacée... Je n'en pouvais plus. J'ai commencé à pleurer ici, vous voyez », il montrait du doigt la ligne.

« Et pourriez-vous me dire pourquoi vous avez pleuré, Julien ? Quels sentiments ces phrases, ce passage ont-ils suscités en vous ?

— La tristesse.

— Certes. Mais quel genre de tristesse, exactement ? Je pose la question autrement : pourquoi étiez-vous triste ? »

Il réfléchit un peu.

« Eh bien, le sentiment que rien ne dure, ni les joies ni les chagrins, que tout finit par s'effacer, et que l'oubli, un jour, recouvre tout, même ce qui a compté pour nous, en croyant que c'était ce qu'il y avait de plus important au monde.

— Ce sentiment que vous exprimez, à quoi se rattache-t-il ? Quelle est sa cause première ? Ou sa source, si vous voulez ? »

Nouvelle réflexion. Puis :

« Eh bien, la vie elle-même.

— Oui... Quel aspect de la vie ?... Je pose la question autrement. Ce que vous avez décrit il y a un instant, c'est quoi ? Quelque chose de stable, de définitif ? Ou quelque chose qui n'arrête pas de changer ?

— Quelque chose qui n'arrête pas de changer.

— Et ce qui fait que tout change, tout passe, qu'est-ce que c'est ? Cela s'appelle comment ? »

Il chercha encore.

« Le temps, dit-il enfin.

— Oui, c'est le Temps, avec un T majuscule. Lorsqu'un ouvrage, poème, roman, musique, tableau, vous donne la sensation directe du Temps, c'est toujours mélancolique, on a envie de pleurer. C'est pour cela, que le Temps, depuis les origines de la poésie, de l'art en général, est un thème majeur,

qui est au cœur de presque toutes les grandes œuvres. Quand nous lirons des poètes, anciens ou modernes, je vous conseillerai de recopier dans votre cahier tous les beaux vers que nous rencontrerons et qui disent tous, dans des termes souvent très proches, la tristesse qui est, pour chacun d'entre nous, de ne pouvoir rien retenir dans nos mains et dans notre cœur, et la tristesse de se souvenir et la tristesse encore plus grande d'oublier. Et aussi les vers qui disent qu'il faut se hâter de vivre et d'être heureux, parce que le temps ne s'arrête pas, qu'il s'écoule, et que "l'aurore va devancer la nuit". Ces derniers mots, c'est une citation d'un poème que nous lirons un jour, *Le Lac*, de Lamartine... Connaissez-vous un tableau de Poussin qui montre que le Temps est vraiment le grand thème de la Poésie ? Vous avez dû en voir une reproduction dans le dictionnaire Larousse. On y voit un tombeau, et des bergers qui déchiffrent une inscription, guidés par une Muse...

— *Les Bergers d'Arcadie !*

— Oui. Et l'inscription sur le tombeau, quelle est-elle ? "Moi aussi j'ai vécu en Arcadie"... Et c'est la Muse, c'est-à-dire la Poésie, qui révèle cela, la tristesse de notre mortalité, à des hommes tout simples, des bergers... Mais nous nous sommes un peu éloignés de *Fermina Marquez*. Dans ce court roman, c'est aussi du Temps qu'il s'agit, de la jeunesse qui passe, des illusions perdues. Est-ce que l'auteur traite de ce grand thème à la façon d'un prédicateur, dans une église, mettons ? C'est-à-dire avec "éloquence" ?

— Non, pas du tout.

— Est-ce qu'il a recours à des considérations abstraites ?

— Non. Absolument pas.

— Comment s'y prend-il, alors, pour nous rendre sensibles au mystère central de la vie : le Temps ?

— Il raconte des choses simples.

— Oui, Julien, c'est exactement cela. Il raconte,

c'est tout. Il montre ce qui est, avec des mots tout simples, des mots qui ne font pas de bruit. Vous comprenez ? C'est cela qui fait la beauté de ce petit livre. Continuons l'analyse. Vous avez pleuré, donc, à la lecture des dernières pages. Tant mieux. Lorsque vous avez refermé le livre, en vous disant : "Je le relirai un jour", est-ce que vous n'avez pas éprouvé autre chose que de la tristesse ?

— Si. La satisfaction d'avoir lu.

— Avant cela. La satisfaction d'avoir lu un beau livre, d'avoir augmenté vos connaissances, c'est être satisfait d'une acquisition, comme un collectionneur. Ce n'est pas défendu, c'est même recommandable, mais je ne pensais pas à ce genre de satisfaction. Je pensais à ce qui vient avant, et que l'on pourrait exprimer non par "je suis satisfait", mais par "je suis heureux". Ce livre vous a fait pleurer, mais est-ce que, en même temps ou tout de suite après, qu'est-ce qu'il vous a communiqué ? Est-ce que ce ne serait pas une sorte de bonheur très profond, difficile à définir, mais réel ?

— Si. Je me suis senti plus heureux qu'avant ma lecture.

— Essayez de découvrir pourquoi. »

Ici, Julien déclara forfait. Anne lui demandait d'être un critique, qui juge le style, qui...

« Non, je ne vous demande pas de juger le style, on verra cela plus tard. Je vous demande de me dire le sentiment que vous avez éprouvé, tout de suite après les larmes, ou en même temps que les larmes. Vous m'avez dit que vous vous êtes senti plus heureux.

— Oui... Plus fort, aussi, d'une certaine façon.

— On brûle ! Vous vous êtes senti plus fort... Pourquoi ? Est-ce que ce ne serait pas parce que, peut-être, vous aviez le sentiment de comprendre mieux la vie ? De mieux distinguer, à travers la tristesse, sa beauté, ou sa grandeur ?

— Si, en effet.

— Et ce livre, qui vous aide à mieux comprendre la vie, comment pourrait-on le définir ? »

Cette fois. Il n'hésita pas.

« Un livre qui dit la vérité. »

Anne s'adossa au dossier de son fauteuil, poussa un soupir.

« Nous y sommes ! Un livre de vérité... Vous verrez, à mesure que vous lirez les romans français ou étrangers qui ont survécu à l'époque où ils ont été publiés, vous verrez que ce sont toujours des livres de vérité. C'est pour cela qu'ils vous rendent heureux et vous fortifient. La vérité, c'est le pain de l'intelligence et de l'âme. Les gens le savent, obscurément ; et ils reconnaissent cette nourriture, quand elle se trouve dans ce qu'ils lisent. »

A la fin de la première leçon, Julien se leva pour prendre congé. Il était presque ivre.

« Jamais, dit-il, je n'ai eu une leçon comme celle que vous venez de me donner. J'ai l'impression d'avoir plus appris en une heure avec vous qu'en plusieurs années au lycée. Merci de tout cœur, mademoiselle. »

Après son départ, Anne resta quelques minutes dans son fauteuil, pensive. Elle avait l'impression de distinguer, à l'autre bout d'un très long tunnel où elle se trouvait depuis des mois ou des années, la petite lumière annonciatrice du jour.

Elle avait laissé passer d'un bon quart d'heure le moment où elle se rendait d'habitude chez Clément. Il aurait certainement remarqué le retard et, comme elle savait bien qu'elle devrait, un jour ou l'autre, lui parler de son « élève », elle pensa que le mieux était de le faire ce jour même.

« Je suis un peu en retard sur l'horaire habituel, dit-elle, parce que je donnais une leçon particulière. »

Lui, aussitôt, le regard braqué, soupçonneux.

« Hé oui ! reprit-elle gaiement, j'ai accepté un élève en cours privé, alors que je m'y étais refusée

jusqu'ici, c'est-à-dire pendant presque toute ma carrière. »

Et elle expliqua : la lettre du jeune Julien, le désir qu'il exprimait d'apprendre à mieux parler le français, ce qui l'avait touchée. Elle omit de préciser qu'elle donnait ces leçons bénévolement.

« Il a les moyens de vous rétribuer ? demanda-t-il.

— Tout juste, le pauvre ! Il ne doit pas gagner lourd à sa banque. C'est pourquoi il a réduit à deux leçons par mois. Mais j'ai pensé que ce devait être comme en psychanalyse : pour que le patient ait le sentiment que ce sera vraiment sérieux, il faut qu'il fournisse l'effort de payer, il faut que ça lui coûte quelque chose.

— Quand avez-vous reçu sa lettre ? »

Le ton était lourd, inquisitorial.

« Quand je l'ai reçue ?... La semaine dernière, il me semble. »

Elle était gênée, déjà coupable.

« La semaine dernière... Et vous ne m'en parlez qu'aujourd'hui.

— Je n'ai pas pensé que c'était une chose importante.

— Pas importante ? Que vous donniez des leçons privées à un jeune homme ? Vous qui n'en avez jamais donné ? Que vous le receviez chez vous ?

— Non, j'avoue. Pourquoi le serait-ce ?

— Tout ce qui vous touche est important à mes yeux. Depuis le temps que dure notre amitié, vous devriez le savoir. »

Ils se turent quelques instants. Elle pensait : « Il parle encore d'"amitié"... Toujours cette volonté de s'aveugler sur lui-même. » Elle pensait aussi : « Pourquoi suis-je ici, allée des Acacias, Saint-Clar ? Et non pas à mille lieues d'ici ? A Beyrouth ? A Sydney ? Simplement : ailleurs ? »

Quelques jours plus tard, elle rencontra, rue de Navailles, Mme Carrère accompagnée d'Yves de Balansun. Depuis leur rupture, elle l'avait aperçu deux fois, en ville, et peut-être l'avait-il vue lui

aussi ; mais ils s'étaient évités. La première fois se passait environ huit ans après le mariage d'Yves ; il était avec sa femme. La seconde fois, beaucoup plus tard, il était seul, et ils s'étaient vraiment croisés sur le trottoir venant l'un vers l'autre. Tous deux avaient feint de ne pas se voir. Cette fois-ci, Mme Carrère étant présente, il leur fut impossible de ne pas se saluer ; lui, assez naturellement ; elle, avec une gêne intense. Il n'y avait aucune raison qu'elle fût gênée : c'était lui, de toute évidence, qui s'était mal conduit envers elle, en annulant un rendez-vous, sans explication, et sans reprendre contact avec elle pendant des années. Mais ce fut elle qui se sentit coupable. Elle n'osait lever les yeux vers lui, et écoutait Mme Carrère qui, volubile et parlant, comme d'habitude, pour ne rien dire, atténuait un peu la contrainte de cette rencontre. Elle prit congé d'eux et s'éloigna rapidement, comme s'il y avait eu le feu. Elle était stupéfaite qu'Yves se fût montré si détaché, si à son aise. Puis elle réfléchit que la rupture s'était produite vingt-deux ans plus tôt — une génération ! et — qu'Yves avait eu le temps de tout oublier, de se marier, d'avoir deux enfants, de divorcer, et de vieillir, comme tout le monde, comme elle-même. Dans l'ignorance totale où elle se trouvait des raisons qu'il avait eues ou qu'il avait cru avoir de rompre avec elle, elle ne savait même pas si lui-même en avait été affecté, s'il s'agissait, dans l'intérêt manifesté quelque temps pour Anne, d'une passade dans laquelle il s'apercevait qu'il s'était bêtement fourvoyé, ou si des motifs plus sérieux étaient intervenus. Peut-être avait-il été vraiment appelé à Paris à l'improviste ; une fois là-bas, il avait fait une rencontre qui rejetait Anne dans le néant. Ce devait être aussi simple et aussi banal que cela. Après tout, l'inconstance était la règle de la plupart des relations humaines depuis les origines de l'espèce. En ce qui concernait les hommes, pensait-elle, on ne prenait pas de grands risques en misant sur l'hypothèse de la goujaterie et du cynisme. Elle ne nourrissait

aucun grief à l'égard d'Yves de Balansun : leur brève histoire était devenue, pour elle, de l'histoire ancienne qui n'avait laissé qu'une faible trace, une cicatrice à peine visible.

Le lendemain de cette rencontre, Mme Carrère lui téléphona. « Je voudrais te voir. Tu es libre cet après-midi ? Je t'invite en ville pour le thé. J'ai des choses à te raconter. »

« Eh bien, lui dit-elle, d'emblée, lorsqu'elles furent installées à leur table, comment l'as-tu trouvé ?

— Qui ? Balansun ? Bien. Comme il a dû être toute sa vie. Il a le genre de visage qui vieillit bien.

— Ah ? Ça existe ?

— Oui. Des visages qui ont une bonne architecture osseuse. La chair bien suspendue aux pommettes.

— Tiens donc ! Je n'avais jamais remarqué. »

Elle répéta les deux phrases comme si c'étaient des formules magiques.

« Ce doit être vrai. Je ne devais pas les avoir bien suspendues, moi, les chairs, ma pauvre ! Tout a foutu le camp. Des penderies effrayantes. »

Elle tirait à pleine poignée sur les fanons de son cou.

« On m'a indiqué un chirurgien esthétique qui fait des merveilles, paraît-il. Je crois que je vais me décider à faire sectionner tout ça.

— Sectionner quoi ?

— Les penderies. Il paraît qu'on rajeunit de dix ans. On verra alors. Alors, Yves, tu l'as trouvé plutôt bien ?

— Oui. Pourquoi demandes-tu ça ?

— Dis-moi franchement : que s'était-il passé entre vous ?

— Je te l'ai déjà dit : rien. Un moment, on a été assez proches l'un de l'autre. C'était à l'époque de la Libération. Les événements avaient dû nous rapprocher, je suppose. Et puis, il est parti pour Paris et je n'ai plus entendu parler de lui. Il n'a jamais donné aucun signe. Ce sont des choses qui arrivent.

— Oui, je sais. Si je te parle de lui, c'est, figure-toi, qu'il m'a posé une question à ton sujet.

— Quelle question ?

— Tu vas te fâcher. Ou tu vas croire que c'est moi qui l'ai mis sur la voie. Mais je te jure que non ! Sur la tête de mes enfants.

— Je t'en prie ! Alors, que t'a-t-il demandé à mon sujet ?

— Exactement : "Quelles sont ses relations avec son voisin, cet homme qui habite dans la même maison qu'elle ?"»

Anne frémit.

« Il t'a demandé cela de but en blanc ?

— Non. Il a remarqué d'abord : "C'est drôle que cette personne ne se soit jamais mariée."

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que je l'étais aussi. Etonnée, je veux dire. Mais enfin, les femmes célibataires et qui auraient pu ne pas le rester, il y en a beaucoup, lui ai-je dit.

— Et à la question sur mes relations avec M. Dauge ? »

Mme Carrère eut ce regard dru, comme pour assurer son amie de toute sa bonne foi.

« Je lui ai dit qu'il n'y avait rien d'autre que de l'amitié. Qu'au début, j'avais pu avoir des soupçons moi aussi. Mais, te connaissant bien, je m'étais vite convaincue qu'il n'y avait rien d'autre entre vous que des relations de voisinage et d'amitié.

— Et alors ?

— Il a paru réfléchir...

— Réfléchir ?

— Oui. Comme si ça le tracassait...

— Tiens donc !... Il a fait un commentaire ?

— Non. Rien. »

Ce qu'Anne venait d'apprendre ouvrait soudain des perspectives étranges. Yves s'étonnait qu'elle ne se fût pas mariée. Curieux étonnement, quand on pensait à la façon dont il s'était conduit avec elle. Et, d'autre part, il avait pu supposer lui aussi, comme d'autres sans doute, qu'elle avait une liaison avec

M. Dauge. Mais, dans ce cas, pourquoi ne le lui avait-il pas demandé ? Elle réfléchit qu'on ne peut pas poser une telle question à une jeune fille respectable, en se fondant sur le seul fait qu'elle a, dans la maison où elle habite, un voisin de palier.

Le soir même, elle fit à Clément le récit de sa rencontre de la veille avec Mme Carrère et Yves de Balansun, mais elle omit de rapporter ce qu'Alice lui avait dit une heure plus tôt, dans le salon de thé.

« Il est donc revenu dans la région ? demanda Clément, le regard ailleurs.

— Je vous ai déjà dit qu'il revient chaque année, quand il va voir sa famille à Langon. Il a une vague parenté ici, et des amis comme M. et Mme Carrère. »

Il regardait pensivement le parquet à ses pieds.

« Eh bien, qu'avez-vous ressenti en le revoyant ?

— Rien. J'étais gênée, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Si je le savais ! Comme si c'était moi qui l'avais plaqué, et non le contraire. Oui, c'est stupide.

— Comme pas mal de choses que vous ressentez ou que vous faites, dit-il paisiblement, sur le ton de qui énonce une évidence. Votre pire ennemi, c'est vous-même.

— Je m'en suis doutée plus d'une fois.

— Mme Carrère ne vous a rien raconté touchant Balansun ?

— Non, rien... »

Il leva les yeux et la regarda fixement, comme à des fins de vérification. Puis, satisfait sans doute de son examen, il changea brusquement de sujet.

« Vous avez regardé la télé, hier au soir, après être rentrée chez vous ? On a montré des images de manifestations qui ont eu lieu à Washington contre la guerre au Viêt-nam. Des manifestations menées par des jeunes qui se désignaient eux-mêmes comme des enfants-fleurs. C'était curieux. Ils offraient des fleurs aux policiers du service d'ordre.

Un extrême dans la non-violence. Il y a là comme un tournant dans la sensibilité collective. »

Ils parlèrent un peu de cette actualité, et l'allusion à Yves de Balansun fut, semble-t-il, gommée.

Anne continuait de voir le jeune Julien Couture une fois par semaine. Ces entrevues la rafraîchissaient, lui rendaient un peu de tonus. L'élève se montrait si attentif, si avide d'apprendre : c'en était attendrissant. Mais il devenait difficile pour elle de dissimuler à Clément le fait qu'il venait quatre ou cinq fois par mois, et non point deux, comme elle l'avait d'abord affirmé. Une fois, M. Dauge s'était trouvé à la porte d'entrée en même temps que le jeune homme ; d'autres fois, il l'avait croisé dans la rue. Il posa la question :

« Vous êtes toujours satisfaite de votre élève ?

— Oui. Il est très appliqué.

— Et il vous rétribue vos leçons régulièrement ?

— Oui...

— Vous n'avez pas l'air très sûre...

— Mais si, voyons !

— Il prend toujours deux leçons par mois ?

— Oui...

— Pourtant, je l'ai rencontré, ou vu entrer ou sortir, plus souvent. Ou bien je vous ai entendue parler avec quelqu'un, en rentrant. Je suppose que c'était lui.

— Peut-être. Je ne sais pas. Pourquoi cet interrogatoire, de toute façon ? demanda-t-elle avec un soupçon d'impatience.

— Parce que je crois que vous me cachez la véritable fréquence de ses visites.

— Ah ! Vraiment ?

— Oui. Pour la raison évidente que vous ne voulez pas me dire que vous vous êtes entichée de ce jeune homme.

— Absurde !

— Pas tant que ça. Vous ne cherchez que des occasions de vous disperser, d'avoir des aventures.

— Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ?

— Je vous connais.

— Vous êtes en colère...

— Ce ne serait pas normal que je le sois ?

— Non.

— Nous en reparlerons une autre fois. » Et les choses continuèrent, jour après jour, avec un poids toujours plus lourd, de suspicion chez Clément, de dissimulation chez Anne.

Mais les visites de Julien lui faisaient supporter tout le reste. Ce qu'elle lui apportait, d'une leçon à l'autre, la vivifiait ; elle se souvenait du vieux dicton : « On n'est riche que de ce que l'on donne. » Ce qu'il lui apportait, lui, sa jeunesse, son sourire, sa gratitude, l'affection qu'il éprouvait visiblement pour elle, tout cela était sans prix. Mme Carrère flaira le changement chez Anne.

« Dis-donc, toi : qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien. Pourquoi ?

— Tu as l'air moins déprimée, ces jours-ci. Moins triste. Je l'ai remarqué la dernière fois que tu es venue à la maison. Mon mari aussi l'a remarqué. Il m'a même dit : "Elle a meilleure mine."

— Eh bien, tant mieux. Merci de me le dire. »

Anne ne se contentait pas d'enseigner Julien. Leurs entretiens débordaient la leçon, devenaient plus personnels et touchaient à des sujets divers. C'est ainsi, par exemple, qu'il fit une allusion précautionneuse à M. Dauge. Il devait deviner qu'il y avait, de ce côté-là, un domaine réservé, où Anne ne devait pas se sentir tout à fait à son aise, et où elle ne souhaitait pas introduire quelqu'un d'autre.

« Votre voisin, M. Dauge, vous le connaissez depuis longtemps ?

— Oui, très longtemps.

— C'est votre meilleur ami, sans doute ?

— C'est un ami...

— Je l'ai aperçu quelquefois, ici ou en ville. Est-ce qu'il ne travaille pas dans une administration ?

— Il y travaillait. Il est maintenant à la retraite.

— C'est un monsieur qui a toujours l'air un peu triste, n'est-ce pas ?

— Oui. Il a peut-être ses raisons de l'être.

— Si je devais rester toute ma vie à la banque, comme il est resté, lui, toute sa vie dans un bureau de l'administration, je serais moi aussi bien triste.

— Vous ne resterez pas toute votre vie à la banque, Julien.

— J'espère bien que non ! J'y meurs d'ennui, et je suis toujours anxieux parce que j'ai peur de me tromper dans mes comptes. Je ne comprends rien à mon travail.

— Il est temps que vous en changiez. Je vous engage à reprendre vos études.

— Mais je les ai reprises, merveilleusement, grâce à vous. Si vous saviez comme je vous suis reconnaissant de ce que vous faites pour moi !

— Je crois que je le sais. »

De loin en loin, lorsque leurs heures de loisir coïncidaient, ils sortaient ensemble, notamment le dimanche, pour une promenade en ville ; mais Anne devait justifier ces absences auprès de Clément, tout comme si elle se rendait à des rendez-vous galants ; elle invoquait alors une invitation d'Alice Carrère, un dîner chez une de ses collègues.

« Il me semble, dit Clément, que Mme Carrère vous invite très souvent, ces temps-ci ?

— Oui, en effet. Elle s'ennuie, je crois. »

Un soir, le théâtre municipal afficha une représentation du *Misanthrope* par les comédiens-français en tournée.

« Il ne faut pas rater cela, Julien. Vous n'avez jamais vu cette pièce, n'est-ce pas ? C'est un des grands chefs-d'œuvre de notre théâtre.

— Je tâcherai d'y assister », murmura-t-il en détournant la tête.

Elle comprit aussitôt qu'il n'y assisterait pas, sans doute parce qu'il n'en avait pas les moyens.

« J'ai très envie de la revoir moi aussi. Voulez-vous

que nous y allions ensemble ? J'en aurais beaucoup de plaisir...

— Moi aussi, mais...

— Très bien. Je me charge de prendre les places, il vaut mieux retenir à l'avance. Rendez-vous, donc, lundi soir, devant l'entrée du théâtre, à huit heures trente précises. »

Ce soir-là, le motif supposé de l'absence fut, une fois de plus, un dîner chez une collègue. Anne se reprochait de mentir ainsi, elle répugnait au mensonge, par scrupule moral et aussi par fierté. (« Pourquoi est-ce que je me donne la peine de mentir ? Je peux vivre à découvert. ») Mais Clément, s'il apprenait qu'elle allait au théâtre avec son élève, ferait un drame, souffrirait un enfer. « Il est vieux, maintenant. Est-ce que j'ai le droit de lui infliger ce tourment ? Ne vaut-il pas mieux essayer de le maintenir dans l'ignorance où il est encore par miracle ? »

Une semaine plus tard, elle rapporta que ses élèves lui avaient demandé de consacrer un cours au *Misanthrope,* où on les avait menées pour une représentation destinée aux lycéens et collégiens.

« J'ai été frappée par la vivacité de leurs discussions entre elles. Je n'ai presque pas eu à intervenir, tant elles étaient animées. Plusieurs d'entre elles donnaient raison à Célimène, au nom de la liberté des femmes à disposer d'elles-mêmes, et aussi au nom de la joie de vivre. Elles ont eu un sens critique suffisant pour être capables d'apprécier le jeu des comédiens-français — en bien ou en mal. C'est vrai que la Célimène de l'autre soir était excellente », remarqua-t-elle étourdiment.

Clément sursauta comme si un serpent l'avait piqué.

« Vous l'avez vue ? » demanda-t-il.

Elle perdit contenance aussitôt.

« Oui, murmura-t-elle, le souffle court.

— Vous êtes allée au théâtre municipal ce soir-là ?

— Oui.

— Vous m'aviez dit que vous alliez dîner chez une collègue.

— Je vous ai menti, dit-elle d'une voix plus assurée. J'y suis allée avec mon élève Julien Couture. Mais si je vous en avais parlé, vous m'auriez fait une scène. »

Il la regarda, les yeux exorbités ; puis, se levant brusquement, il cria :

« Choisissez ! »

Il fit quelques pas dans la pièce. Revint vers Anne. Criant toujours :

« Choisissez entre lui et moi ! Il n'est pas possible que les choses continuent ainsi. On ne peut pas entretenir plusieurs amitiés à la fois, ce n'est pas vrai. On n'a qu'une amitié et elle doit remplir la vie, ou ce n'est pas la peine. »

Il refit encore quelques pas dans la pièce. Elle le suivait du regard, stupéfaite par cet éclat, qui, bizarrement, lui restituait son sang-froid.

« Je ne comprends pas que vous preniez ombrage de ce jeune homme, dit-elle posément. Il n'y a pas de rapport avec vous. Lui et vous, vous n'êtes pas sur le même plan.

— Pas sur le même plan... En effet. Vous vous êtes jetée sur lui comme une louve ! »

Il haletait. Il porta la main à la base de son cou, essaya de déboutonner son col de chemise.

« Je vous en supplie, Clément ! Ressaisissez-vous...

— Qu'est-ce que vous attendez, de lui ou de quiconque ? continua-t-il. Vous êtes vieille — pour lui, très vieille —, vous avez perdu depuis longtemps votre charme... Vous n'avez rien à attendre de personne.

— Dans ce cas, je comprends que je peux vous quitter aussi, dit-elle, ébauchant l'acte de se lever.

— Restez ! Expliquons-nous. »

Les cheveux gris soudain hérissés, les yeux

presque fous, il aurait pu, légitimement, inspirer la peur.

« Pourquoi me faites-vous tout ce mal ?

— Je ne veux pas vous faire le moindre mal...

— Mais vous le faites ! Vous avez toujours cherché autre chose, à vous évader, à vous disperser, à fuir !... Vous êtes insaisissable. Vous mettez les gens dans des compartiments séparés par des cloisons étanches.

— Vous délirez. Quelles cloisons étanches ?

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! Maintenant, ce jeune homme. Il y a quelque temps, Balansun, que vous retrouvez, prétendument par hasard...

— Pas prétendument. C'était par hasard.

— Ce n'est pas vrai ! Vous cherchez toujours quelque chose d'autre, à l'extérieur. Pourquoi ? A quel titre ? A quoi prétendez-vous ?

— Peut-être à être heureuse, dit-elle, commençant à pleurer.

— Heureuse ? Pourquoi devriez-vous être heureuse ? Est-ce que je suis heureux, moi ? Est-ce que je l'ai jamais été ?

— Je n'en suis pas responsable, dit-elle, la voix secouée de sanglots.

— Votre vie est ratée ! Comme la mienne ! criat-il, en la fusillant d'un regard haineux.

— Peut-être pas tout à fait, gémit-elle. Depuis que je connais Julien, je me sens revivre. »

Il se renversa en arrière. Il semblait ne plus se posséder. Soudain, se penchant sur la petite table basse qui se trouvait entre leurs fauteuils, il s'empara du poignard damasquiné avec lequel, des années plus tôt, il avait feint de vouloir se servir pour tuer Anne ; et cette fois-ci, ce n'était plus une feinte. Anne se raidit dans son fauteuil, prête à repousser une attaque, s'il se jetait sur elle. Il tenait le poignard à pleines mains et s'était mis à trembler, comme tétanisé. Il rejeta brusquement le poignard sur la table, se leva de nouveau, marcha d'un pas

incertain vers les rideaux. Il portait les mains à sa gorge, comme quelqu'un qui suffoque. Anne pensa qu'il voulait ouvrir la fenêtre, afin de respirer mieux. Elle se précipita pour l'aider. Il fit un tour sur lui-même ; et, avant qu'elle pût le retenir, s'abattit lourdement, de tout son long, sur le parquet.

Vingt minutes plus tard, on le transportait à la clinique où l'on diagnostiqua un infarctus ; mais ses jours n'étaient pas en danger. Le médecin interrogea Anne sur les circonstances de l'accident. Elle répondit que c'était arrivé en moins d'une minute, d'une façon tout à fait imprévue. Elle ne fit naturellement pas mention de l'agitation extrême où Clément s'était mis au cours des reproches qu'il lui avait adressés.

Il fut hospitalisé pendant trois jours ; puis on jugea qu'il pouvait être ramené chez lui, où il devrait observer de grandes précautions et prendre des soins très réguliers. Le médecin s'enquit si quelqu'un pourrait s'occuper de lui.

« Oui, moi, répondit-elle. Je suis sa voisine de palier. A partir de cinq heures trente de l'après-midi, je peux à tout instant me rendre chez lui. Dans la journée, Mme Aguirre, notre propriétaire, est disponible. Elle est très dévouée. Je suis certaine qu'elle veillera sur lui admirablement. »

Le médecin se déclara satisfait.

Ainsi les choses s'organisèrent-elles. On dota M. Dauge d'une sonnette qui s'entendait dans toute la maison. Le soir, Anne se rendait chez lui, à son habitude, et lui faisait un peu de conversation, mais comme à un convalescent à qui l'on n'a pas grand-chose à dire. Il répondait par monosyllabes, ou courtes phrases, non sans quelque froideur. Elle pensait qu'il lui imputait la responsabilité de son attaque cardiaque, ou bien que, se voyant diminué, il nourrissait à son endroit un très noir ressentiment, parce qu'elle était valide, qu'elle n'avait pas atteint le même âge que lui — parce que, enfin, il ne pouvait plus vérifier ses allées et venues, et qu'elle

profitait certainement de cette autonomie en grande partie retrouvée pour donner libre cours à ses mauvais instincts : la dispersion, l'amour de la vie, le goût du plaisir, la volonté d'exister face au monde... Le projet de mariage devenait, pour Clément, de moins en moins probable. Anne lui échappait : c'était là son crime et il ne le lui pardonnait pas. Dans les yeux de son voisin et ami, aussi diminué qu'il fût, elle voyait brûler la petite lueur de haine qui s'y était allumée quelques années plus tôt, lorsqu'il avait feint, par jeu, de vouloir la tuer.

Alors, comme ils ne savaient plus ou ne pouvaient plus parler ensemble, s'entretenir de tout et de n'importe quoi, ils faisaient comme des millions de Français avaient commencé à faire quinze ou vingt ans plus tôt : ils regardaient le poste de télévision, ils substituaient l'image à la parole, la passivité du spectacle à l'échange vivant. Or, ce mois-là, « l'actualité » avait un caractère d'urgence. A Paris d'abord, puis, par imitation ou contagion, dans toutes les grandes villes de province, des millions de jeunes gens marchaient en cortège dans les rues pour manifester leur aversion à de Gaulle, au gouvernement (le plus intelligent et le plus libéral que le pays eût connu depuis longtemps) qui leur paraissait conventionnel et autoritaire, leur haine affichée d'une société bourgeoise dont ils étaient tous issus et qui les gavait de tous les biens — enfin, leur révolte contre l'idée qu'il leur faudrait, eux aussi, vieillir et mourir — outrage sacrilège à leur statut de « jeunes », qui aurait dû leur assurer la beauté inaltérable et l'immortalité des dieux. Le petit écran les montrait, dans leurs interminables et assommantes « manifs », provoquer et défier un cordon policier dont ils savaient qu'il lui était interdit de sévir, bêler des slogans créés et lancés par les plus doués d'entre eux (une poignée), et s'accorder enfin une importance énorme, jusqu'au jour où de Gaulle, en trois phrases qui étaient des ordres, jeta sur les Champs-Elysées une contre-manifestation électrisée qui

déferla comme une mer. Puis, on partit en vacances vers des plages sans pavés, et tout rentra dans un calme relatif, incertain. Car chacun pensait que rien, désormais, ne serait plus comme avant. Le monde, d'une certaine façon, avait basculé dans une sorte d'anarchie chronique d'où l'on ne savait quoi pourrait, à chaque instant, surgir.

Clément, dont les forces diminuaient de jour en jour presque à vue d'œil, et qui semblait s'enfoncer sans retour dans la vieillesse, voyait, sur l'écran de sa télé, disparaître ainsi le monde qui avait été le sien, et assistait à la naissance d'un monde inconnu qu'il ne comprenait pas et n'aurait pas le temps de comprendre.

Il traîna ainsi jusqu'à la fin septembre. Un jour, rentrant du collège, Anne vit Mme Aguirre sortir, éplorée, de son appartement du rez-de-chaussée, et lui annoncer, avec des trémolos dans la voix, que « le pauvre M. Dauge » avait eu, le matin même, une nouvelle attaque, et qu'on l'avait transporté à la clinique. Anne s'y rendit. On lui dit que M. Dauge était décédé une demi-heure plus tôt et on la fit entrer dans la chambre où le corps reposait.

La figure qui lui apparut n'était pas celle du repos. Anne n'avait jamais imaginé que la mort pût présenter cet aspect d'épouvante. La bouche, que l'on n'avait pas encore maintenue fermée par une mentonnière, était démesurément ouverte, comme si elle poussait un cri indéfiniment soutenu. La rigidité cadavérique commençait à raidir les chairs. Le regard était dérobé par les paupières closes, mais c'était le visage lui-même qui semblait devenu tout entier un regard, celui d'un être torturé et accusateur.

Elle contempla ce masque pendant plusieurs minutes, sans savoir ce qu'elle éprouvait : effroi, stupeur devant le mystère, compassion sans motif puisqu'elle ne pouvait avoir d'effet, sentiment que le visage de Clément n'aurait pu être différent dans la mort : il n'aurait pu être détendu, rajeuni, serein,

comme l'est souvent celui des personnes qui viennent de mourir. Elle se rendit au secrétariat de la clinique pour prendre des instructions sur les formalités qui lui incombaient en vue des funérailles ; et elle sortit, toujours dans le même état de vide intérieur, la même incapacité de saisir et de formuler une pensée quelconque. Sur la mort, que peut-on dire ? Que doit-on penser ? Rien. Dehors, la journée de septembre était éclatante, chaude, sans un souffle. Elle avait à marcher pendant cinq ou six minutes pour parvenir chez elle. Elle marcha sans hâte, dans un bien-être physique lié à ce beau temps, au ciel uniformément bleu, au calme et au silence du quartier résidentiel qu'elle traversait. Elle savait bien que quelque chose de décisif venait de s'accomplir dans son existence, mais quoi ? La mort de Clément ? Elle était prévue. Depuis trois mois, il n'était plus lui-même. Il était déjà hors de la vie... Elle s'étonnait encore de ne rien ressentir qu'on eût pu identifier comme un chagrin. « Que m'arrive-t-il ? Pourquoi suis-je si insensible, ou moralement si inerte ? » Elle pénétrait dans l'allée des Acacias, avec sa double rangée de voitures le long des trottoirs, de part et d'autre de la chaussée — cette allée que, peu après son arrivée à Saint-Clar, en 1941, elle avait vue complètement déserte, complètement vide, et qui lui avait plu à cause de cela. Elle arrivait devant la maison de Mme Aguirre. La façade n'avait pas changé depuis 1941 ; les mêmes degrés conduisaient à la porte d'entrée ; les mêmes pots de fleurs ornaient le rebord des fenêtres ; c'était le même aspect propret et petit-bourgeois. Elle s'arrêta un instant, essayant de se rappeler son impression première. Elle avait pensé : « C'est donc ici que je vais vivre un an ou deux... » Alors, en une fraction de seconde, avec la soudaineté de la foudre, un mot imprévu vint la frapper en plein cœur, presque meurtrier dans sa violence :

« Irréversible ! »

Elle demeura figée sur place, confrontée à la col-

lusion, dans sa tête, entre le moment où elle avait regardé cette maison pour la première fois, et le moment présent, où elle la revoyait, mais modifiée, puisque Clément n'était plus, n'y serait plus jamais — puisqu'il l'avait désertée.

« Irréversible ! »

Elle avait donc, à ce jour, passé vingt-trois ans de sa vie dans cette maison : vingt-trois ans, la totalité de sa jeunesse et de sa maturité. Rien ne pouvait désormais réduire, changer ou supprimer ce chiffre. Tant que les gens vivent, à côté de qui vous avez vous-même vécu, rien n'est tout à fait définitif, rien n'est joué : on est dans le mode du provisoire, d'où quelque chose peut tout de même surgir, où des changements peuvent se produire. Les choses, alors, ne paraissent pas irréversibles, puisqu'elles baignent dans la vie, puisque le dernier mot n'a pas encore été proféré, puisque le point final n'a pas encore été apposé sur la page. On est dans un temps indéterminé, où des promesses restent encore ouvertes, où l'espoir, même à bout de souffle, demeure.

Mais, Clément mort, on ne pouvait plus rien changer au passé : il était là, irréversible, définitif, vingt-trois ans qui ne seraient jamais revécus, qui étaient là, derrière elle : une vaste partie de sa vie, perdue à jamais. Anne ne se retrouverait plus devant cette maison inconnue, un jour de fin septembre 1941, pour recommencer quelque chose d'autre.

Elle gravit les trois marches conduisant à la porte d'entrée : elle les gravit comme si elle sentait soudain le poids, sur elle, de ce passé définitivement figé. « Il va falloir que j'affronte cette évidence : celle qui me montre que j'aurai vécu vingt-trois ans de ma vie, sans vraiment être heureuse, sans véritable joie de vivre, auprès d'un être que je n'aimais pas et dont j'ai fini par être la prisonnière. »

Pendant des jours, des semaines, des mois, elle essaya de comprendre ce qui s'était passé et pourquoi cela s'était passé ainsi : le lent, sournois investissement de son existence par Clément Dauge. Au

début, un compagnonnage assez facile, en tout cas point trop pesant ; la satisfaction, voire le plaisir qu'elle trouvait à être appréciée, admirée par cet homme, qui savait la flatter et qui était subjugué par elle ; le culte qu'il lui rendait compensait, chez elle, un retrait intimidé devant certains êtres ou certaines choses, dans l'ordre des rapports sociaux ; pendant des années, le sentiment qu'elle avait eu d'exercer sur lui une forte influence, d'aiguiser ses capacités de réaction au monde, de l'éveiller, lui qui, jusqu'alors, n'avait presque pas vécu, sinon au ralenti, comme dans un sommeil hivernal prolongé. Il était, dans une large mesure, l'œuvre d'Anne ; et cela donnait à celle-ci un sentiment de puissance créatrice et de supériorité. Puis, à un certain moment de leur existence quasi commune, il s'était produit, peu à peu, d'une façon presque insensible, dans leurs relations, un sourd renversement des forces. Quand cela avait-il commencé ? Peut-être, un jour accablant du mois d'août, la première fois où Anne lui avait permis de prendre avec elle une liberté qu'elle jugeait sans gravité, le jour où elle avait cru devoir témoigner, à l'égard de Clément, une complaisance. En y réfléchissant, en essayant de creuser encore plus profond dans la nature de leurs rapports, c'était cela qu'elle rencontrait : la croyance — qu'il avait patiemment, avec ténacité, instillée en elle — selon laquelle elle aurait eu des devoirs envers lui, et aurait été coupable de n'y pas consentir. Ici, le mystère s'épaississait. On entrait dans le monde intérieur de la culpabilité, qui se dérobe à toute tentative d'investigation, puisque l'essence de la culpabilité est de sévir, sans, pourtant, jamais se reconnaître elle-même. On disait que les racines en plongeaient dans la petite enfance, peut-être aux premiers balbutiements de la conscience. Alors, beaucoup d'hommes et de femmes étaient coupables et se conduisaient comme tels. La ruse de Clément avait consisté à deviner cette disposition pathologique chez Anne et à l'avoir

exploitée, avec toutes les ressources d'un esprit résolu à obtenir ce qu'il désirait. Car, lui, il ne considérait nullement comme coupable le désir qu'il éprouvait pour Anne, la volonté qu'il avait de la garder près de lui, de l'empêcher de vivre. Aucun retour sur lui-même. Aucun scrupule. Il était la bête affamée qui a réussi à capter une proie et ne pourrait, pour rien au monde, la relâcher.

« Je n'ai rien connu de ce qu'était son existence avant notre rencontre : son enfance, son adolescence, sa jeunesse, le début de son âge mûr. Je peux seulement l'imaginer, le supposer. Sans doute, au départ, très tôt, la conscience douloureuse de sa disgrâce physique. Puis l'ennui calamiteux d'un mariage, peut-être arrangé par les familles, avec une pauvre femme austère, frustrée elle-même, mais résignée à l'être, par dévotion fourvoyée. » Un veuvage qui avait dû être un immense soulagement, en même temps qu'un deuil factice, artificiellement entretenu pour se justifier de n'y pas mettre fin. Tout cela constituait le type même d'une existence saccagée, qui ne se perpétue que par un système d'alibis et par la force de l'habitude. « Là-dessus, alors qu'il n'attend plus rien (il a trente-huit ans, il en paraît cinquante-cinq, il n'est en sécurité que dans sa tanière), je surgis, jeune, éclatante de vitalité, sensuelle, insolente en apparence, mais pas vraiment libre moi non plus. S'engage alors une lutte dont aucun des deux n'est conscient, une lutte comme celles qui se jouent dans la ténèbre des jungles, des forêts, des savanes : qui dominera l'autre ? Qui se nourrira de l'autre ? Qui tuera l'autre ? Lutte si élémentaire, si consubstantielle à la vie même, que très peu d'êtres s'aperçoivent qu'elle est là et qu'ils y sont engagés. »

Elle apprit la mort de sa mère, se rendit à Bordeaux. Dans la maison familiale, elle revit sa sœur, qui lui parut contrainte, mal à l'aise. Elle comprit que Marcelle croyait fermement à sa « liaison » avec M. Dauge. Leur mère avait dû lui en parler. Anne

pensait au réseau de malentendus dans lequel se débattent la plupart des gens : personne ne sait rien de personne, chacun se fonde sur des apparences ou des présomptions pour se former une idée des autres, les juger ; c'est dans l'illusion et la contre-vérité que tout le monde respire. Pour sa mère, pour sa sœur, Anne était la maîtresse de M. Clément Dauge. Ce n'était pas vrai, sans être cependant complètement faux ; mais comment expliquer l'inexplicable ? Fallait-il même essayer ?

Au retour de Bordeaux, après la vente de la maison, Anne était partagée entre la tristesse et un certain soulagement. Elle se rendait compte que sa mère lui avait, souvent, beaucoup pesé : elle était « l'instance morale », qui inquiète et fait toujours un peu peur. « Maintenant, c'est fini. Mais est-ce que je suis plus libre, dans ma tête ? »

Un jour, faisant ses emplettes rue de Navailles, elle vit venir en face d'elle, sur le même trottoir, Yves de Balansun. Quand ils furent près l'un de l'autre, il s'arrêta, sourit et tendit la main.

« Le hasard nous fait nous rencontrer, dit-il, mais, de toute façon, je souhaitais vous voir. Je vous aurais envoyé un mot cette semaine pour vous prier de me téléphoner. Je vous rencontre, c'est encore mieux. Est-ce qu'il vous serait possible de m'accorder un entretien, chez moi ou chez vous, quand vous voudrez ?

— Oui, certainement.

— Quel jour voulez-vous ?

— N'importe. Maintenant, si vous n'avez pas autre chose à faire.

— Parfait. J'habite à deux pas. On va chez moi ? »

Lorsqu'ils furent installés dans son bureau :

« Je suppose, dit-il, que vous devinez de quoi je voudrais vous parler ? Oui, probablement. »

Il observa une pause.

« Je voudrais vous parler de ce qui s'est passé autrefois — ma rupture avec vous, sans explication... J'en avais gardé un malaise, ou un remords,

ou enfin quelque chose de ce genre. Vous verrez dans un instant que j'avais peut-être des excuses. Mais je me suis marié, des enfants sont venus, mon métier a été très absorbant... »

Il laissa la phrase en suspens.

« Oui, je comprends, dit Anne à mi-voix. Vous n'avez pas à vous justifier.

— Mme Carrère a dû vous parler de mon mariage. Le moins qu'on puisse en dire est qu'il n'a pas été réussi. Vous devez savoir aussi, par elle, que j'ai divorcé. La question n'est pas là ; mais c'est pour vous expliquer mon silence, pendant toutes ces années. J'aurais dû vous parler bien avant, au moment où s'est passé ce que je vais vous raconter. Vous vous rappelez, naturellement, le télégramme que je vous avais envoyé, un samedi, pour annuler un rendez-vous que nous avions le lundi suivant ?

— Je m'en souviens très bien.

— La veille, vers huit heures du soir, quelqu'un était venu me voir, sans s'être fait annoncer, et sans avoir pris de rendez-vous. »

Depuis quelques minutes, Anne pressentait ce qu'il allait lui révéler.

« Clément Dauge, murmura-t-elle.

— Vous ne le saviez pas ? demanda-t-il en la regardant avec insistance.

— Non.

— Vous voulez dire que, pendant toutes ces années, vous n'aviez pas soupçonné qu'il était venu me trouver ?

— Non. Je m'explique pourquoi aujourd'hui. Ce vendredi où il est venu vous trouver, il était couché depuis la veille, malade. Le soir, j'étais sortie vers huit heures, je dînais en ville. Comment aurais-je pu me douter qu'il était sorti lui aussi, sans doute très peu de temps après moi, pour venir ici ?

— Oui, en effet. Mais le lendemain, ou les jours suivants, vous n'avez rien soupçonné ? Vous n'avez eu aucune indication qui aurait pu vous mettre sur la voie ?

— Aucune. Le lendemain, quand je suis allée le voir pour prendre de ses nouvelles, il était encore couché. Il souffrait de rhumatismes ou quelque chose de ce genre. Chaque fois qu'il avait une grosse inquiétude à mon sujet, il tombait malade.

— Je vois... Et à aucun moment de toutes ces années que vous avez passées auprès de... dans la même maison que lui, il n'a rien trahi de ce qu'il avait fait ce vendredi dont je vous parle ?

— Jamais.

— Il était donc très fort, malgré les apparences. Car garder aussi hermétiquement, si je puis dire, un tel secret, cela suppose une certaine force d'âme, ou un empire sur soi-même, je ne sais comment il faut l'appeler... Vous devinez, bien entendu, ce qu'il était venu me dire, ce soir-là ?

— Oui... J'ajoute que ce n'était pas vrai.

— Mme Carrère me l'a affirmé. Je vous crois toutes les deux. »

Il raconta l'entrevue avec Clément Dauge. Huit heures du soir, donc. On sonne à sa porte. Devant lui se tient un homme dont il se rappelle très vaguement qu'il l'a déjà vu, une fois, au théâtre municipal, pendant l'entracte. On les avait présentés l'un à l'autre. Il ignore qui il est. L'homme est d'une pâleur effrayante. Yves attend qu'il expose le motif de cette visite tardive et non annoncée ; mais l'homme paraît incapable d'articuler un son. Il a l'air d'un malade au bord de l'évanouissement, d'un épileptique juste avant la crise, ou carrément d'un fou. Yves craint qu'il ne s'effondre sur le sol, là, devant sa porte. Il l'invite à entrer, le fait asseoir dans un fauteuil, puis prend place lui-même derrière son bureau.

« Je vous écoute, monsieur. »

L'homme parvient enfin à parler, d'une voix oppressée, tremblante.

« Mon nom est Clément Dauge. J'habite dans la même maison que Mlle Germond. »

Il s'arrête. Yves remarque que ses cheveux sont en

désordre, comme s'il venait d'affronter une bourrasque. Les yeux sont dilatés, fixes.

« C'est d'elle que je voudrais vous parler. »

Nouvelle pause. Yves est maintenant presque sûr de ce qui va suivre.

« J'ai cru comprendre que vous étiez fiancés, dit le visiteur. Je ne vous connais pas, mais j'ai cru devoir vous avertir que Mlle Germond est ma maîtresse depuis plus d'un an. »

Il se tait. Peut-être s'attend-il à une réaction de fureur — par exemple, être jeté dehors. Mais Balansun n'a pas bougé. Il n'a pas bougé parce qu'il croit que c'est vrai, que cet homme et Anne Germond ont une liaison.

« Comprenez : son apparence presque démente, son extrême maladresse et, en même temps, sa détermination... De toute évidence, il était prêt à n'importe quoi pour vous garder. Ce type, probablement pusillanime, se risquait à une démarche insensée parce que, pour lui, c'était une question de vie ou de mort : vous garder... Il me paraissait invraisemblable que vous et ce malheureux... Mais, justement parce que c'était invraisemblable, j'ai pensé que c'était vrai. Cela vous surprend ? Comprenez : à cette époque-là, alors que j'avais à peine abordé mes études de psychopathologie, je savais que, dans le domaine de la vie sentimentale ou amoureuse, le pire a presque toutes les chances d'être sûr. La suite de ma carrière m'a prouvé qu'il en était ainsi. J'ai vu des quantités de couples dont on se demandait pourquoi ils demeuraient ensemble, malgré une évidente incompatibilité. J'ai vu, de très près, des situations qui n'auraient pas dû, normalement, durer dix jours, et elles duraient depuis dix ans ou davantage. J'ai vu des laideronnes ou des idiotes s'emparer d'un homme plein de mérite et le dominer férocement, le domestiquer. Et, inversement, j'ai vu des hommes très ordinaires, parfois médiocres, s'attacher de belles et brillantes jeunes femmes, et parfois les séquestrer... »

Chacune de ces phrases lacérait Anne. C'était son histoire que l'on résumait.

« Mais pourquoi ? dit-elle faiblement. Pourquoi en est-il ainsi ?

— Pourquoi ? »

Elle crut saisir dans son regard une lueur d'intense ressentiment ; et elle devina qu'à cette minute précise, c'était à sa propre expérience qu'il pensait, à ce qu'il avait vécu, pendant des années, avant de divorcer.

« Parce que, souvent, dans un couple, c'est le moins bon qui l'emporte sur le meilleur, le plus déshérité sur le plus doué, le plus pauvre sur le plus riche moralement, le plus faible sur le plus fort... Vous comprenez : les faibles ont pour eux la ruse, que les plus forts n'ont pas ; les démunis ont pour eux l'envie, que les généreux n'ont pas. C'est pourquoi ils veulent s'approprier l'autre. C'est aussi pour rétablir une justice. Et pour se venger. »

Elle se taisait, atterrée de ce qu'elle entendait, car ce qu'elle entendait lui semblait s'appliquer exactement à ce qu'elle avait subi.

« Donc, reprit-il, j'ai cru tout ce qu'il disait, y compris — pardonnez-moi — l'allusion à vos aventures avec des soldats allemands, pendant l'Occupation.

— Il vous a dit... *des* soldats ?

— Il a même mentionné un hôtel de passe ou je ne sais quoi de semblable. C'est alors que je l'ai prié de sortir. Il est sorti, l'air égaré. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état j'étais. Le lendemain, à l'ouverture de la poste, j'ai envoyé le télégramme ; une heure plus tard, je prenais le train pour Paris. Voilà. Maintenant, je vous ai tout dit. Je n'ai pas voulu plaider ma cause, qui n'est pas défendable, car, naturellement, j'aurais dû vous demander une explication le lendemain même de la visite de cet homme.

— Je n'aurais pas pu vous la donner, dit-elle avec calme. Comme je vous l'ai déjà dit il y a un instant, "liaison" n'était pas le terme qui s'imposait pour

décrire mes relations avec M. Dauge. Mais ce n'était pas aussi simple... Vous comprendrez que je ne souhaite pas revenir là-dessus. »

Il eut encore son regard appuyé, pénétrant.

« Je comprends, dit-il.

— Ce que vous avez dit touchant les couples, reprit-elle, m'a éclairée sur ce qui s'est passé entre lui et moi.

— Je me doutais que c'était quelque chose de cette nature. »

Ils se turent tous deux. Elle devinait qu'il pensait à la même chose qu'elle-même : à ce qui aurait pu être, pour eux, et qui n'avait pas été, parce qu'un incident imprévisible l'avait rendu impossible : une éventualité dont ils ne sauraient jamais, ni l'un ni l'autre si, devenue réalité, elle les aurait comblés ou déçus, ou si elle aurait comporté, comme presque toutes les relations humaines, des parts à peu près égales de réussite et d'échec, de plénitude et de désillusion. Elle n'éprouvait aucun regret. Yves de Balansun lui était indifférent : un homme quelconque, qui pourrait être une relation sociale que l'on rencontrerait chez Alice Pinsa une ou deux fois par an, c'était tout. Elle avait hâte de sortir et d'être seule, pour réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre et en épuiser l'horreur.

Elle y pensa, elle en souffrit, pendant des jours et des mois. Elle détenait maintenant la preuve que Clément Dauge avait voulu s'emparer d'elle, se l'approprier — et qu'elle fût sa possession exclusive, dût-il pour cela couper les liens qui la reliaient au monde extérieur, et l'empêcher d'avoir une vie personnelle ; et il n'avait pas hésité à faire, au prix d'un grave mensonge, ce qu'il fallait pour la séparer à jamais d'un homme en qui il voyait une menace. Pas l'ombre d'un scrupule en cette entreprise : Clément n'était pas de ceux qui se demandent s'ils ont le droit d'accomplir certains actes, qui se posent des questions morales. A ses propres yeux, il était toujours justifié. Il était un animal dans la jungle, pour qui la

seule loi est celle de la survie ; et sa survie était conditionnée par l'asservissement d'Anne ; puisqu'elle était à sa portée, il allait se nourrir d'elle jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Son amour pour elle exigeait qu'il lui interdît d'être libre, autonome et heureuse, puisqu'il n'avait qu'elle, et n'était pas heureux.

Un jour où elle recevait Alice Pinsa chez elle pour le thé, elles évoquèrent leur jeunesse commune à Bordeaux ; et Anne l'eut l'idée de revoir des photos de cette époque, où toutes deux figuraient. Elle prit un album, l'ouvrit, chercha les pages, quand Alice l'arrêta d'un geste vif.

« Attends ! J'ai vu passer une photo de toi, qui n'est pas classée sous cellophane. Elle doit être récente. Je voudrais la voir.

— Je ne l'ai pas classée parce que je ne vais pas la garder. J'y suis très moche. »

Mme Carrère regarda fixement la photo ; puis regarda fixement son amie, puis, de nouveau, la photo.

« Quand a-t-elle été prise ?

— Il y a deux ou trois ans, au jardin public.

— Par qui ?

— Par M. Dauge.

— Ce n'est pas croyable, mais tu lui ressembles.

— A qui ?

— A M. Dauge, bien sûr ! C'est un phénomène connu. Dans un couple, au bout d'un certain nombre d'années, on constate que l'un des deux s'est mis à ressembler à l'autre. Tu te rappelles ? demanda-t-elle sur un ton presque jubilant. La première fois où je t'ai parlé de lui — c'était chez "Eliane" ? Je t'avais avertie qu'il ne fallait pas se lier avec quelqu'un de laid, parce que la laideur est contagieuse. Tu te rappelles ? »

Elle dut se rendre compte, vaguement, de la brutalité de son propos. Elle rougit un peu, tenta de se rattraper :

« Enfin, je ne veux pas dire, bien sûr, que tu es

devenue laide. Ce n'est pas ça. Mais l'air de ressemblance existe. Je ne sais pas ce que c'est. Peut-être une expression, seulement ? »

Elle examina de nouveau la photo, qu'elle tenait toujours entre ses mains. Anne avait fait un grand effort sur elle-même pour ne pas laisser paraître le désarroi où la jetait cette révélation : car elle avait vu, instantanément, qu'Alice avait raison. L'air de ressemblance était là, indéniable ; et elle se rappela que, des mois auparavant, regardant son reflet dans un miroir, elle avait eu un pincement au cœur et s'était demandé, en vain, ce qu'elle trouvait de nouveau et de déplaisant dans son visage.

« Ah ! tu crois ? dit-elle sur le ton le plus dégagé qu'elle put prendre. Oui, peut-être. Je devais me sentir mal dans ma peau, ce jour-là. Ou j'étais d'humeur sombre. Ça n'a plus d'importance, de toute façon. Et comme j'avais l'intention de détruire cette photo...

— Oui, tu feras bien de la détruire », dit Mme Carrère d'un air entendu, qu'Anne interpréta aussitôt comme : « Et je sais de quoi je parle. »

Cette fois encore, elle fut accablée par l'étrange phénomène qu'elle venait de découvrir — phénomène qui ressemblait, selon le mot affreux d'Alice Pinsa, à une contagion. Et penser que la photo avait été prise par Clément lui-même ! Cela évoquait un sortilège, la marque indélébile apposée sur un visage comme un sceau de possession.

Le lendemain de l'incident de la photo, elle recevait Julien Couture. Depuis la mort de Clément Dauge, les visites du jeune homme étaient devenues plus fréquentes, et il s'attardait facilement chez Anne, parfois jusqu'à la tombée de la nuit. Ce soir-là, la leçon roulait sur un poème de Baudelaire ; après quoi, ils parlèrent de choses diverses : les changements que l'on remarquait en cette fin d'année 1968 ; la nouvelle locataire de l'appartement qui avait été celui de M. Dauge.

« Elle est bien ? demanda Julien.

— Oui, je crois. Je la connais à peine. Nos rela-

tions se bornent à un salut réciproque quand nous nous rencontrons. »

Il parut hésiter ; puis se lança :

« Est-ce que vos visites à M. Dauge vous manquent ?

— Pas vraiment...

— Je suis indiscret, peut-être ? Pardonnez-moi.

— Il n'y a pas de mal. »

Petit silence. Il regardait vaguement du côté de la fenêtre.

« Vous ne fermez jamais les rideaux ? Même quand la nuit tombe ?

— J'aime rester en contact avec le dehors.

— Vous n'avez même pas fermé encore les fenêtres...

— Les fantômes sortent plus vite », dit-elle en souriant.

Le regard de Julien se fit plus aigu. Sans doute le jeune homme se demandait-il de quels fantômes elle voulait parler. Anne détourna la tête.

« Je ne vous ai pas fâchée, au moins, avec mes questions ?

— Non, pas du tout.

— Parce que, tout à coup, vous avez un air un peu triste...

— Vraiment ? Pourtant, je pensais à quelqu'un que j'aime bien. Et à qui je veux du bien. Vous devinez à qui ?...

— Non...

— A vous. Je pensais en particulier à votre travail à la banque, qui vous ennuie tellement.

— C'est gentil de vous préoccuper de moi.

— C'est naturel. Quand on a de l'affection pour quelqu'un, on se préoccupe de savoir s'il est vraiment heureux. Je pensais aussi que Saint-Clar ne vous convenait pas.

— Que voulez-vous dire ? »

Son visage s'était figé dans une interrogation anxieuse.

« Je veux dire qu'il n'y a aucun avenir pour vous,

ici. Vous voulez rester à la banque jusqu'à votre retraite ?

— Mon Dieu, quelle horreur !

— Vous voyez.

— Un changement peut se produire d'un jour à l'autre...

— Pour qu'un changement se produise, il faut commencer par le vouloir très fort. Et je crains que vous ne vouliez rien d'autre que ce qui est déjà, tout en vous en plaignant.

— Mais alors... »

Il s'arrêta. Il était interdit.

« Il y a quelque temps déjà que je pense à ce que je vais vous dire. Vous devez essayer de changer de vie.

— Mais comment ? Un autre métier ? Je ne sais rien faire.

— Un autre paysage. Un autre monde. D'autres contacts. »

Elle l'avait mis sur la voie. Il la dévisageait, l'air incrédule.

« Vous voulez dire... l'Australie ? murmura-t-il.

— Oui, précisément. »

Il baissa la tête. Elle devina qu'il refoulait des larmes.

« Ce n'est pas que je veuille vous voir partir. C'est que je crois que ce serait bon pour vous. Je sais que vous n'avez pas les moyens de vous offrir le voyage. Moi, je les ai. Ne protestez pas, mon petit Julien. J'ai hérité de mes parents il y a quelque temps.

— Anne ! Non ! Je vous en supplie ! Pourquoi voulez-vous m'expédier aux antipodes ?

— Encore une fois, je ne veux pas vous "expédier". Je veux vous donner une chance que vous ne trouverez jamais si vous restez à Saint-Clar.

— Mais je me trouve bien auprès de vous !

— Est-ce qu'un jeune homme de vingt-deux ans peut se contenter de se trouver bien auprès d'une femme vieillissante ?

— Oui ! dit-il, presque sanglotant. Pour moi, vous êtes plus jeune que des jeunes filles que je connais.

— C'est gentil et généreux de me le dire. Je suis touchée. Voulez-vous me permettre de vous poser une question ? Vous êtes absolument sûr, n'est-ce pas, que je désire votre bien, votre bonheur ?

— Oui, absolument sûr.

— Alors, écoutez-moi comme vous écouteriez votre mère. Une des raisons pour lesquelles vous vous trouvez bien auprès de moi, c'est que vous avez peur du monde extérieur, des autres. Quand vous avez passé cette porte, vous cessez instantanément d'avoir peur. Puis, le soir même, après m'avoir quittée, cela vous reprend. N'est-ce pas ?

— Je ne sais pas exactement de quoi vous parlez...

— Moi, je le sais. Il faut que vous cessiez d'avoir peur. Mais vous n'y réussirez que si vous le désirez vraiment, si vous allez vers l'inconnu, résolu à l'affronter.

— L'inconnu, c'est toujours l'Australie ?

— Oui. Parce que c'est, pour vous, la meilleure solution. Vous avez de la parenté là-bas. Je pense qu'ils vous accueilleront bien. Si ce n'est pas le cas, vous reviendrez ici. Je ne vous propose pas de vous exiler. Je vous propose de tenter une chance offerte. Il y a deux possibilités : ou vous revenez ici, et alors, ce sera définitif. La banque, jusqu'à la retraite. Ou vous vous adaptez là-bas, vous y faites votre vie ; et alors vous reviendrez ici tous les ans, mais en vacances. Nous nous retrouverons, Julien. Ou j'irai vous voir là-bas. C'est une promesse.

— Mais j'ai tant de bonheur avec vos leçons !

— Si je vous ai appris à mieux aimer ou à mieux comprendre les livres, tant mieux. Je continuerai, même si vous êtes loin — bien qu'aujourd'hui, il n'y ait plus de distances tout endroit du monde est à quelques heures de n'importe quel autre. Mais je voudrais que vous appreniez autre chose qu'à bien lire. Je voudrais que vous appreniez à bien vivre. »

Et elle plaida ainsi pendant plus d'une heure. S'il avait des scrupules touchant l'offre qu'elle lui faisait de payer son passage, avec un surplus pour demeurer quelque temps là-bas, il avait tort. Ce prêt ne la gênerait nullement. Il le lui rendrait quand il pourrait, dans deux ans ou vingt ans. Si vraiment il refusait qu'elle lui en fit don, ce qui ne serait pas gentil de sa part, car, en amitié, il faut savoir accepter les cadeaux avec simplicité et confiance. Encore une fois, elle ne lui proposait pas de s'exiler, mais de tenter une expérience. Elle était sûre qu'une fois là-bas il serait enchanté : la nouveauté du pays, les beautés naturelles, la joie de la découverte, l'espoir de trouver un emploi lucratif... Et en avoir fini avec la banque ! « Dans un an, vous ne serez plus le même. Vous serez aguerri, plus courageux, plus apte à vous colleter avec le monde. Vous serez un homme. Maintenant, vous êtes encore un adolescent un peu craintif. Je sais de quoi je parle : sur bien des points, j'étais comme vous, à votre âge, incertaine de moi, cherchant plus à me protéger qu'à risquer, plus à éviter les affrontements qu'à vaincre. Encore une fois, si vous ne vous plaisez pas dans ce pays, si vous sentez qu'il vous sera impossible de vous adapter, vous aurez votre billet de retour. Je ne vous presse pas. Vous savez bien que j'ai beaucoup d'affection pour vous et que nos rencontres sont quelque chose de très précieux. Promettez-moi seulement de réfléchir, de ne pas écarter, d'emblée, le projet. Nous sommes en novembre. Vous pouvez attendre jusqu'au printemps. D'ici là, réfléchissez. »

Il promit tout ce qu'elle voulut. Ce soir-là, au moment de la quitter, il se jeta dans ses bras et l'embrassa sur les joues en pleurant.

Il partit.

Elle reçut une première carte postale, qui était un simple signe amical, sans indication sur ce qu'il éprouvait. Puis une lettre assez longue où, entre les formules conventionnelles, elle devina qu'il était un

peu apeuré par les premiers contacts avec son oncle et ses cousins. « Ils sont très gentils, écrivait-il pourtant, ils m'ont bien accueilli. » Enfin, les lettres se firent plus personnelles. Il racontait longuement sa découverte de Sydney, son émerveillement devant la beauté de la ville, ses perplexités aussi : « Ils sont différents de nous. » Il déclarait qu'il pensait beaucoup à Anne, « nos soirées chez vous, qui sont les moments les plus heureux de ma vie ». Elle lui répondait longuement. Elle disait qu'après son départ elle avait eu, comme elle l'avait prévu, une grande impression de vide. « Vous me manquez beaucoup, mon cher petit Julien, mais je ne suis pas trop triste, parce que je crois que ce voyage est très bon pour vous et que vous en reviendrez métamorphosé — plus fort à tout point de vue. »

De fait, les lettres qui suivirent étaient plus enthousiastes. Il y racontait en détail ses découvertes, la façon de vivre de ses cousins. Il ne savait pas encore de quelle durée serait son séjour, mais il y songeait avec un peu de souci, car il se faisait scrupule d'être à la charge de son oncle. On lui assurait qu'il trouverait bientôt un travail et il consultait tous les matins les petites annonces dans la presse. Il commençait à s'exprimer plus facilement en anglais. Anne pensa qu'il était sur la bonne voie. « J'ai bien fait de l'inciter à partir. »

Pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Clément Dauge, elle était obsédée par la certitude douloureuse d'avoir irrémédiablement gâché sa vie. Parfois, cependant, un doute lui venait : « Est-il vrai que j'aie été si triste dans cette maison, pendant toutes ces années ? » Et elle devait reconnaître que ce n'était pas vrai, que la compagnie de Clément Dauge avait été aussi, bien souvent, agréable, ou, en tout cas, paisible. Alors, où était le malheur ? Elle avait vécu comme des millions d'autres femmes, ni très bien ni très mal, dans une médiocrité à la fois frustrante et reposante. Le malheur, ou la faute, on ne savait plus comment l'appeler, consistait peut-

être à avoir, malgré d'occasionnelles répugnances, continué à vivre auprès d'un être qu'elle n'aimait pas, et à lui avoir permis, jour après jour, de s'incruster dans son existence à elle, par un parasitisme comparable à celui d'une bête marine s'incrustant dans la coquille d'une autre bête marine, pour se nourrir d'elle.

« Je voulais vivre d'une façon intense et joyeuse. J'avais de l'énergie. J'aimais la jeunesse, la beauté, le plaisir. Lui, c'était le manque d'attrait physique, l'apeurement devant le monde, le retrait frileux dans sa tanière. Il avait la tristesse de ceux qui n'ont jamais été aimés. Alice Pinsa dirait : "Ce sont ceux-là qui sont dangereux." Au fil des années, j'ai dépéri, tandis qu'il devenait, lui, plus intelligent, plus assuré, plus dominateur. Ma substance vitale passait en lui... Pourtant, il ne cessait pas de souffrir. Frustration sentimentale ; frustration sexuelle ; jalousie ; soupçon perpétuel. La peur de me voir prendre le large, de me perdre. La douleur que je lui infligeais, sans le chercher, sans le vouloir : par ma seule existence. Peut-il y avoir plus absurde que cette situation ? Que cette souffrance à deux, qu'il décorait du nom d'amitié ? Cela a duré et m'a tuée à demi. Nous avons été aussi malheureux l'un que l'autre. Nous sommes quittes. »

Elle pensait aussi que ces ratages étaient fréquents, sinon universels, dans la destinée de l'espèce humaine ; que tout se réduisait, en fait, à des rencontres de hasard, qui pouvaient être bénéfiques ou néfastes. Il y a des êtres qui donnent et vous épanouissent. Il y en a d'autres qui prennent et vous épuisent. C'est ainsi. On ne sait jamais ce qui vous attend au bord du chemin. Il faudrait prévoir... Mais qui peut prévoir ? Ou, lorsque le mal est commencé, avoir le courage de s'en arracher ? Mais quand le mal est commencé, il est déjà trop tard.

Un jour, fatiguée de ressasser des regrets, de s'acharner à un bilan stérile, elle se dit, à voix presque haute : « Mort, il continue de peser sur ma

vie. » Ce fut comme un déclic mental. Quelque chose, elle ne savait pas encore quoi, venait de se déclencher en elle.

Cependant, la grande tornade de Mai 68 laissait des traces sensibles dans la vie quotidienne, l'apparence des gens, les mœurs ; on s'en apercevait tous les jours. Par exemple, la mode était au négligé dans la tenue, pour suggérer que l'on n'avait rien de conventionnel. Les bourgeois s'habillaient de nippes luxueuses. La grossièreté envahissait le langage courant. Des femmes de la « bonne » société juraient comme des charretiers. Certains termes devenaient d'un usage presque obligatoire : « aliéné », « oppressif », « discours »... A la télévision, une idiote manifeste déclarait qu'elle avait été longtemps « aliénée » dans « le discours oppressif des autres », mais que, Dieu merci, depuis Mai 68, elle avait reconquis sa liberté. La presse suivait le mouvement. Tout semblait devoir être entraîné dans un torrent irrésistible de bêtise. Les sages jeunes filles du collège Jeanne-d'Albret s'habillaient, elles aussi, n'importe comment, elles étaient souvent négligées, et même peu nettes. Elles parlaient haut, n'hésitaient pas à employer des mots orduriers, mimaient les garçons. Une revendication féministe les animait, et aussi une revendication politique, qui devait être un peu artificielle, plaquée. Elles s'adressaient à leurs professeurs avec une désinvolture confondante. Un jour, une des élèves d'Anne, en classe de première, prit la parole. Elle avait un regard dur, un ton insolent.

« Vous nous faites un cours sur Corneille. En quoi est-ce que ça nous concerne ? On n'a plus rien à foutre de vos classiques. Vous devriez commencer à le comprendre.

— Sur quoi voulez-vous que je vous fasse le cours ?

— Parle-nous de Mao Tsé-toung, dit l'élève, passant au tutoiement. Nous sommes concernées par la Révolution culturelle. »

La colère gagnait Anne. Elle posa sur la jeune fille un regard glaçant. Puis, martelant les syllabes :

« D'abord : je vous serais obligée de ne pas me tutoyer. Si vous persistez, je vous prierai de sortir. Ensuite : je suis chargée de vous enseigner un programme précis en vue du baccalauréat. Je me tiendrai à ce programme. S'il ne vous convient pas, rien ne vous oblige à assister au cours. Pour ma part, je peux très bien donner mon cours devant une classe vide. Cela ne me gênerait pas le moins du monde ; mais il va de soi que j'avertirais vos parents. »

Cette fermeté dut les impressionner. La meneuse fut provisoirement domptée. Et puis, ces jeunes filles avaient beau essayer de se conformer à la mode et de suivre le courant, elles appartenaient à un milieu rigoriste, épris d'ordre et de valeurs traditionnelles solides. Elles n'auraient pas osé en convenir publiquement, mais l'attitude de Mlle Germond les rassurait. Dans d'autres classes, les choses prenaient une tournure inquiétante. Beaucoup de professeurs, terrorisées, ne parvenaient plus à contrôler leurs élèves. On se moquait d'elles. On les tutoyait. Il y eut deux ou trois dépressions nerveuses.

Le mariage bourgeois était dévalorisé. L'union libre se généralisait. Mme Alice Carrère ne tarissait pas sur cet aspect de l'évolution des mœurs.

« Nous sommes nées trente ans trop tôt, ma pauvre. Nous aurions vingt ans aujourd'hui, tu imagines un peu : tous les tabous ont sauté (Anne reconnut la formule qu'elle avait entendue la veille à la télé), il n'y a plus que le bonheur qui compte, le plaisir, la jeunesse. Quant à la morale, fini. Nous datons. Nous sommes de vieux jetons. Nous étions des gamines avant 1939, tu te rends compte. Quand je dis à mes enfants : "En 39, je faisais ceci ou cela", ils me regardent avec des yeux ronds. J'ai toujours peur que l'un d'eux me demande, pour rire : "Avant ou après ?" Avant ou après Jésus-Christ, naturellement. Le mot d'ordre, aujourd'hui, c'est "revendication". Tout le monde revendique. Oh ! à propos, je

ne t'ai pas raconté... L'autre jour, à la télé régionale, je vois un bonhomme qui laïussait tout ce qu'il savait sur "le droit à la différence". Tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire : tout le monde a le droit de pratiquer la sexualité à sa façon, sans tenir compte de l'opinion d'autrui. Et sais-tu qui était ce prédicateur à la noix ? Je te le donne en mille... Miss Bobine ! Tu sais, ce type que l'on avait mis à côté des femmes tondues, le jour de la Libération. L'opérateur de cinéma. J'aurais voulu que tu le voies et que tu l'entendes. Ah ! je te promets qu'il se rattrapait de son humiliation passée !

— Tant mieux pour lui. J'approuve.

— Oh toi, tu es toujours pour les cinglés, les dégénérés !... Enfin, tout ça, c'est pour dire que tout est en train de se transformer, on ne s'y reconnaît plus. Qu'est-ce que nous foutons, nous autres, les vieilles peaux, dans ce monde chamboulé ?

— Ecoute, cesse de nous traiter de vieux jetons et de vieilles peaux ! C'est démoralisant, je t'assure. Je ne nous trouve pas si vieilles peaux que ça. Et malgré tout ce que tu dis, j'ai encore envie de respirer, et même de rire un peu, de temps en temps. »

Il y eut la soirée, ou plutôt la nuit entière, du dîner à cinq heures du matin, chez M. et Mme Carrère, à la date que les écoliers, plus tard, apprendraient par cœur, du 21 juillet 1969. Les Carrère avaient invité des amis à venir assister à un événement destiné à prendre place, dans l'histoire du monde, à côté de la découverte du feu, de l'inhumation des morts par les néandertaliens, du débarquement de Christophe Colomb en Amérique ; et à trois heures cinquante-six précises, on vit, sur l'écran de la télé, un homme poser le pied sur le sol lunaire.

Ce matin-là, Anne rentra chez elle dans un état d'excitation intellectuelle qu'elle n'avait plus connu depuis longtemps. « C'est tout de même une chance de vivre à une époque pareille, d'assister à cette vertigineuse mutation. Comment pourrait-on s'ennuyer désormais ? »

En fait, elle s'ennuyait moins souvent. Pas à cause de la marche sur la Lune ni des autres merveilles que la presse et la télé jetaient presque chaque semaine à la tête des gens ; mais pour d'autres raisons, plus intimes : par exemple, la joie que lui apportaient les lettres de Julien. Un an après son départ, il avait trouvé un emploi dans une librairie de Sydney qui comportait un département français. C'était inespéré. Son salaire de début n'était pas élevé, mais il y avait des perspectives d'amélioration ; et Julien se sentait enfin dans son élément, au milieu des livres. « Tout cela, c'est à vous que je le dois, à vos leçons, à vos lettres où vous continuez de m'enseigner, à votre amitié. J'ai pour vous une immense reconnaissance. Je voudrais vous la prouver un jour. Mais vous n'avez pas besoin de preuves : vous qui savez tout, qui devinez tout, vous savez bien ce que vous êtes pour moi. » La lettre tout entière exultait de joie de vivre. « Allons, se dit Anne, j'aurai fait une bonne action : libérer un jeune homme de lui-même et de Saint-Clar. Et peut-être de moi... » Et elle pensait aussi qu'une vie qui, à son aurore, avait offert Günther, et, à son crépuscule, Julien, n'était pas tout à fait manquée.

Puis il y eut son déménagement. « Une chance exceptionnelle », disait-elle : un appartement à louer dans un quartier où il n'y avait presque jamais de vacance, « la petite Venise » le long des quais de la Souve. Bien que le loyer fût nettement plus élevé que celui qu'elle payait allée des Acacias, elle n'hésita pas. Elle eut le sentiment de quitter ce qui avait été le cadre de son malheur. Le nouvel appartement était très lumineux, ses fenêtres ouvraient sur le plus joli site de la ville. Elle passa la plus grande partie de l'année 1972 à l'aménager, à le rendre de plus en plus agréable. Cette occupation changeait aussi la couleur de ses pensées, l'arrachait au passé, la reliait plus étroitement au présent. Elle prit l'habitude de voyager, pendant les vacances d'été, avec une ou deux de ses collègues, ou en

groupe choisi. Elle essaya de « participer », comme l'on commençait à dire, pour désigner le fait de prendre part à des activités collectives, de multiplier les contacts : le *get together* de rigueur depuis longtemps aux Etats-Unis — presque une règle morale. C'est ainsi qu'elle était assidue aux séances d'un ciné-club qui venait de se créer à Saint-Clar ; elle y prenait quelquefois la parole. Elle ne manquait pas une manifestation artistique ou « culturelle » au théâtre municipal : conférence, concert de musique de chambre, débat public, pièces de tournées théâtrales, pendant la saison.

Elle connut une brève période un peu difficile : celle où son organisme cessa d'assumer une fonction importante de la féminité ; mais la médecine savait désormais comment atténuer les effets physiques et moraux de cette mutation qui, autrefois (Anne se souvenait de sa mère), était vécue d'une façon plus douloureuse ou plus dramatique. Elle se mit à grossir et dut observer un régime. C'était maintenant une femme de cinquante-cinq ans, un peu forte, aux cheveux gris (malgré les conseils de son amie Alice, elle se refusait à les teindre). Elle portait des lunettes cerclées d'or. Elle donnait une impression de respectabilité — ce qu'Alice appelait « le bon genre ». (« C'est fou ce que tu as bon genre ! Comment fais-tu ? Passe-moi la recette. ») Elle était affable envers tout le monde.

Un dimanche de décembre 1972, elle se réveilla dans une disposition de bienveillance et d'accueil ; elle comprit pourquoi quand elle ouvrit les fenêtres : les teintes du ciel, la tiédeur de l'air... Le vent du sud ! Le djinn hivernal et malicieux venu d'Afrique, qui se plaisait à faire tourner doucement les têtes... Elle fit une toilette minutieuse, soigna son maquillage, choisit ce qu'elle avait de mieux comme vêtements. Le programme prévu pour la journée lui plaisait : petit déjeuner dans un charmant café sur la rive de la Souve. Puis, une longue promenade. L'après-midi, cinéma. Le soir, dîner chez Alice Pinsa. Elle descen-

dit au café, prit tout son temps : il faisait si bon, le site était si délicieux. Ensuite, promenade au bord de la rivière. Elle se sentait « en pleine forme », marchait d'un bon pas. Tout à coup, elle fut secouée par ce spasme de jubilation qu'elle avait connu souvent, pendant son adolescence et sa jeunesse : sans cause perceptible, un brusque afflux de vitalité, qui lui donnait envie de courir ou de danser ; en elle, une voix cria silencieusement : « Laissez les morts enterrer les morts ! Je veux être vivante ! J'ai faim de bonheur ! »; et ce fut, pour Anne Germond, le premier frémissement de sa délivrance.

Du même auteur

Romans

Les Jeunes Hommes, Julliard, 1946.
Les Forêts de la nuit, Julliard, 1947.
Chers corbeaux, Julliard, 1951.
Les Justes Causes, Julliard, 1954.
La Parade, Julliard, 1960.
Cygne sauvage, Julliard, 1962.
La Quarantaine, Julliard, 1966.
Un jeune couple, Julliard, 1967.
Le Roseau pensant, Julliard, 1972.
L'Horizon dérobé, I, Flammarion, 1979.
La Moitié du chemin, II, Flammarion, 1980.
Le Battement de mon cœur, III, Flammarion, 1981.
Le Mauvais Choix, Flammarion, 1984.
Le Temple de l'amour, Flammarion, 1990.

Récits

Siegfried, Julliard, 1946.
L'Échelle de soie, Julliard, 1956.
Un saint au néon, Julliard, 1956.
Le Thé sous les cyprès, Julliard, 1969.
L'Étage noble, Flammarion, 1977.
Les Mœurs des grands fauves, Flammarion, 1988.
Le Comble du chic, Flammarion, 1993.

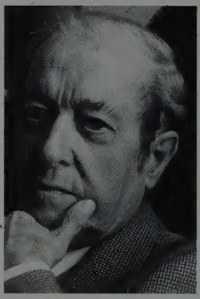
Essais

HAUTE ÉCOLE, Julliard, 1950.
À LA RECHERCHE DU TEMPS POSTHUME, Fasquelle, 1957.
CINÉMA, Julliard, 1966.
UN MIROIR LE LONG DU CHEMIN, Julliard, 1969.
LA CHINE M'INQUIÈTE, Grasset, 1972.
QUESTIONS À LA LITTÉRATURE, Stock, 1973 .
LA FRANCE M'ÉPUISE, Flammarion, 1982.
UNE ÉDUCATION D'ÉCRIVAIN, Flammarion, 1985.
UN RIEN M'AGITE, Flammarion, 1986.
LECTURES EN LIBERTÉ, Flammarion, 1991.
LE MONDE COMME IL VA, éditions du Rocher, 1995.

Composition réalisée par JOUVE

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe)
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris.
ISBN : 2 - 253 - 14390 - 1

31/4390/6



© Dominique Carton.

En 1941, une jeune enseignante du nom d'Anne Germond arrive à Saint-Clar, petite ville du Sud-Ouest. Jolie, enjouée, intelligente, elle attend de rencontrer celui qui la rendra heureuse. Et ce n'est que par hasard, ou par désœuvrement, qu'elle lie connaissance avec son voisin de palier, un veuf de quarante ans du nom de Clément Dauge.

Comment, pour demeurer auprès de cet homme médiocre et laid, en qui rien ne l'attire, Anne finira par renoncer à tout et gâcher sa vie, c'est ce que nous découvrirons peu à peu. L'ennui, la compassion, le temps qui passe feront leur œuvre. Et aussi les peurs ou les faiblesses de la jeune femme, que Clément devine et dont il joue avec perversité...

Ce dernier roman de l'académicien Jean-Louis Curtis, disparu en 1995, explore des abîmes psychologiques : ceux où se scelle l'alliance de la victime et du bourreau, où les forces de la vie sont peu à peu minées, vampirisées par la lâcheté et l'hypocrisie. Une sombre et fascinante scène de la vie de province, dans la tradition de Julien Green ou de François Mauriac.

9 782253 143901

31/4390/6 Code prix LP7

Dépôt légal Impr. 5658C-5 Édit. 5626 02/1998